61E ANNÉE MARS 1954

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Victor Hugo à la Fin de son Exil
JEAN GIONO : Angelo va à Milan (I)
JEAN COCTEAU : Clair-Obscur
GÉNÉRAL KOELTZ : Le Maréchal Kesselring
MARÉCHAL KESSELRING : La Bataille d'Angleterre
JACQUES PERRET : Mirza et la Licorne
PIERRE FRÉDÉRIX : Le Drame d'Indochine
BERNARD DE FALLOIS : Shakespeare à Paris
ALIX D'UNIENVILLE : Images de l'Ile Maurice
HENRI CLOUARD : Un Philosophe du Dépassement, A. Ponceau
JACQUES FAUVET : La Politique et les Partis
PAUL GUTH : Yves Montand
THIERRY MAULNIER : De Marcel Aymé au T.N.P.
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, JEAN TEDESCO, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN MISTLER, PIERRE MICHAUT, G. BERNOVILLE, MARCEL GABILLY.

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Victor-Hugo à la Fin de son Exil	3
JEAN GIONO	Angelo va à Milan (I)	21
JEAN COCTEAU	Clair-Obscur	41
GÉNÉRAL KOELTZ	Le Maréchal Kesselring	46
MARÉCHAL KESSELRING	La Bataille d'Angleterre	58
JACQUES PERRET	Mirza et la Licorne	69
PIERRE FRÉDÉRIX	Le Drame d'Indochine	77
BERNARD DE FALLOIS	Shakespeare à Paris	91
ALIX D'UNIENVILLE	Images de l'Ile Maurice	97
HENRI CLOUARD	Un Philosophe du Dépassement, A. Ponceau.	115
JACQUES FAUVET	La Politique et les Partis	120
PAUL GUTH	Yves Montand	131
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	138
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	143
Le Mois à Paris	154	Chronique bibliographique	166

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LES VITRAUX DE LA FERTÉ-MILON par **PAUL CLAUDEL**

JUSTICE de DICTATURE par **MAURICE GARÇON**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) .. 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire . .. . Fr.S. 30

Espagne. .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie . .. . Lires 4.360

Angleterre.. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède** et **Suisse**, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à Distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - **Propriétaires :** Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1954.

qu'il pleuve
qu'il neige
à l'Aigle
HUTCHINSON
CAOUTCHOUCS
GARANTIS PAR
100 ANNÉES DE
PRODUCTION
En vente chez tous
les spécialistes et
grands magasins

La Crème
ÉMOLLIENTE
RAZVITE
permet de faucher le
poil le plus dur sans
aucune douleur et
"sans feu du rasoir"
EN TUBE
OU
EN BOITE
RAZVITE permet de se raser en 1 instant
sans eau, sans savon, sans blaireau.
Le tube de 125 gr. : 149 fr.
Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

FAITES DE LA RELIURE CHEZ VOUS

Le travail de reliure, qui occupe en même temps les mains et l'esprit est un des meilleurs dérivatifs, la meilleure des détentes ! C'est le passe-temps préféré des intellectuels et de tous ceux qui aiment les livres.

UN PASSE-TEMPS POUR L'ÉLITE

Nous comptons parmi nos adhérents une élite intellectuelle qui aime à relier ses auteurs préférés. Professeurs, Officiers, Médecins, Avocats, y trouvent un dérivatif apaisant et plein d'intérêt. Des femmes et des jeunes filles de la meilleure société sont heureuses de se constituer ainsi une belle bibliothèque tout en décorant leur intérieur.

BELLE BROCHURE ILLUSTRÉE GRATUITE

Demandez notre brochure illustrée en couleurs « Reliez vous-mêmes » gratuitement et sans engagement. (Joindre 60 francs en timbres pour frais d'envoi.)

INSTITUT ARTISANAL DE RELIURE

5bis, Cité Malesherbes, PARIS (9e).

BON GRATUIT à découper ou à recopier.

Veuillez m'adresser votre brochure illustrée «Reliez vous-mêmes » gratuitement et sans engagement. (Ci-joint 60 francs pour frais d'envoi.)

Nom .....

Adresse .....

.....

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

★

PARTS DE PRODUCTION 1954

Capital et revenu indexés sur le prix de vente de l'électricité

★

Rachat en 10 ans au plus, à partir du 15 juillet 1958, au prix minimum de 32 000 francs.

La souscription doit être réglée par remise d'une part de production (tranche 1952 ou 1953) et par versement d'une soulte en numéraire de 14 800 francs.

RENSEIGNEMENTS DANS LES BANQUES

VICTOR HUGO A LA FIN DE SON EXIL

par André Maurois

Le vieux mage est presque seul sur son rocher. C'est alors qu'il prend cet aspect broussailleux d'aïeul universel qui sera le sien dans l'histoire. Il se sent libre, puissant et inspiré. Mais il ne voit pas qu'à côté de lui, qui s'épanouit, les siens étouffent. Madame Hugo, de plus en plus, s'éloigne de Guernesey. Parce qu'elle n'est pas heureuse, elle a besoin de divertissement et aime, en France ou en Angleterre, à représenter par procuration la gloire de son époux. A Paris, elle retrouve son cher Auguste Vacquerie, si dévoué ; elle visite *sa* famille (des Foucher, des Asseline) et monte parfois, secrètement, l'escalier de Sainte-Beuve, rue du Montparnasse.

Sa fille Adèle s'est enfuie en 1863. Elle vit au Canada et devient pour les siens un fantôme alarmant et lointain dont le mystère leur rappelle d'autres tragédies familiales. L'aîné des fils, Charles Hugo, sanguin et sensuel, a fait « sécession » dès 1862. Il s'est installé à Paris, puis établi à Bruxelles où il a épousé en 1865 une filleule de Juliette Simon, Alice Lehaene, orpheline de dix-huit ans, jolie et douce. Le second fils, François-Victor qui, travaillant courageusement à sa traduction de Shakespeare, s'ennuie moins que les autres, serait resté avec son père

si un deuil soudain (la mort de sa fiancée) ne l'avait brusquement détaché de Guernesey.

Madame Hugo accompagna ses fils à Bruxelles. De janvier 1865 à janvier 1867, elle ne reparut pas à Hauteville House. Sa sœur y vint tenir la maison. Julie Foucher avait épousé un graveur, Paul Chenay, mais s'entendait mal avec lui. Juliette Drouet, elle, demeurait fidèle au poste. Plus les siens abandonnaient le « pèrissime », plus le vieil amant appartenait à la maîtresse fidèle. « *Si j'osais*, disait Juliette, *je demanderais au ciel de prolonger notre séjour ici autant que ma vie.* »

Le Travailleur de la Mer.

Sur Victor-Hugo, entre 1866 et 1869, existe un long témoignage, un peu trop malicieux mais vrai, celui de Paul Stapfer, jeune professeur français qui vint enseigner la littérature dans un collège de Guernesey et fut reçu chez le poète. Celui-ci était alors presque toujours seul avec sa belle-sœur, Julie Chenay ; aux repas assistait le proscrit bossu Kestner. Les Guernesiais s'occupaient peu de l'écrivain étranger, dont le républicanisme et les propos sur la reine Victoria choquaient ; seule la fille du bailli, miss Carey, aimait ses vers et le tenait pour un grand homme. Stapfer fut frappé par la démarche élégante et noble du vieillard. Ferme et droit, coiffé d'un chapeau mou à larges bords, un manteau jeté sur l'épaule si le ciel était menaçant, les mains dans ses poches, le pied cambré, il aurait donné grand air aux haillons d'un gueux.

Cérémonieux, vieille France et poli excessivement, il parlait toujours au jeune Stapfer de « l'honneur de le recevoir ». Sa conversation, en tête-à-tête, était simple, naturelle, malicieuse et toute nourrie d'esprit à la française. Devant un auditoire nombreux, il devenait grandiloquent. La personne faisait place au Personnage. Alors il tonnait contre le matérialisme. Il citait avec horreur une phrase de Taine : « *Le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol...* C'est la négation de la différence entre le bien et le mal... Je voudrais être à Paris, oui, je voudrais être à l'Académie pour voter, avec l'évêque d'Orléans, contre ce cuistre-là ! » Son autre bête noire était Racine : « Il n'est pas sûr de son instrument », disait Hugo, « et il écrit quelquefois fort mal :

Épargnez votre sang, j'ose vous en prier,
Épargnez-moi l'horreur de l'entendre crier... »

Au contraire il louait le Boileau du *Lutrin*, le Molière de *L'Étourdi*, le Corneille des comédies, avec une volupté de gourmet littéraire. Après le dîner, il devenait « sublime ». Le jeune Stapfer notait, avec un peu d'ironie, que les problèmes les plus vastes : immortalité de l'âme, essence de Dieu, nécessité de la prière, absurdité du panthéisme, absurdité du

positivisme, les deux infinis, étaient alors posés et résolus : « Oh ! que l'athéisme est pauvre ! Qu'il est petit ! Qu'il est absurde ! Dieu est. Je suis plus sûr de son existence que de la mienne... Pour moi, je ne passe pas quatre heures de suite sans prier... Si je me réveille la nuit, je prie. Qu'est-ce que je demande à Dieu ? De me donner sa force. Je sais bien ce qui est bien et ce qui est mal, mais, en moi-même, je ne trouve pas la force de faire ce que je sais bien... Nous sommes en Dieu. Il est l'auteur de tout. Mais il n'est pas vrai de dire qu'il *a créé* le monde, car il le crée éternellement. Il est le *Moi* de l'infini. Il est... Tu dors, Adèle ? »

Car madame Hugo se trouvait, ce soir-là, à Guernesey, pour une courte visite. Agée de soixante-quatre ans, c'était une personne imposante dont une toilette chargée, couronnée par une ample coiffure en larges tire-bouchons, faisait ressortir les formes avantageuses. Elle frappa le jeune Stapfer par l'évidence solennelle de ses propos : « Vous êtes de Paris, monsieur ?... Ah ! Paris, c'est la première ville du monde !... » De temps à autre, elle corrigeait sa sœur Julie sur des questions de langage : « Ah ! Julie, comment peux-tu dire : *du Médoc ?* On dit : *du vin de Médoc.* »

Sur les écrivains du temps, Victor Hugo s'expliquait sans ambages. Il s'étonnait que la critique voulût maintenant découvrir « de grands côtés dans la poésie de Musset... Je trouve juste autant que jolie la définition qu'on a donnée de lui : *miss Byron*... Il est très inférieur à Lamartine... Il n'y a qu'un classique en ce siècle, un seul, entendez-vous bien ? C'est moi. Je suis l'homme de nos jours qui sait le mieux le français. Après moi viennent Sainte-Beuve et Mérimée... Mais celui-ci est un écrivain de courte haleine. *Sobre*, comme ils disent. Bel éloge d'un auteur, vraiment !... Thiers est un portier écrivain qui a trouvé des portiers lecteurs... Courier est un infâme gueux... Chateaubriand est plein de choses magnifiques, mais c'était un homme sans amour de l'humanité, une nature odieuse... On m'accuse d'être orgueilleux ; c'est vrai, mon orgueil fait ma force. »

Cette année 1867 vit un événement qui, aux yeux de Juliette, fut grand : une visite de madame Hugo à Hauteville-Féerie, c'est-à-dire chez madame Drouet. Absente de Guernesey depuis deux ans, la bonne dame voulait remercier celle qui avait assuré « le doux intérim ». Juliette avait vu avec tristesse « le renversement de sa marmite » et la fin de ses « fonctions de gargotière », mais elle fut bien heureuse de la marque d'estime que lui donnait « l'Épouse » et rendit la visite aussitôt, comme les chefs d'État. *Juliette Drouet à Victor Hugo :* « Mon empressement à remplir cette formalité de politesse tient à la déférence que je me fais honneur de professer pour ton admirable femme... [1] »

A partir de ce moment, elle prit « la douce habitude de s'immiscer dans toutes les tendresses de famille ». Un peu plus tard, elle passa trois

1. JULIETTE DROUET : *Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo*, page 628.

mois à Bruxelles auprès de son bien-aimé et fut reçue chez Hugo place des Barricades. Elle fut même invitée, avec Charles Hugo, sa femme et leur fils, le petit Georges (quatre mois) à villégiaturer quelques semaines dans les bois de Chaudfontaine. Elle y fit la lecture à madame Hugo, dont les yeux étaient fatigués. *Juliette à Victor Hugo*, 12 *septembre* 1867 : « Mon cœur ne sait plus auquel entendre de vous tous. Je suis ravie, attendrie, éblouie, heureuse plus qu'il n'est permis de l'être à une pauvre vieille femme comme moi. Mon effusion déborde de tous les bonheurs que je viens d'avoir pendant ces quinze jours de fleurs, d'enfant, de soleil, de famille et d'amour. Je t'adore et je vous bénis... [1] » A soixante et un ans, après sa longue et dure pénitence, elle pouvait enfin « goûter le charme d'une réhabilitation délicate et discrète ».

A Guernesey même, les préjugés à l'égard de ce couple irrégulier, mais sanctifié par le temps, se dissipaient. Juliette fut autorisée à faire, en l'absence de madame Hugo, un séjour d'un mois à Hauteville House ! Bonheur transitoire, mais délicieux. *Juliette Drouet à Victor Hugo :* « Je veux profiter de tous les instants et de toutes les occasions que le bon Dieu et toi me donnez, et je vous en remercie tous les deux avec adoration... [2] » Vers ce temps-là, une troupe de comédiens ambulants vint jouer *Hernani* à Guernesey et, à la grande surprise de Juliette qui se méfiait des *Sixty*, les Soixante Familles de l'île, et de leurs préjugés, ce fut un succès. On vendait maintenant, à Guernesey, une photographie de Victor Hugo au milieu des petits enfants, prise pendant la fête de Noël, et le boulanger lui-même voulait acheter le portrait du « père de famille de Hauteville ». C'était enfin la gloire locale, toujours la plus lente à venir.

Un nouveau rythme d'existence s'était établi. Madame Hugo vivait surtout à Paris où le ménage Charles, de temps à autre, lui demandait l'hospitalité. François-Victor gardait, à Bruxelles, avec Charles et Alice, la maison de la place des Barricades ; Julie Chenay et Juliette Drouet veillaient sur le Grand Proscrit à Guernesey. En été, la famille Hugo se réunissait à Bruxelles. Baudelaire, en 1865, avait annoncé à Ancelle l'installation définitive du poète en Belgique : « Il paraît que lui et l'Océan se sont brouillés ! Ou il n'a pas eu la force de supporter l'Océan, ou l'Océan lui-même s'est ennuyé de lui. C'était bien la peine de s'arranger soigneusement un palais sur un rocher !... [3] » Mais c'est faux. Hugo continuait de penser qu'il devait à Guernesey sa puissance de travail et il aimait son « palais ».

Seulement il trouvait lourd le fardeau de quatre ménages : Paris, Bruxelles, Guernesey et la lointaine Adèle au-delà des mers. A celle-ci il donnait une pension de 150 francs par mois, plus (sur les supplications de la mère) 300 francs, deux fois l'an, pour se vêtir. Au total, sa famille

1. Juliette Drouet : *Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo*, page 633.
2. *Op. cit.*, page 641.
3. Cf. Pascal Pia : *Baudelaire par lui-même*, page 141.

lui coûtait, en pensions et loyers, environ 30 000 francs. Ses rentes (Banque de Belgique, consolidés anglais) s'élevaient à 48 500 francs, plus les 1 000 francs de l'Institut. Si l'on considère qu'il avait vendu *Les Misérables* plus de 300 000 francs ; qu'il continuait à recevoir, pour ses livres nouveaux, 40 000 francs le volume (et un roman faisait quatre tomes) ; qu'il avait en outre les feuilletons et les innombrables rééditions, on constate qu'il était fort riche et ses continuels marchandages avec les siens étonnent un peu.

On l'a donc dit avare et plus attaché que jamais, en ses vieux jours, au curieux plaisir de placer, chaque année, un excédent de revenus. Il importe de corriger ce jugement par deux remarques. La première, c'est qu'en dehors de sa famille et de Juliette Drouet, il faisait de nombreux dons à quoi rien ne l'obligeait. C'est ainsi qu'après avoir longtemps aidé le proscrit Kestner, qui s'obstinait à vivre au-dessus de ses moyens, il finit par le recueillir entièrement chez lui à Hauteville House ; c'est ainsi qu'il offrait chaque semaine, à Guernesey, un repas solide à quarante enfants. Ses carnets sont pleins de secours aux pauvres : « 9 *mars* 1865. — Envoi de bouillon, viande et pain à Marie Green et à son enfant malade... 15 *mars*. — Envoyé une layette à la femme Oswald, qui vient d'accoucher... 28 *mars*. — Charbon envoyé à la famille O'Brien... 8 *avril*. — Envoyé des draps à Victoire Etasse, accouchée, qui est sans linge... » Dans les dépenses de sa maison, il y a toujours environ un tiers de secours. Bienfaisante avarice.

La seconde remarque, c'est qu'il tient pour un devoir de faire des économies pour l'avenir de la famille après sa mort. Ses fils gagnent peu, Adèle rien. Charles a eu un fils, Georges, le 31 mars 1867. Cet enfant meurt le 14 avril 1868, mais il est aussitôt remplacé (16 août 1868) par un second Georges[1] qui, celui-là, vivra et aura une sœur : Jeanne[2].

Victor Hugo à son fils Charles : « Je me suis fourré dans la caboche d'assurer l'avenir de Georges et de Jeanne, et par conséquent je ne veux jamais dépenser au-delà de mon revenu. Tu vois qu'une lueur de sagesse peut encore trembloter dans le cerveau des vieux bonshommes...[3] » En outre la famille, s'il ne la rappelait parfois au bons sens, aurait tendance à la prodigalité. *A Charles et François-Victor :* « Maintenant causons ménage. Je trouve votre marchand de vin un peu cher. Fin mars, je paierai pour vin envoyé à Bruxelles 334 francs, ce qui fait 978 francs de vin depuis octobre, plus de 2 000 francs de vin seulement par année.

1. Georges-Charles-Victor-Léopold Hugo, né à Bruxelles le 16 août 1868, mort à Paris le 5 février 1925. Marié à Pauline Ménard-Dorian, puis à Dora-Charlotte Dorian, épouse divorcée de Jean Ajalbert.

2. Léopoldine-Adèle-Jeanne Hugo, née à Bruxelles le 29 septembre 1869, morte à Paris le 30 novembre 1941. Elle devint madame Léon Daudet, puis madame Jean Charcot et, plus tard, madame Michel Négreponte.

3. Victor Hugo : *Correspondance*, tome III, page 256.

Concluez !... [1] » En plus de ce qu'il leur donne, femme et fils s'endettent envers lui et, de temps à autre, il accorde une amnistie fiscale.

Cela n'empêche pas madame Hugo de faire des emprunts, pour aider les siens. Elle a des indulgences sans limites pour son beau-frère, Paul Chenay, qui ne vaut pas cher ; elle voudrait gâter la pauvre Dédé, dans son exil. Elle-même est très malade. Dès Jersey, elle avait inquiété ses proches en devenant temporairement aveugle d'un œil. En fait, il s'agissait d'une hémorragie rétinienne. Elle a des troubles cardiaques, des étourdissements et elle est menacée d'apoplexie. Son mari veut croire que ses maux sont bénins : « Ce dont votre mère a besoin », écrit-il, « c'est de viande rouge et de bon vin... » Traitement radical pour un excès de tension artérielle. Il voudrait la soigner lui-même, à Guernesey.

A Vacquerie, qui veille sur elle tendrement, il écrit : « Dites à ma bien-aimée souffrante, je vous prie, cher Auguste, que si elle n'a pas peur d'une traversée de mer, Guernesey lui tend les bras. Sa lectrice de Chaudfontaine [2] lui lira tant qu'elle voudra ; Julie écrira sous sa dictée, et moi, je ferai tout ce qui pourra l'égayer et la distraire. Le printemps aidant, la santé reviendra [3] » La bonne volonté ne manque point : « Aimez-moi tous, mes bien-aimés, car je suis à vous et en vous. Vous êtes ma vie, lointaine et pourtant adhérente à mon âme. Chère femme bien-aimée, tes lettres sont bien douces. La tendresse y est à l'état de parfum. Je respire une lettre de toi comme la fleur de notre radieux printemps. Oh ! oui, il faut nous réunir tous. Je vous serre dans mes bras [4] »

Cependant Hugo, lui, travaillait et créait. En 1866, il publia un long roman : *Les Travailleurs de la Mer*. Il aimait les édifices géants et se plut à considérer ce livre comme une pierre de l'édifice géant des *Anankè* (destins, fatalités)... *Notre-Dame de Paris* (anankè des dogmes) ; *Les Misérables* (anankè des lois) ; *Les Travailleurs de la Mer* (anankè des choses). L'œuvre avait de grandes beautés. Victor Hugo y utilisait la connaissance intime qu'il avait acquise, par sa vie dans l'archipel, de l'Océan, des bateaux, des marins, des brouillards et des monstres, des rochers et des tempêtes. Le style se renforçait d'un vocabulaire technique et pittoresque. Les mœurs guernesiaises, le folklore local, les maisons « visionnées », l'étrange français des Anglo-Normands donnaient à l'œuvre un caractère piquant et neuf.

Baudelaire qui oscillait, sur le sujet Hugo, entre l'admiration et l'exaspération, s'amusa une fois encore, en lisant ce livre, du conflit entre l'abîme et le poète : « Hugo pense souvent à Prométhée. Il s'applique un vautour imaginaire sur une poitrine qui n'est lancinée que par les moxas de la vanité. Puis, l'hallucination se compliquant, se variant, mais

1. Victor Hugo : *Correspondance*, tome III, page 110.
2. Juliette Drouet.
3. *Op. cit.*, page 105.
4. *Op. cit.*, page 86.

suivant la marche progressive décrite par les médecins, il croit que par un *fiat*, de la Providence, Sainte-Hélène a pris la place de Jersey. Cet homme est si peu élégiaque, si peu éthéré, qu'il ferait horreur même à un notaire. Hugo-Sacerdoce a toujours le front penché ; — trop penché pour rien voir, excepté son nombril... [1] » Mais Baudelaire savait, mieux que personne, que Hugo-Sacerdoce était un masque et qu'en allant au-delà du Personnage, on trouvait Hugo-Génie, le plus grand visionnaire de la poésie française.

Si vagues, rochers et monstres, dans *Les Travailleurs de la Mer*, étaient peints d'après nature, et par un grand peintre, les figures de premier plan tenaient moins bien. Certaines semblaient sortir des romans de Dumas père ou d'Eugène Sue ; il y avait des contrebandiers d'opérette et des traîtres de mélodrame ; quant aux héros, Gilliatt et Déruchette, ils appartenaient à la particulière mythologie de l'auteur. Déruchette, c'était la jeune fiancée, fille idéale et inconsciemment cruelle, Adèle avant la faute, Adèle avant Adèle, rêverie infantile qui n'avait cessé de le hanter. Gilliatt incarnait le disgracié sublime, autre fantôme hugolien. Depuis la mansarde, rue du Dragon, il n'avait cessé d'engendrer ces humiliés et révoltés. Tous comptes faits, génie et naïveté pesés, le livre était neuf, prenant, et devait réussir.

Hugo n'avait nulle hâte de le publier ; il voulait se mettre tout de suite à un autre roman : « J'ai peu d'années devant moi et plusieurs grands livres à faire ou à finir... [2] » Mais Lacroix, qui avait gagné une fortune avec *Les Misérables*, restait à l'affût. Son exubérance triompha. Il y a un certain type d'éloquence torrentielle, louangeuse et plaintive, à quoi un écrivain résiste mal. Hugo céda, et vendit à Lacroix les deux ouvrages prêts : les *Chansons des Rues et des Bois* et *Les Travailleurs de la Mer*, pour 120 000 francs. Aussitôt deux directeurs de journaux, Millaud (*le Petit Journal* et *le Soleil*), Villemessant (*l'Événement*) demandèrent la primeur du roman, pour leur feuilleton. Millaud offrait un demi-million (au moins 100 millions d'aujourd'hui), plus des arguments sentimentaux : « En donnant un numéro du journal qui contiendra un feuilleton de vous, pour 10 centimes, vous aurez fait une chose populaire par excellence ; vous aurez mis votre livre à la portée de tous. Chacun pourra le lire, et la mère de famille, le bon ouvrier des villes, le bon laboureur des campagnes, pourront, sans retrancher un morceau de pain à leurs enfants, ou un tison au foyer de leurs vieillards, répandre autour d'eux la lumière, la consolation et la récréation, par la lecture de votre éminent ouvrage... [3] » Hugo refusa : « Mes raisons sont toutes puisées dans ma conscience littéraire. C'est elle, quelque regret que j'en puisse avoir, qui me force à baisser pudiquement les yeux devant un demi-million. C'est

1. Charles Baudelaire : *Fusées*, XXII, page 639 (édition de la Pléiade).
2. Historique des *Travailleurs de la mer*, page 505.
3. *Op. cit.*, page 520.

sous la forme livre que *Les Travailleurs de la Mer* doivent paraître... [1] »

Sous la forme livre ils parurent. *François-Victor Hugo à son père :* « Ton succès est immense, universel. Jamais je n'ai vu pareille unanimité. Le triomphe des *Misérables* même est dépassé. Cette fois, le maître a trouvé un public digne de lui. Tu as été compris, c'est tout dire. Car comprendre, quand il s'agit d'une œuvre comme celle-là, c'est admirer. Ton nom est dans tous les journaux, sur tous les murs, derrière toutes les vitrines, dans toutes les bouches... [2] » Il avait mis la Pieuvre à l'ordre du jour. Les savants, consultés par les journalistes, nièrent qu'elle fût dangereuse. Cette controverse servit le livre. Les modistes lançaient le chapeau *pieuvre*, qui devait être porté par *les Travailleuses de la Mer*, autrement dit par les petites dames qui allaient à Dieppe et à Trouville. Des restaurants offraient de la *pieuvre à la financière*. Des plongeurs exposaient une pieuvre vivante, dans un aquarium, à la maison Domède, aux Champs-Élysées. *Le Soleil*, qui republiait le roman en feuilleton, voyait (malgré la parution antérieure du volume) son tirage monter de 28 000 à 80 000 exemplaires. La presse osait se dire enthousiaste. Ce livre-là ne réveillait pas les querelles des partis. L'homme ne s'y battait que contre les éléments. « Ici », écrivait le jeune critique Émile Zola, « ici le poète a le cœur et l'imagination libres. Il ne prêche plus, il ne discute plus... Nous assistons au songe grandiose de cet esprit puissant, qui met aux prises l'homme et l'immensité. Mais il suffit ensuite d'un souffle pour terrasser l'homme, — d'un souffle léger sorti d'une bouche rose... [3] » Il exprimait assez bien ce qu'avait tenté l'auteur : « J'ai voulu », disait Hugo, « glorifier le travail, la volonté, le dévouement, tout ce qui fait l'homme grand ; j'ai voulu montrer que le plus implacable des abîmes, c'est le cœur, et que ce qui échappe à la mer n'échappe pas à la femme... »

Madame Victor Hugo lui écrivit, sur ce livre, une lettre hyperbolique, émaillée d'adjectifs dignes de Juliette, et fut récompensée par des éloges : « Une page exquise... Tu es un grand esprit et un grand cœur. Chère bien-aimée, je suis heureux de te plaire sous la forme auteur... [4] » Adèle parlait beaucoup de sa mort prochaine et y pensait avec sérénité. « Seulement », disait-elle, « il est triste pour moi d'être à la fin de ma vie au moment où j'apprécie les grandes œuvres et de mourir quand l'intelligence me vient... [5] » Elle avait maintenant des convictions démocratiques et parlait avec mépris des « superstitions du passé ». O ombres des Foucher !

1. Historique des *Travailleurs de la mer*, page 521.
2. *Op. cit.*, page 527.
3. *Les Travailleurs de la mer*, revue de la critique, page 537.
4. Victor Hugo : *Correspondance*, tome II, page 535.
5. Cf. Gustave Simon : *La Vie d'une femme*, page 401.

La dernière combattante d'Hernani.

Depuis le coup d'État, les drames de Victor Hugo, ennemi du régime, n'avaient pas été joués à Paris. Vint 1867, année de l'Exposition Universelle. On prétendait montrer au monde ce que la France avait de plus grand. Lacroix publiait un *Paris-Guide* dont Victor Hugo avait écrit la préface. La Comédie-Française pouvait-elle, en un tel moment, renier l'un de ses grands auteurs ? Une reprise d'*Hernani* fut suggérée. Victor Hugo se méfiait un peu. La police ne le ferait-elle pas siffler ? Ses représentants à Paris, Vacquerie et Meurice, ne le croyaient pas. Paul Meurice, qui était l'amant de la comédienne Jane Essler, eût préféré *Ruy Blas* à l'Odéon, avec son amie dans le rôle de la Reine, mais *Hernani* l'emporta.

On décida, pour ôter toute chance aux siffleurs, de modifier les vers jadis « emboîtés ». Hugo lui-même écrivit à Vacquerie : « Au lieu de : *Oui, de ta suite, ô roi ! de ta suite, j'en suis,* il faut dire : *Oui, tu dis vrai, j'en suis...* » Il aurait préféré que l'acteur Delaunay eût le courage de dire : *Vieillard stupide ! il l'aime,* mais s'il ne l'avait pas : « La variante bête et sans danger... est : *Ciel ! Qu'as-tu fait ? Il l'aime !...* [1] ». Précautions inutiles. Ce qui choqua le public de 1867, ce furent les changements. Le parterre, qui savait la pièce par cœur, se levait et rectifiait le vers. Hugo avait envoyé, de Guernesey, des laissez-passer signés de lui et avait demandé que Vacquerie les fît marquer de la fameuse griffe : *Hierro.* Le succès fut immense : triomphe littéraire, manifestation politique, recettes maxima (sept mille francs-or).

Madame Hugo avait tenu à assister à cette reprise. Son mari et ses fils, sachant le danger pour elle de toute émotion, auraient voulu lui épargner au moins la répétition générale, qui pouvait être houleuse. Elle n'obéit pas : « J'ai trop peu à vivre pour ne pas profiter de la reprise d'*Hernani,* pour moi un ressouvenir de mes belles et jeunes années. Et je manquerais cette fête ? Non, monsieur ! D'abord *Hernani* ne sera pas sifflé. D'ailleurs je sais faire front au tumulte... Mes yeux se soutiennent ; dussè-je les reperdre, j'irai à *Hernani,* dussè-je aussi mettre ma vieille personne en gage. Malheureusement, on ne m'en donnerait pas grand'chose... [2] ».

Cette humilité est pathétique, comme aussi le désir de revivre la bataille d'*Hernani* qui avait illustré la dernière année heureuse de sa vie [3]. Paris la vit rayonnante et transfigurée. Elle suivit toutes les répé-

1. Victor Hugo : *Correspondance,* tome III, page 33.
2. Cf. Gustave Simon : *La Vie d'une femme,* page 412.
3. Le ménage Hugo avait été jusqu'en 1830 un couple idyllique. Victor Hugo voulait alors être « premier en mariage » comme en toutes choses. Le triomphe d'*Hernani* avait coïncidé avec la fin de ce bonheur conjugal et Sainte-Beuve s'était glissé à ce foyer trop souvent déserté par le poète qu'absorbait alors le théâtre et *Notre-Dame de Paris.*

titions, amenée par Auguste Vacquerie qui, rhumatisant, se traînait au théâtre. L'aveugle et le paralytique. Les journaux signalaient la présence à Paris de madame Victor Hugo ; cela lui plaisait : « Quel nom sonore je porte ! ». Les étudiants, comme jadis, demandaient des places et offraient leur appui. L'un d'eux dit à Paul Meurice : « Monsieur Victor Hugo est notre religion ».

Le succès fut « inénarrable ». L'adjectif est d'Adèle ; pourtant elle narra : « C'est de la frénésie. On s'embrassait jusque sur la place du théâtre. La jeunesse a dépassé, par l'ardeur, celle de 1830. Elle s'est révélée superbe, vaillante, prête à tout. Je suis heureuse, je suis au ciel... [1] ». Dans la salle : Dumas, Gautier, Banville, Girardin, Jules Simon, Paul Meurice, Adolphe Crémieux, Auguste Vacquerie. Au paradis, la jeunesse des lycées. Gautier, dans son feuilleton, écrivit : « Hélas ! des anciennes phalanges romantiques, il ne reste que bien peu de combattants ; mais tous ceux qui ont survécu étaient là ; et nous les reconnaissions, dans leur stalle ou dans leur loge, avec un plaisir mélancolique, en songeant aux bons compagnons disparus à tout jamais. Du reste, *Hernani* n'a plus besoin de sa vieille bande, personne ne songe à l'attaquer... [2] » Le : « *Vous êtes mon lion superbe et généreux !* » terreur de la Restauration, fut couvert d'applaudissements. Jules Janin affirma que « rien ne saurait se comparer à la fête de ce retour inespéré [3] ».

Sainte-Beuve à madame Victor Hugo, 21 juin 1867 : « *Chère madame, au milieu de toutes les félicitations qui vous arrivent, la mienne ne peut manquer : voilà une éclatante consécration des admirations et des amours de notre jeunesse. C'est ainsi que le génie a son heure et qu'il est de toutes les heures : il a plus d'un plein midi. Un de mes amers regrets, cloué comme je suis à mon fauteuil, est de n'avoir pu assister, ne fût-ce que par une visite au foyer, à cette fête, à ce jubilé de la poésie, entendre de près ces applaudissements sympathiques qui réveillent en nos cœurs tant d'échos, et marquer que je tiens à ne pas perdre mon rang parmi les vétérans d'*Hernani... [4] »

Il se sentait, lui aussi, proche de la mort et ses ressentiments s'estompaient. A Charles Baudelaire qui, en Belgique, voyait souvent les Hugo, il avait écrit, le 5 janvier 1866 :

« *Hugo, qui est quelquefois votre voisin, est devenu lui-même un prédicateur et un patriarche : l'humanitarisme se retrouve jusque dans ses goguettes. Vous êtes bien aimable de causer quelquefois de moi à madame Hugo, la seule amie constante que j'aie eue dans ce monde-là. Les autres ne m'ont jamais pardonné de m'être séparé à un certain moment. Les enfants [Hugo] ne doivent me connaître qu'à travers leurs préjugés. Les disciples de la dernière manière sont ce*

1. Cf. Gustave Simon : *La Vie d'une femme*, page 420.
2. Article de Théophile Gautier publié dans *Le Moniteur universel*, n° du 21 juin 1867.
3. Article de Jules Janin publié dans le *Journal des Débats*, n° du 24 juin 1867.
4. Sainte-Beuve : *Pages choisies*, page 407. (Paris, Armand Colin et Calmann-Lévy, 1924.)

qui m'est le plus antipathique au monde, et je les crois nés pour décrier l'Ecole finissante et lui imprimer un ridicule indélébile. Hugo plane sur tout cela, s'en inquiète assez peu (alta sedet Aeolus arce), *et je suis persuadé que, de lui à moi, si nous nous rencontrions directement, les vieux sentiments se réveilleraient dans leurs fibres secrètes : il ne m'est jamais arrivé de le revoir sans que nous nous entendissions, au bout de quelques secondes, tout comme autrefois...*[1] »

Baudelaire communiqua la lettre à madame Hugo, mais déjà elle était au-delà des querelles et réconciliations de ce monde.

En avril 1868, le premier-né d'Alice Hugo étant mort à Bruxelles, d'une méningite, et elle-même enceinte de cinq mois, Charles emmena sa femme à Paris et son frère se chargea de l'enterrement. *Charles Hugo à François-Victor*, 16 *avril* 1868 : « Ce pauvre être adoré ne sera pas parti sans se sentir accompagné par nous, car toi, c'était moi, c'était Alice. Il est du reste avec nous ; son âme n'a pas suivi son corps. Le frère qui va lui venir nous la rapportera en lui... Dis, *dès à présent*, à mon père qu'il y aura à modifier ses envois d'argent et à envoyer *plus à Paris*, car ma mère ne peut, avec ses ressources, subvenir aux frais nouveaux...[2] » Madame Hugo était à fin de course. *Charles à François-Victor :* « Maman va toujours de même. Axenfeld m'a prévenu qu'elle avait *une maladie grave* et des désordres fondamentaux auxquels il n'y avait que des palliatifs. Elle va aussi bien que le permet son état. Nous la soignons et nous la distrayons de notre mieux...[2] »

Charles aurait voulu rester à Paris, y fonder un journal, mais le moment était-il opportun ? Le « pèrissime », consulté, dit qu'il ne risquerait pas un liard dans une telle entreprise. Il restait parfois plus d'un mois sans écrire, étant engagé dans un nouveau roman : *Par Ordre du Roi*. Meurice se chargeait de payer les pensions, prélevées sur les rentrées d'*Hernani*.

Madame Hugo à Victor Hugo, 3 mai 1868 : « *Tu dois savoir, cher grand ami, que Charles et sa femme ont eu la bonne idée de descendre chez moi, ce qui m'a ravie, puisque j'ai pu les loger sans augmentation de prix. Le surplus de ma dépense pèse sur l'alimentation et autres frais de diverse nature, dans notre ménage ainsi triplé. La plus lourde charge est donc, ainsi que Victor a dû te l'écrire, pour le moment* à Paris. *Elle est devenue très légère à Bruxelles, où il reste seulement Victor et une femme de chambre, en tout deux personnes, car la cuisinière a été provisoirement congédiée. Victor a dû également te dire que tu devais, en conséquence,* augmenter notre budget... *En présence de cette augmentation, Meurice doit-il continuer à être mon banquier, avec ses ressources tout à fait aléatoires ? Ou bien veux-tu le devenir toi-même, comme tu l'étais pour la maison de Bruxelles ? Tu dois savoir quel argent Meurice a en réserve, et, dans le cas où il resterait notre banquier, tu lui donnerais tes instructions et tu aviserais, s'il avait épuisé les recettes d'*Hernani. *Je tiens mes comptes dans un ordre parfait et, sur ta demande, je pourrai te les envoyer. Jusqu'au jour de*

1. Sainte-Beuve : *Pages choisies*, page 397.
2. Lettres inédites. Collection de madame Gaveau, née Lefèvre-Vacquerie.

l'arrivée de mes enfants, je me suis maintenue dans les limites que tu connais. Tout est donc dit du côté matériel de notre existence, bien triste loin de toi, et si près encore du malheur qui nous a frappés... »

Post-scriptum de Charles Hugo : « *A bientôt, mon père mille fois chéri. Remercie cette bonne madame Drouet de ses larmes. Elle aimait bien notre Georges ! Je l'embrasse et je t'embrasse...*[1] »

Charles essayait de persuader son frère de venir le rejoindre à Paris. La vie y était si agréable.

Charles Hugo à François-Victor, 10 mai 1868 : « *Nous dînons presque tous les jours en ville. [...] Hier, nous avons eu ici à dîner madame d'Aunet, et sa fille*[2] *qui est charmante. Comme nous serions bien à Paris si tu voulais y venir ! Il n'y a qu'une voix là-dessus. On ne te comprend pas. Ton stoïcisme et ta conscience stupéfient tout le monde. Nous aurions, à Paris, le plus grand et le plus charmant salon. Pense à cela. Avec ce que nous dépensons à Bruxelles, nous aurions ici une vie très honorable et très agréable. De plus, nous serions un centre, et, en peu de temps, nous nous créerions des situations littéraires lucratives. C'est ma conviction. Quant à mon père, je crois qu'il ne pourrait que gagner à avoir, par le séjour de sa famille, un pied à Paris, dans l'opinion et dans les esprits. Nous serions le salon de son rocher. Mais tant que tu diras :* « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! » *c'est impossible.*

» *Veux-tu que je te donne des nouvelles de Bonaparte ? Je l'ai vu plusieurs fois, aux Champs-Elysées ou au Bois. Il est très engraissé de figure et très fané. Sa face blême est criblée de rides, son œil toujours atone, sa moustache grisâtre. Mais il n'a pas mauvaise mine, hélas ! Le queux se porte trop bien. Il est toujours en voiture. On ne le salue que fort peu. Pas de cris. En somme, il règne.*

» *Paris est éblouissant. Les nouveaux quartiers sont splendides. On construit maintenant des maisons vraiment charmantes, et dans tous les styles. On multiplie les squares, les jardins, les promenades, les fontaines. Le mouvement du luxe est* inouï ! *Les voitures, les chevaux et les jolies femmes sont une fête de tous les moments pour les yeux...*[3] »

Mais François-Victor entendait être fidèle à l'exil et Charles, un peu ironique, soupirait : « Tant que tu seras *celui-là*, rien à faire ! ». Il se plaignait du *pèrissime*. 16 *juin* 1868 : « Toujours pas de nouvelles de mon père. Il ne nous a pas envoyé un sou depuis que nous sommes ici[4] et nous avons vécu sur le fonds Meurice... Maman t'envoie, pour Adèle, cent francs que je mets dans cette lettre... » 26 *juin* 1868 : « Maman voudrait savoir si mon père a eu soin d'envoyer trois cents francs à

1. Lettre inédite. Collection de madame Gaveau, née Lefèvre-Vacquerie.
2. Marie-Henriette Biard, vicomtesse de Peyronny, avait alors vingt-huit ans. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces le baron Double (1848-1895) et tint salon dans l'hôtel que celui-ci possédait avenue d'Antin. Elle collabora longtemps au *Figaro* sous le pseudonyme d'*Etincelle*. La fille qu'elle avait eue de son premier mariage devint madame Camille Bouisson.
3. Lettre inédite. Collection de madame Gaveau, née Lefèvre-Vacquerie.
4. C'est-à-dire à Paris, où Charles et Alice, dont le séjour devait être bref, étaient installés depuis deux mois. Ils y restèrent jusqu'à la fin de juillet et ne rentrèrent à Bruxelles qu'après avoir passé quelques jours à Spa. Victor Hugo, mécontent, boudait. « Mon père va t'envoyer ma pension qui me revient enfin *après neuf mois* ! » écrivit amèrement Charles à son frère.

Adèle, au mois d'avril, pour sa toilette d'été ? S'il ne l'a pas fait, demande-lui de le faire. *Insiste*. Maman s'en fait un souci ! Ecris-nous là-dessus... [1] » Mais l'été approchait et, avec lui, le temps de la réunion à Bruxelles. Madame Hugo se faisait fête de revoir son mari. « Quant à moi, dès que je te tiendrai, je me cramponnerai à toi sans te demander ta permission. Je serai si douce et si gentille que tu n'auras pas le courage de me déserter. C'est la fin de mon rêve que de mourir dans tes bras... [2] »

Ce vœu fut exaucé. Le 24 août 1868, elle fit une promenade en calèche avec son mari, lui très tendre, elle fort gaie. Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, elle fut atteinte d'une attaque d'apoplexie. Respiration sifflante. Spasmes. Hémiplégie. *Carnet de Victor Hugo*, 27 *août* 1868 : « Morte ce matin, à six heures et demie. Je lui ai fermé les yeux. Hélas ! Dieu recevra cette douce et grande âme. Je la lui rends. Qu'elle soit bénie ! Suivant son vœu, nous transporterons son cercueil à Villequier, près de notre douce fille morte. Je l'accompagnerai jusqu'à la frontière... » Vacquerie et Meurice arrivèrent de Paris le jour même, pour assister à la mise en bière. Dans le cercueil, le docteur Émile Allix laissa le visage à nu :

« *J'ai pris des fleurs qui étaient là. J'en ai entouré la tête. J'ai mis autour de la tête un cercle de marguerites blanches, sans cacher le visage ; j'ai ensuite semé des fleurs sur tout le corps et j'en ai rempli le cercueil, puis je l'ai baisée au front et je lui ai dit tout bas :* Sois bénie ! — *Et je suis resté à genoux près d'elle. Charles s'est approché, puis Victor. Ils l'ont embrassée en pleurant et sont restés debout derrière moi. Paul Meurice, Vacquerie et Allix pleuraient... Ils se sont penchés, l'un après l'autre, et l'ont embrassée. A cinq heures, on a soudé le cercueil de plomb et vissé le cercueil de chêne. Avant qu'on posât le couvercle du cercueil de chêne, j'ai, avec une petite clef que j'avais dans ma poche, gravé sur le plomb, au-dessus de sa tête : V. H. Le cercueil fermé, je l'ai baisé... J'ai mis, avant de partir, les vêtements noirs que je ne quitterai plus...* [3] »

Victor Hugo accompagna le cercueil jusqu'à la frontière française ; Vacquerie, Meurice et le docteur Allix allèrent jusqu'à Villequier. Le poète et ses fils passèrent la nuit à Quiévrain. 29 *août* 1868 : « Dans ma chambre, il y avait le volume illustré des *Misérables*. J'ai écrit dessus mon nom et la date, laissant ce souvenir à mon hôte. Ce matin, à neuf heures et demie, nous sommes repartis pour Bruxelles où nous sommes arrivés à midi... — 30 *août* : Proposition de Lacroix, pour mes ouvrages inachevés. Allons ! il faut se remettre au travail... [4] » Madame Victor Hugo avait été photographiée sur son lit de mort [5], dans le tragique appareil des gisantes. Sur un agrandissement de cet ultime portrait,

1. Lettres inédites. Collection de madame Gaveau, née Lefèvre-Vacquerie.
2. Cf. Gustave Simon : *La Vie d'une femme*, page 429.
3. Victor Hugo : *Extraits des Carnets*. — *Choses vues*, tome II, pages 137-138.
4. *Carnet inédit*, communiqué par M. Jean Montargis, III, page 43.
5 Cliché César Mitkiewicz, 29, rue Neuve, Bruxelles.

exécuté pour lui seul, Victor Hugo écrivit : « *Chère morte pardonnée...*[1] »

Le 1er septembre, il eut des nouvelles de l'inhumation. Paul Meurice avait parlé, admirablement, à Villequier. Hugo donna l'ordre de graver sur la tombe :

ADÈLE,
FEMME DE VICTOR HUGO.

On ouvrit le testament.

Victor Hugo à Auguste Vacquerie, 23 décembre 1868 : « *Cher Auguste, un codicille de ma femme contient ceci : « Je donne à Auguste mon pupitre de » laque et tous les petits objets qui sont sur ma table à écrire. Je lui donne en » plus une aumônière, qui me vient de madame Dorval, et qui est suspendue » au-dessus du portrait que j'ai fait de ma Didine... A madame Paul Meurice, » le bracelet d'argent que je porte journellement et qui m'a été donné par » Auguste... » Le codicille est daté du 21 février 1862. Depuis cette époque, ma femme a cessé d'habiter Guernesey. Les objets qui étaient sur sa table (en 1862) ont disparu. Mais je tiens le pupitre et l'aumônière, cher Auguste, à votre disposition. Elle a emporté le bracelet d'argent à Paris où elle a été, dans les derniers temps, fort volée. Nous avons cherché le bracelet. On n'a pas encore pu le retrouver...*[2] »

Le bracelet n'avait pu être retrouvé parce que la seconde Adèle, en fuyant Guernesey, l'avait emporté avec quelques bijoux qui lui appartenaient en propre.

Adèle, femme de Victor Hugo... Etait-ce orgueil ? Désir de reprendre dans la mort celle qui, dans la vie, lui avait un jour échappé ? Ou hommage à la fidélité de l'amie ? Juliette l'interpréta dans ce sens. Non seulement elle ne tenta pas de se faire épouser par le grand homme devenu veuf[3], mais elle entretint le culte d'Adèle. *Juliette Drouet à Victor Hugo, Guernesey,* 10 *octobre* 1868 : « Il me semble que, depuis que j'ai repris possession de ma vie ici, mon âme s'est agrandie et comme doublée, et que je t'aime à la fois avec la grande âme de ta chère absente et la mienne. Je lui demande, à cet illustre témoin de ta vie ici-bas, de vouloir bien être le mien devant Dieu là-haut. Je lui demande la permission de t'aimer autant que je vivrai en ce monde et dans l'autre. Je lui demande encore un peu de ce don divin qu'elle avait, celui de te rendre heureux, et j'espère qu'elle me l'accordera puisqu'elle voit le fond de mon cœur[4] » Adèle avait-elle vraiment rendu son mari heureux ? Au

1. Ancienne collection Louis Barthou.
2. Victor Hugo : *Correspondance*, tome III, pages 150-151.
3. Rien ne prouve d'ailleurs que Victor Hugo y ait jamais pensé. Il ne faut pas oublier que Juliette, séquestrée pendant douze ans, n'avait eu droit à sa « délicate réhabilitation » qu'après trente-quatre années de servage expiatoire. Le fier Olympio était-il homme à pousser jusqu'au mariage le pardon des fautes passées ?
4. Juliette Drouet : *Mille et une lettres d'amour à Victor Hugo*, page 652.

moins ne l'avait-elle plus, la situation une fois acceptée, rendu malheureux ? La femme d'un homme de génie se trouve à la fois fort proche et fort éloignée de cette existence « qui semble infirmer toutes les autres ».

La fin de l'Exil.

En 1869, des craquements annonçaient en France la fin du régime. Le désastre militaire au Mexique, la défaite diplomatique en Europe avaient irrité et humilié les Français. L'empereur, fatigué, malade, cédait du terrain et parlait « des points noirs qui assombrissaient l'horizon ». Il espérait encore transformer ce qu'il ne pouvait maintenir. Un jeune journaliste, Henri Rochefort, qui, authentique marquis de Rochefort-Luçay, reniait sa caste pour affermir son autorité, avait lancé *la Lanterne*, pamphlet hebdomadaire, irrespectueux, spirituel, dont le premier numéro contenait la phrase célèbre : « La France compte trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement ». Cent mille exemplaires se vendaient chaque jeudi. Encouragés par cet exemple, les anciens rédacteurs de *l'Événement* (les deux fils de Hugo, Paul Meurice, Auguste Vacquerie) jugèrent que le moment était venu de fonder un journal pour attaquer le Second Empire et s'adjoignirent deux brillants polémistes : Henri Rochefort lui-même et Édouard Lockroy, fils de l'acteur. On chercha un titre. Victor Hugo proposa : *L'Appel au Peuple. Le Rappel* plut mieux et fut choisi. Il parut le 8 mai 1869 et tira tout de suite à cinquante mille exemplaires.

Divertissant, frondeur, le journal réussit. Victor Hugo, de Guernesey, encourageait les combattants. *A François-Victor*, 14 *mai* 1869 : « Mon Victor, je veux, comme à Charles, t'envoyer mon cri de joie. Ton premier article est ravissant de force, de hauteur et d'esprit... Rassurez-vous du reste, Charles et toi — je ne vais pas me mettre à vous écrire comme cela, en papa très bon, à tous vos articles. Mais je vous envoie d'avance un tas d'applaudissements en blanc... [1] » Naturellement, journal et journalistes furent persécutés. Amendes, perquisitions, poursuites. *Carnet de Victor Hugo*, 10 *décembre* 1869 : « On juge Charles aujourd'hui. Il a l'honneur d'avoir fait hurler le misérable. C'est bien... [2] » Hugo, lui, achevait *L'Homme qui rit* et se remettait au théâtre avec *Torquemada*. Il était allé, comme de coutume, passer l'été 1869 à Bruxelles. *A Charles et François-Victor*, 23 *juillet* 1869 : « Je suis content, mes bien-aimés, de vous savoir à Bruxelles. J'y arriverai du 31 juillet au 5 août ; je finis en ce moment quelque chose. Je tâcherai de voyager un peu. Pendant le temps de mon séjour à Bruxelles, vous me donnerez à déjeuner (c'est-à-dire mon café et ma côtelette), et moi, je vous donnerai à dîner, c'est-à-

1. Victor Hugo : *Correspondance*, tome III, pages 192-193.
2. *Carnet inédit* communiqué par M. Jean Montargis, III, page 49.

dire que je vous invite tous les jours, tous les quatre (compris Georges qui a six dents), à dîner à l'Hôtel de la Poste. Cela simplifiera le service. N'oubliez pas qu'il faut qu'une des servantes couche dans la chambre à côté de la mienne (corps de logis du fond) ; j'ai toujours mes étouffements nocturnes...[1] » Il pensait à tout.

En septembre, il accepta d'aller à Lausanne pour le Congrès de la Paix. Sur le passage du train, les foules criaient : « Vive Victor Hugo ! Vive la République ! » Il fit un discours à ses « concitoyens des États-Unis d'Europe », discours qui devait être sur la paix mais fut, en fait, assez belliqueux : « *Qu'est-ce que nous voulons ? La paix... Mais cette paix, comment la voulons-nous ? La voulons-nous à tout prix ?... Non ! nous ne voulons pas de la paix sous le despotisme... La première condition de la paix, c'est la délivrance. Pour cette délivrance, il faudra, à coup sûr, une révolution, qui sera la suprême, et peut-être, hélas ! une guerre qui sera la dernière*[2] » C'était la première des « dernières » guerres. Un mois plus tôt, l'empereur, qui se disait maintenant libéral, avait offert à nouveau l'amnistie. Hugo avait répondu : « Il y a ce vers dans *Cromwell :*

Allez, je vous fais grâce. — Et de quel droit, tyran ? »

Au retour, il voulut visiter la Suisse avec Juliette. A Schaffhouse, il fut heureux de revoir, après trente ans, la chute du Rhin. *Carnet de Victor Hugo*, 27 *septembre* 1869 : « *Splendide château d'eau. Quand Dieu fait jouer les eaux, il n'est pas tout de suite épuisé et époumoné comme Louis XIV. Ses fontaines durent des millions de siècles... J'ai cueilli, au bord du gouffre, une petite feuille verte que j'ai donnée à J.J.*[3], *plus deux fleurs en remontant l'escalier de rochers...*[4] » 1er *octobre :* « *En arrivant [à Bruxelles], je trouve Alice accouchée. Une jolie petite fille, née à huit mois...* » 10 *octobre :* « *Petite Jeanne, ce matin, en tétant, m'a pris et serré le doigt dans sa petite main...*[5] ». En novembre, il repartit pour Guernesey : « *Le penseur a son atelier.* »

Il travaillait encore, suivant l'inflexible horaire, mais cette activité ressemblait à celle des derniers jours avant un départ, où l'on achève en hâte les travaux en cours alors que l'on se sent déjà séparé du monde ancien. Chacun savait confusément que quelque chose allait arriver. « La liberté couronnait l'édifice au moment où les fondations s'écroulaient ». En mai 1870, les réformes furent soumises à un plébiscite et sept millions cinq cent mille *Oui* semblèrent consolider l'Empire libéral, mais

1. Victor Hugo : *Correspondance*, tome III, page 210.
2. Ibid. *Congrès de la Paix à Lausanne*, 14 septembre 1869. — *Actes et Paroles*, tome II : *Pendant l'exil*, page 291.
3. Abréviation de *Juju* qui, dans les *Carnets*, désigne habituellement Juliette.
4. *Carnet inédit*, communiqué par M. Jean Montargis, III, page 54.
5. *Ibid.*, III, page 55.

« des milliers de flocons de neige », dit Hugo, « ne font qu'une lugubre avalanche ».

Soit. Que restera-t-il de toute cette neige,
Voile froid de la terre au suaire pareil,
Demain, une heure après le lever du soleil ? [1]

En Europe, Bismarck cherchait la guerre. Pour Hugo, elle posait un cas de conscience. L'Empire vainqueur, c'était l'homme du Deux Décembre consolidé. L'Empire vaincu, c'était la France humiliée. Fallait-il rentrer comme garde national et se faire tuer pour la France, en oubliant l'Empire ? Avec l'aide de Juliette, il fit et boucla sa valise. En tout cas, il irait à Bruxelles. Le 9 août, il devint clair que la guerre tournait à la catastrophe. Trois batailles perdues coup sur coup. *Carnet de Victor Hugo*, 9 *août* 1870 : « *Je vais serrer tous mes manuscrits dans les trois malles et me mettre en mesure, pour être à la disposition de mon devoir et des événements...* [2] »

Le 15 août, il s'embarqua avec Juliette, Charles, Alice, les enfants, la nourrice de Jeanne, et trois servantes (Suzanne, Mariette et Philomène). Georges n'appelait Victor Hugo ni « grand-père », ni « grand-papa », mais *Papapa*. Le 18 août, on était réinstallé place des Barricades : « J'ai repris mes habitudes. Je prends mon bain froid. Je travaille avant déjeuner... J'ai mis, dans l'assiette de Charles, au moment où il s'est mis à table, un rouleau d'or de mille francs avec ce billet : « Mon Charles, je » te prie de me permettre de payer le passage de Petite Jeanne ! — » PAPAPA, le 18 août 1870 [3]. »

Le 19, il alla demander un passeport pour Paris, à la chancellerie de l'ambassade de France. Au chargé d'affaires, Antoine de Laboulaye, il dit qu'il rentrait en France pour faire son devoir de citoyen, mais qu'il ne connaissait pas l'Empire : « *Je ne veux rien être en France qu'un garde national de plus.* » *Carnet de Victor Hugo*, 19 *août* 1870 : « *Il a été fort poli et m'a dit : « Avant tout, je salue le grand poète du siècle », m'a demandé d'attendre jusqu'au soir, et qu'il m'enverrait mes passeports chez moi...* [4] »

Louis Koch, neveu de Juliette Drouet, partit pour Paris et il fut convenu qu'il verrait Meurice, Vacquerie, les amis et que, si Hugo devait rentrer, il télégraphierait à Philomène Pernet [5] : « Amenez les enfants. » Déjà les journaux de Bruxelles annonçaient que Hugo allait s'engager et l'appelaient le Père Conscrit.

Le 3 septembre, l'empereur capitula et, le 4, la République fut proclamée. Un télégramme arriva de Paris : « *Amenez immédiatement les enfants* ». Le 5, Victor Hugo, au guichet de la gare de Bruxelles, demanda

1. Victor Hugo : *Les* 7.500.000 *Oui*, prologue. — *L'Année terrible*, page 16.
2. Ibid., tome II, page 581.
3. *Carnet inédit*, communiqué par M. Jean Montargis, III, page 64.
4. Victor Hugo : Historique de *Pendant l'exil*. — *Actes et Paroles*, tome II, page 582.
5. Philomène Pernet était la femme de chambre d'Alice Hugo.

d'une voix tremblante d'émotion : « Un billet pour Paris ». Il était coiffé d'un feutre mou, une sacoche de cuir suspendue à l'épaule par une courroie. Il regarda l'heure, celle de la fin de l'exil et, très pâle, dit à Jules Claretie, un jeune écrivain qui l'accompagnait : « Voilà dix-neuf ans que j'attends ce moment-là ». Dans son compartiment montèrent Charles et Alice Hugo, Antonin Proust, Jules Claretie et Juliette Drouet. A Landrecies, ils virent sur la voie les premiers soldats français, troupes en retraite, harassées, découragées. Ils portaient la capote bleue et le pantalon rouge. Hugo, les larmes aux yeux, leur cria : « Vive la France ! Vive l'armée française ! » Ils regardaient vaguement, d'un air morne, ce vieillard à barbe blanche qui pleurait. « Oh ! les revoir comme ça », dit-il, « les revoir battus, les soldats de mon pays ! »

Le fils du général Hugo avait connu un temps où le nom chéri de *France* faisait tressaillir l'étranger. Il avait le confus espoir de revivre un sursaut épique et même de le susciter. N'avait-il pas prédit tout cela ? N'avait-il pas été le suprême bastion de la liberté ? Qui pourrait mieux guider la jeune République que le vieillard qui, depuis dix-neuf ans, ne s'était jamais trompé ? Il faisait un beau clair de lune et, par les fenêtres du wagon, on voyait les plaines de France. Hugo pleurait. Le train arriva à neuf heures trente-cinq. Une foule immense attendait. Accueil indescriptible.

La fille de Théophile Gautier, Judith, était là. Ce fut au bras de cette beauté qu'il gagna un petit café, en face de la gare. Là elle barra la porte « à une foule délirante » en étendant la jambe. Hugo lui parla « sur un ton de galanterie charmante », puis Paul Meurice arriva et dit qu'il devait haranguer le peuple [1]. On ouvrit la fenêtre. D'un balcon du premier étage, puis de sa calèche, le Grand Proscrit dut parler quatre fois. On criait : « Vive Victor Hugo ! » on récitait des vers des Châtiments. La foule voulait le mener à l'Hôtel de Ville. Il cria : « Non, citoyens ! Je ne suis pas venu ébranler le gouvernement provisoire de la République, mais l'appuyer ». On criait aussi : « Vive le Petit Georges ! » En arrivant avenue Frochot, chez Paul Meurice, où il allait loger, il dit au peuple : « Vous me payez, en une heure, vingt ans d'exil ! » Un immense orage, éclairs et tonnerre, éclata dans la nuit. Le ciel lui-même était complice.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

1. Cf. Raymond Escholier : *Un Amant de génie*, page 453.

ANGELO VA A MILAN

par JEAN GIONO

I

— Maintenant en avant, dit Angelo.

— Tu me mets dans une drôle de situation, dit Giuseppe. Toi tu t'en fiches, tu es noble, mais moi je sais qu'une révolution doit passer par la filière.

Ils étaient en manteaux longs tous les deux et ils remontaient la via San-Paolo sous la pluie. Il était dix heures du soir.

— C'est toi qui vas m'apprendre l'école de bataillon ? dit Angelo.

— Non, mais je peux t'apprendre qu'on ne va pas à la noce. Dès qu'on risque quelque chose, tu crois que tout va bien. C'est comme si tu disais que c'est beau de payer son café. L'important, c'est le café.

Cette partie de la ville près des barrières était silencieuse. On sentait déjà l'odeur du Piémont gorgé d'eau.

— Il n'y a pas de risques, dit Angelo. Tu es un bourgeois, moi aussi. Les bourgeois ont le droit de se promener à dix heures du soir, même de ce côté.

— Il y a longtemps que je ne t'ai pas frotté les oreilles, dit Giuseppe. Ça se voit.

Ils longeaient des maisons basses et des murs de jardins. Les réverbères étaient très loin les uns des autres et brouillés par la pluie. Une venelle coupait la rue à angle droit. A cinquante mètres à gauche, dans cette venelle, il y avait les gabelous et les soldats. La sentinelle toussait

dans sa guérite. Par la fenêtre du corps de garde on voyait bouger sous la lampe des dolmans rouges.

— Ce sont des chasseurs à pied ce soir, dit Giuseppe. Ils seront ravis de fourrer au bloc un colonel de hussards. Je n'ai pas l'impression qu'ils aimeront beaucoup nos chapeaux à la calabraise. On a dû leur parler de Milan dans les consignes.

— Qui va là ? dit la sentinelle.

Tout de suite après elle cria « A la garde ! » paisiblement mais avec une fort belle voix.

Angelo et Giuseppe se dissimulèrent dans l'embrasure d'une porte cochère.

— Tu te fais petit volontiers malgré tout, dit Giuseppe.

« A la rigueur, se dit Angelo, si j'avais seulement un manche de pioche sous la main ce serait facile de détourner les fusils. » Il était impressionné par l'odeur des jardins. « D'ailleurs, ils ne tireront pas, se dit-il. Ce n'est pas encore le moment des idées larges. »

Les soldats étaient sortis mais ils discutaient.

En s'appuyant contre le vantail, Angelo sentit que le portillon n'était même pas fermé au loquet et qu'il cédait dans son dos. Il fit un pas en arrière et entra dans un large couloir qui sentait l'oignon germé et le harnais. Giuseppe se glissa près de lui.

Angelo frappa à une ports encadrée d'un rai de lumière. Elle s'ouvrit tout de suite. « Ils guettaient », se dit-il. Il désigna d'un signe de tête la rue où les soldats faisaient pas mal de bruit.

— Entrez, dit l'homme.

Il y avait là une jeune fille assez jolie qui retenait son souffle et ouvrait de grands yeux.

— Je vais à Milan, dit Angelo.

— Vos manteaux, dit l'homme. J'ai le droit d'avoir des amis. D'ailleurs les soldats n'entrent jamais ici. Ma fille les intimide.

Mais il se renfrogna en voyant la redingote de drap fin.

— Rassurez-vous, dit Angelo, je ne suis pas un espion, et ceci ne vient pas des manufactures autrichiennes. Demain matin j'aurai une veste de velours.

— Il vaudra mieux, dit l'homme. On pourrait avoir un geste brusque. Après, les regrets n'y font rien.

Les soldats parlaient fort dans la rue.

— Ils sont nerveux, dit l'homme. Tout à l'heure, il est venu un type avec un couteau. Il a écorché la main d'un sergent. Et ils l'ont manqué. J'ai cru que c'était lui quand vous avez poussé la grand'porte. Les nouvelles sont bonnes, alors tout le monde est un peu excité.

Angelo regardait la jeune fille qui reprenait haleine. « Voilà le visage que devraient porter les monnaies d'une République, se dit-il. »

— Savez-vous si on a relâché le comte Battaglia ? demanda l'homme.

— Nous ne savons rien, dit Giuseppe, mais, toi qui es cul et chemise avec un corps de garde, tu en sais peut-être plus ?

— J'en sais à peine de quoi faire le gros dos, dit l'homme.

— Et pour un florin sarde, peut-être en or, qu'est-ce que tu saurais faire ?

— Beaucoup de choses, Monsieur, surtout si, comme vous dites, il est en or.

— La clef des champs, par exemple ?

— Facile. Je sais où elle est pendue.

— Montres-en un bout, dit Giuseppe en alignant trois livres d'argent sur la table. On verra si on achète le reste.

— J'ai une porcherie à cent mètres, de l'autre côté des murs et un petit chemin privé qui part du bout de mon jardin. Vous prenez un seau de chaque main. Je vous accompagne avec la lanterne. Ça se fait ouvertement. Rien ne m'empêche d'employer du monde pour aller donner aux cochons.

— Tu en emploies beaucoup ?

— Encore assez.

— Les soldats savent qu'on passe par chez toi ?

— Ils ferment les yeux. J'ai des amis.

— Je n'aime pas beaucoup les amis qui changent tous les soirs.

— Je leur graisse la patte.

— Je préfère, dit Giuseppe. Donne un florin, dit-il à Angelo et viens.

— Attendez que j'allume la lanterne.

— Ne te dérange pas, dit Giuseppe. Tu es payé. On ne fraude plus, on est des clients. Tant vaut qu'on passe carrément par le corps de garde.

— Le fait est que c'est plus simple, dit l'homme, et que vous ne risquez rien. Dites que vous m'avez vu, mais, motus sur le florin. Le tarif, c'est deux écus et je n'ai presque pas de « gratte ». Excusez-moi si j'ai parlé des seaux, dit-il en les raccompagnant à la porte cochère. Bonne révolution, Messieurs !

« Cette jeune fille effrayée était l'image même du peuple, se dit Angelo, mais, voilà encore un coquin et ils m'en imposeront toujours. »

— Je t'ai évité la porcherie, dit Giuseppe. Je te mène à travers les soldats et je dépense généreusement ton argent. Tu dois m'aimer ce soir.

— Marche. On verra, dit Angelo. Je pense à cette jeune fille. Elle retenait son souffle comme notre liberté.

— Elle retenait son souffle comme on rempaille les chaises, dit Giuseppe. C'était son gagne-pain.

Ils passèrent la barrière sans difficulté après avoir dit deux mots à la sentinelle.

La route montait. Les lueurs de Turin brillèrent sur la gauche. On distinguait le collier phosphorescent du Palais-Royal et le chapeau de gendarme du fronton de l'Opéra. Le ciel tumultueux de février faisait gronder les échos d'un vaste pays.

Ils marchaient depuis plus d'une heure à travers les collines bruissantes de pluie et ils voyaient déjà, par-dessus les yeuses, les deux ou trois lumières d'un village, quand ils entendirent le roulement d'une voiture assez lourde qui venait au pas.

— Quelle heure est-il ?

Angelo fit sonner sa montre.

— C'est probablement la patache de Cirié. Elle est en retard. Et pourquoi va-t-elle au pas ?

Le fanal éclairait le siège vide. Il n'y avait pas de cocher. Giuseppe arrêta les chevaux.

Pas de voyageurs dans la voiture et pas de bagages sur l'impériale. Angelo trouva dans le coupé un parapluie de femme et un gibus de maquignon à gros poils.

— C'est un petit coup, dit Giuseppe, ne restons pas dans les parages. Est-ce que ta traverse est encore loin ?

— Si ce qu'on voit est la lumière de Venaria, la route doit descendre à partir d'ici et la traverse est au bas. Mais ce sont peut-être des lampes à la grosse ferme de Chiusano.

— Il n'y a pas de lampes dans les fermes à minuit, ces jours-ci. Viens.

Il avait cessé de pleuvoir. Le vent semblait vouloir se lever. Il apportait par bouffées le bruit des cascades au flanc d'une montagne lointaine.

La traverse était bien au bas de la pente, mais c'était un chemin boueux. Il circulait d'abord dans des fonds, près d'un torrent dont les eaux étaient hautes. Il monta sur un coteau, passa près d'une ferme silencieuse, se glissa dans un vallon où des peupliers sifflaient. Il remonta, longea une crête qui dominait une large vallée d'où montaient les bruits d'un bourg endormi où le vent faisait trembler des enseignes de fer et grincer des girouettes. Il serpenta en descendant à travers une forêt de pins qui sentait fortement la résine. Il se noya près d'un pont de pierre, dans des eaux qui avaient débordé dans les prés ; il sortit de l'eau, sonna sec sous les bottes et se mit à escalader à coups de reins assez rudes une pente abrupte couverte de plantes sauvages au parfum violent. Il déboucha dans des hauteurs où courait à ras de terre la poussière glacée des nuages. Il fila presque en droite ligne sur un plateau, à travers des buis et des genévriers que l'humidité rendait odorants. Il portait aussi l'odeur du silex et les bottes de Giuseppe qui étaient ferrées faisaient sauter des étincelles à presque chaque pas.

Du côté du nord venait un grondement sans rapport avec les foucades assez molles du vent. Signe de bise noire qui devait souffler dans les hauteurs et frapper le sommet des montagnes.

Le chemin se plia sur le rebord du plateau. Il descendit le long de pentes assez raides, vers une vallée profonde. A chaque tournant, il s'enfonçait de plus en plus dans une quiétude que le vent ne troublait pas encore. Un clocher sonna paisiblement trois heures. Le chemin

s'aplatit, tourna contre les murs d'un lavoir couvert où sonnait une fontaine et pénétra dans un village en passant sous un fanal allumé.

Angelo et Giuseppe ralentirent le pas.

— Rocca ?

— Non, dit Angelo, Teletto.

C'était un village noble avec de belles maisons. Certaines montraient des perrons de marbre, de grandes portes dirées, des heurtoirs de bronze, de vieux porte-flambeaux, des anneaux épais comme le bras pour attacher les chevaux. Les pavés étaient de galets arrangés en rosaces. Malgré la nuit, l'odeur des feux de charbon restait dans les rues.

— Il doit y avoir ici au moins trois hommes de milice.

— Cinq, dit Angelo, et on ne les achète pas.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Rien.

Ils tournèrent dans une ruelle qui sentait la chèvre. Angelo escalada un mur et retomba tout doucement de l'autre côté dans un jardin potager.

— J'aime bien quand tu fais le flambard, dit Giuseppe.

Ils traversèrent un carré de choux, sautèrent un ruisseau, longèrent une cressonnière et, après avoir marché dans un pré juteux, ils retrouvèrent la route qui entra dans une forêt d'yeuses.

Ici l'obscurité était complète. Une voix très ferme cria : « Halte ! » Puis : « Qui êtes-vous ? »

Angelo serra le bras de Giuseppe.

Après un petit moment de silence, la voix qui venait d'un taillis vers la gauche dit avec la même fermeté :

— Si vous êtes de Telleto, passez.

Angelo et Giuseppe se remirent en marche. Au bout d'une lieue, sortant du bois, le chemin traversa une route et recommença à monter de l'autre côté.

On entendait dans une direction mal définie un fleuve en train de charrier des cailloux. Sur la route, en bas, dansa le trot d'un cheval et la lumière d'une lanterne d'arçon. Le cavalier dépassa l'embranchement du chemin et continua vers le nord.

Dans les hauteurs, le vent soufflait en bourrasques plus fortes et plus froides. Les feuilles dures des buis grésillaient comme de l'huile à la poêle. Des coqs chantaient mais la nuit restait noire quand, du sommet d'une haute colline, Angelo sentit devant lui la présence d'une large étendue d'eau qui respirait paisiblement.

Le chemin descendait vers des clapotements et des roseaux bruissants. Un couple de canards caqueta ; un étrange oiseau se leva lourdement en poussant un cri déchirant qui éveilla la sonorité d'échos profonds. Une vague frappa un rocher et fit rouler des galets en se retirant. Puis, le silence revint.

Angelo quitta le chemin. Il se fraya un passage à travers des osiers, grimpa un talus, monta dans une sapinière au sol souple et arriva devant

un mur. Il le suivit un moment vers la droite et pénétra par une brèche.

L'aube dessinait le sommet de montagnes aiguës.

Angelo suivit aisément son chemin à travers des taillis et déboucha sur une allée de parc.

Ils arrivèrent à la maison comme le jour se levait et éclairait faiblement une large façade triste.

Angelo alla directement aux communs et frappa à une porte. Il fut tout étonné de sentir son bonheur, c'est-à-dire d'en avoir subitement beaucoup moins quand la porte s'ouvrit sur une odeur de feu de bois et de marc de café en train de chauffer. Parut un vieillard à l'ancienne mode avec une maigre cadenette de cheveux gris.

— Qu'est-ce que vous venez faire de si bonne heure ? dit-il.

— Voir ton maître.

— Il n'a pas trop besoin de vous, ces jours-ci. Il ne fait que se tourmenter.

— Allons, donne-nous du café, dit Angelo. Nous venons de Turin et nous marchons depuis hier soir.

— Entrez donc, dit le vieillard, du moment qu'on va la contredanse, on va le quadrille. Vous ne viendriez pas par hasard de la part de Polissena ?

— Non, dit Angelo, je n'ai rien à faire avec la sœur du Marquis. Tu me connais, je suis déjà venu deux fois.

— Ah ! oui, je vois, dit le vieillard, je me souviens, vous ne m'avez pas déplu. Je me disais aussi que, pour me demander du café, il fallait que vous soyez assez honnête. Seulement, armez-vous de patience ; je me laisse dominer par ma casserole ; elle ne veut pas bouillir. Je fais un feu d'enfer. De toute façon, monsieur le Marquis en a encore pour un bout de temps avant de sonner.

Angelo trouva que le feu d'enfer, quoique modeste, était bien agréable.

— Est-ce qu'on peut enlever ses bottes ? dit Giuseppe.

— Si on ne craint pas de marcher sur ses bas, dit le vieillard, rien n'empêche d'enlever ses bottes. C'est ce que je dis à monsieur le Marquis avec tout ce qui se passe actuellement.

— Sommes-nous les premiers ? demanda Angelo.

— Pourquoi voudriez-vous être les seconds ? Quand je vous ai vus, debout dans le petit jour, je me suis dit : « En voilà qui viennent nous tirer des carottes ».

— Il a encore des ennuis avec sa sœur ?

— Il a des ennuis avec tout le monde. C'est de fondation. On nous tire constamment dessus à boulets rouges. Quand ce n'est pas le père c'est la sœur ; quand ce n'est pas la sœur c'est vous autres.

— Nous ne demandons rien, dit sèchement Angelo.

— Si, du café. Et il ne bout pas. Et tout le trafic qui se fait dans les bois depuis deux jours, c'est du travail de blaireau. Moi je dis, cartes sur table. Voilà mon opinion. Et, de mon temps, c'est comme ça qu'on

enlevait le morceau. Ton Bonaparte, et puis, va te faire fiche, plus de Bonaparte ! Nous voilà frais. Qu'est-ce qu'ils ont inventé maintenant les Messieurs ?

— Rien, dit Giuseppe. On n'invente pas, grand-père. Nous voulons de la place au soleil.

— C'est normal, ça, mon garçon. Alors, fais du soleil au lieu de chercher à faire de la place.

Le marc s'était décidé à bouillir. Le bonhomme alla chercher une vieille débéloire et il commença à faire passer le café à petits coups. Entre temps, il mit trois bols sur la table et une miche de pain. Il ouvrit le tiroir, en sortit des cuillers de fer et un paquet de cassonade.

— Vous avez du sucre, vous autres, à la ville.

— J'aime beaucoup la cassonade, dit Angelo, surtout ce matin. Nous nous sommes élevés ensemble avec mon ami. Quand nous avions un sou, nous allions acheter de la cassonade. Nous nous volions les morceaux de la bouche.

— C'est un bon souvenir, dit le vieillard. Ne le mettez pas à toutes les sauces. Enlevez donc vos bottes, dit-il à Angelo. On a encore un petit bout de temps, je vais vous les décrotter. Mettez ces patins. Et vous aussi, dit-il à Giuseppe, mettez donc ceux-là. Je m'en fais avec les culottes du vieux barbon. Il a tout laissé en plan quand il s'est pris du bec avec sa progéniture. Ça le flattait d'avoir un gendre chevalier de l'Ordre. Moi je m'en sers pour vaquer.

Les bottes étaient crottées jusqu'aux tirants.

— J'ai encore un peu de cirage et, avec du jus de coude, tu vas voir, dit-il en se parlant à lui-même.

Angelo n'avait jamais bu de meilleur café. Il écarquilla ses orteils dans les patins. Il commençait à goûter un bien-être où la fatigue jouait un grand rôle. « Nous voilà partis, se disait-il. Et ceci n'est rien. Quoique je ne me souvienne pas d'avoir jamais été aussi heureux que cette nuit ; surtout quand nous avons pris la traverse et que Giuseppe qui ne connaissait pas le chemin a été obligé de se fier à moi. Même la bouffonnerie de la barrière. J'ai un peu regretté ce jardinier jésuite mais c'est que je suis porté à faire crédit à tout le monde. C'est une simple affaire de florin. Quand les exigences dépasseront le florin, je serai toujours à temps de me mettre en colère. Et je sais très bien m'y mettre et y rester quoi qu'on en dise. Mais il faut que le jeu en vaille la chandelle. Je ne serai jamais un collectionneur d'oreilles. J'aurais très bien pu couper froidement celles du porcher qui voulait me faire porter des seaux, et devant sa fille. Mais, qu'en ferais-je maintenant ? Je ne suis jamais aussi libre que quand je n'ai rien à me reprocher. »

Il ne se sentait pas naïf. Enfin, il regarda avec amour cette cuisine sombre, très délabrée et même sale et cet âtre devant lequel il se chauffait et qui débordait de vieilles cendres.

— As-tu quelque chose à fumer ? demanda-t-il.

— J'ai des cigares, dit Giuseppe, mais ils sont mouillés.

— Si vous êtes des hommes à apprécier un petit toscan de contrebande, dit le vieux valet, j'ai votre affaire.

— Si ça ne vous prive pas.

— Tout me prive mais j'y suis fait. Je me priverais de ne pas me priver.

Une cloche sonna au fond de longs corridors.

— Voilà l'autre, dit-il. Réglé comme du papier à musique.

Mais il offrit ses cigares, comme il convenait.

— Ne vous pressez pas. Vous avez amplement le temps d'en fumer deux doigts. Il va boire son café et après, il voudra que j'y passe un coup de fion pour qu'il soit présentable. C'est plus du tout Roméo.

Ils fumèrent leurs cigares sans dire un mot. En réalité, Angelo était si satisfait qu'il dormait presque.

Le vieux valet redescendit après plus d'un quart d'heure. Il avait troqué sa veste de velours contre un petit habit de livrée.

— Il vous attend, dit-il. Et vous feriez bien de remettre vos bottes. Ce n'est pas qu'on soit formaliste, mais la tenue c'est la tenue.

La maison était immense et délabrée. Il fallait faire une expédition militaire pour aller simplement au pied de l'escalier, à travers le hall. Les marches de marbre s'élevaient avec un développement exquis mais ne devaient pas avoir été balayées depuis plus d'un mois. Les pas firent sonner quelques notes fausses dans une épinette, grelotter un lustre mal accroché et gémir les rayons d'une bibliothèque qui perdait ses livres.

Malgré ce qu'avait dit le valet, le comte Pesaro avait assez grande allure, même le matin. Il était couché, le buste un peu relevé dans un grand lit à courtine. Un châle déchiré lui couvrait les épaules ; les draps, les oreillers et la couverture en piqué manquaient de fraîcheur mais il était rasé de près, poudré, et on avait effilé ses moustaches avec un niger très noir.

Il salua Angelo et Giuseppe d'une longue phrase où se balançaient des politesses exagérées et une certaine irritation.

— Je suis dans un état de souffrance et d'imbécillité fort pénibles, dit-il.

Sa bouche démentait ses yeux assez candides au premier abord parce que bleus, mais, certains regards, surtout de coin, n'étaient pas de tout repos non plus. Il réussissait cependant, avec des portements de tête et une chaleur de voix fort séduisante, à donner de la noblesse à ce qui aurait pu être chez un autre les signes d'une hypocrisie assez basse.

Il parla le premier de cette animation insolite, dit-il, des forêts depuis deux jours. Cette nuit même il y avait eu du tapage sur le lac. Oui, sur ce petit lac qui n'a même pas une lieue de long et dont il était, pour les trois quarts, le propriétaire puisque trois hectares de lac seulement appartiennent à la municipalité de Candia et que la propriété du reste

est précisément la cause principale du procès que m'intente actuellement ma sœur Polixène. Oui, sur ce petit lac, alors qu'il est si facile d'en faire le tour, il y a eu cette nuit des barques et qui se hélaient. Et pourquoi ? Je vous le demande ! Je sais... (Il savait très bien.) « Au fait, vous arrivez de Turin, vous avez sans doute des nouvelles ? Que se passe-t-il ?

— Il y a ce que tout le monde sait, dit Angelo.

— Dites-moi ce que tout le monde sait, et dites-le moi longuement, je vous en prie. J'adore savoir ce que tout le monde sait.

— Il y a quinze jours, les Autrichiens ont tenu une conférence à Milan : le vice-roi, le maréchal Radetzky et le comte Spans. Vous le savez ?

— Je ne sais rien. Les nerfs de mon cerveau ont souffert de telle sorte que je ne sais rien. J'imagine...

— Ce que je viens de vous dire court les rues. Ce qui est moins de notoriété publique, dit Angelo, c'est que la diplomatie n'était pas représentée à cette conférence : ni le Saint-Siège, ni Naples, ni la Toscane, ni Parme, ni Modène. C'est significatif.

Le comte ferma les yeux, mais il avait fait prudemment disparaître sa bouche sous les moustaches. Il rouvrit les yeux.

— Ce que j'admire, dit-il, c'est la sûreté de vos renseignements.

— Il y a des femmes dans l'histoire, dit Angelo.

— Alors, il faut continuer, dit le comte. Je déteste les femmes. Elles sont capables de tout, mais vous disiez significatif : significatif en quoi ?

— Le comte de Hübner est arrivé samedi dernier à Milan, dit Angelo. Il était le soir même chez une personne dont il n'a pas lieu de se méfier, c'est-à-dire qui est renommée pour répandre les secrets dès qu'on les lui a confiés. On ne lui confie donc que ceux qu'on veut répandre, j'imagine. Le comte de Hübner a dit avec un grand sérieux : il faut nous préparer à l'intervention. Si l'on peut l'éviter, tant mieux car pour nous, comme pour le gouvernement du roi Louis-Philippe, elle peut faire naître des dangers sur lesquels je ne me fais aucune illusion. Toutefois, s'il le faut, elle aura lieu. Monsieur Guizot connaît nos résolutions.

— Et, qui est la personne si discrète ? demanda le comte après un instant de silence.

Angelo ne répondit pas.

— Voulez-vous me rendre un léger service, dit le comte ? Il y a, là-bas, sur ma table, de petits vésicatoires de poix de Bourgogne. Soyez assez bon pour m'en donner un. Il faut que je le pose à ma tempe gauche. Mes névralgies recommencent.

Angelo alla chercher les vésicatoires. Un large sceau de cire rouge aux armes du ministère de Police et Justice était étalé au dos d'une enveloppe, en plein milieu du sous-main.

« Toi, tu es là pour que je te voie, se dit Angelo ; eh ! bien, je t'ai vu. »

— Je ne suis plus qu'un paria, un automate, une victime expiatoire et impuissante de la colère divine, dit le comte. On me met des ventouses, des compresses, des mouches. Tous ces remèdes me font avancer d'un pas

vers la guérison ou vers la tombe, Dieu seul le sait ! Enfin, nous voilà néanmoins avec des paroles que le comte de Hübner voulait laisser tomber dans de bonnes oreilles, si je comprends bien. Et, que fait le Piémont ? A part ce charroi nocturne dans les forêts et sur mon lac ?

— Il joue un jeu de malice, le roi tout au moins. Il attend qu'on tire les marrons du feu.

— Le Piémont est notre patrie, dit le comte, mais c'est un théâtre de marionnettes. Le rêve de tout bon Piémontais est de revêtir un brillant uniforme. Je n'ai jamais su si vous aviez repris du service après votre retour de France.

— Non. Je n'en ai pas repris.

— Votre escapade était cependant pardonnée.

— Je n'aime ni le mot d'escapade ni le mot de pardon, répondit sèchement Angelo.

— Je vous fais volontiers mes excuses, dit le comte précipitamment, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

« Mais c'est ce que tu as dit, pensa Angelo pendant que le comte employait ses tons de voix les plus séduisants pour dorer la pilule. Je sais également pourquoi tu as parlé de marionnettes et de brillant uniforme et j'ai le tort d'accuser les coups ; mais, méfie-toi, j'apprends vite. »

— C'est moi qui m'excuse, dit-il en essayant de mettre de la rondeur dans ses phrases. Il est juste que vous sachiez très rapidement à qui vous avez affaire. Les deux entretiens que nous avons déjà eus dans le courant du mois de janvier ne vous ont pas suffisamment éclairé sur mon compte, je le reconnais. Et les sentiments qui m'ont porté vers vous n'ont pas, je le crains, été suffisamment démonstratifs pour que vous puissiez être assuré de toute l'abnégation qu'ont déterminée en moi vos courageux articles dans la *Jeune Italie*. Vous êtes devenu pour moi, comme pour beaucoup de jeunes hommes, un conseil et une sorte de drapeau vénéré. Au moment où une action va très probablement s'engager, je comprendrais même que vous fassiez appel à certains services compétents pour avoir des renseignements sur moi. Même si ces services sont aux mains de nos adversaires. L'intelligence est maîtresse de tout, et, comme vous essayiez de me le faire comprendre tout à l'heure, le Piémont n'est pas intelligent. Moi non plus d'ailleurs.

Je suis rentré de France il y a trois ans. J'ai vécu depuis chez ma mère, à La Brenta où elle a un domaine qui m'a autorisé à ne pas voir la société de Turin. Et, pendant trois ans j'ai lu les journaux.

— Oh ! C'est bien, dit le comte, c'est très bien. Mais, qui vous fait dire qu'une action va très probablement s'engager ?

— Les événements de mercredi à Pavie et à Padoue.

— Padoue est bien loin, dit le comte.

— Je le sais, dit Giuseppe : j'en reviens par la poste, à bride abattue.

— Et vous avez passé la frontière sans incidents ?

— Aucun.

— Je ne sais pas ce qu'il faut le plus admirer, dit le comte, de la négligence, disons désinvolte des Autrichiens ou de votre chance.

— Je fais ma chance, dit Giuseppe.

— A moins que les événements n'aient pas motivé une surveillance spéciale, dit le comte.

— Vous allez en juger vous-même : ils tiennent en deux mots, dit Angelo. On a tué sept étudiants à coups de sabre, dans le café Pedrocchi. Mais les *motifs* de ce nettoyage vont beaucoup plus vous intéresser. On avait poignardé deux soldats croates et couvert d'ordures, en pleine rue, deux officiers préalablement dépouillés de leurs épées qu'on a retrouvées cassées et dans une poubelle.

— Ce qui importe, dit le comte, c'est que nous soyons amis. J'espère qu'on vous a donné du café. Voudriez-vous du pain et du fromage ? Je suis très pauvre mais on trouvera toujours du pain et du fromage. En réalité, je suis du peuple.

Et vous dites qu'à Pavie... Voilà qui nous touche de plus près. J'ai été maladroit tout à l'heure et redouterais de l'être plus encore en renouvelant mes excuses. Enfin, voyons Pavie. Voilà qui est à notre porte.

— A Pavie, c'est également un officier, dit Angelo. Il se trouvait dans la rue. Il regardait passer le convoi d'un brave homme mort de mort dite naturelle. Il se découvrit mais fut immédiatement coiffé d'un seau à ordure. Il tira son sabre. Cinq morts, dont l'officier. Tué à coups de talon. C'est le lieutenant Ferenzi, du régiment Giulay.

— Voilà en effet de tristes événements, dit le comte, et dont vous semblez malheureusement bien assurés.

» Mettons-nous d'accord, ajouta-t-il après un court silence. Qu'attendez-vous de moi ?

— Rien, dit Angelo.

La bouche cessa d'être rusée pour essayer de sourire.

— Vous êtes dur, dit-elle presque sans bouger.

— Et probablement injuste, dit Angelo.

— Il n'est pas dans mes intentions d'accepter la perche que vous me tendez, dit le comte.

— Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que je ne tends jamais de perche, dit Angelo. Dans les occasions où on le fait, mon tempérament me pousse à me jeter à l'eau pour sauver ceux que j'estime, mais au moins à bras-le-corps.

— Disons alors que vous ne m'estimez guère.

— Je vais donc vous demander quelque chose de fort simple, dit Angelo. Nous sommes seuls, personne ne peut vous entendre et nous jurons sur ce que nous avons de plus sacré de ne jamais rien révéler, même sur le bûcher. Voulez-vous nous dire à tous les deux, et à voix aussi basse que vous voudrez : « Je vous aime ». Cela nous suffira.

— Ah ! dit le comte, comme il faudrait avoir du temps devant soi ! On est toujours à courir après. Économisons-le. Cessons de parler piémon-

tais. J'ai vécu à Londres avec Mazzini. Voilà un pays où l'on sait faire les affaires ; et c'est qu'on a un langage approprié. Vous ne voulez pas me dire le nom de la personne à qui le comte de Hübner a fait des confidences intéressées ?

— On n'a besoin de noms que dans les rapports de police, dit Angelo. « Nous y voilà, se dit-il. »

— Vous voulez sans doute parler de la lettre qui est sur ma table ? Reconnaissez que je ne l'ai pas dissimulée. J'ai des tiroirs, comme tout le monde ; elle aurait pu y être cachée. Trois mots à n'importe quel garçon du village en bas vous apprendraient que je reçois souvent la visite de gendarmes fort polis et tout le monde sait à Turin que mon oncle Roberto Gerolamo est secrétaire général au ministère de l'Intérieur.

— Je vous ai dit que les forêts de la Brenta m'ont dispensé de fréquenter les salons.

— Ce n'est pas une affaire de salon, c'est de notoriété publique, comme les nouvelles que vous m'avez apportées. Sauf en ce qui concerne Pavie et Padoue. Il n'y a qu'une chose dont vous ne m'avez pas parlé : c'est de l'ambition.

— Je n'en ai pas.

— Il n'est pas question de la vôtre. En auriez-vous qu'elle serait la cinquième roue de la charrette. Je parle de celle de notre roi.

— Elle est également de notoriété publique.

— Alors, pourquoi voulez-vous que je m'engage à rebrousse-poil ? Je continue à parler clair. Laissons Pavie et Padoue de côté, ne serait-ce que parce que les événements sont encore trop récents pour qu'on puisse en connaître les dessous. Quoique je sois en mesure de vous dire tout de suite que, non seulement ils ne changeront rien à rien mais qu'ils étaient prévus et sans doute provoqués. Vous en êtes encore à la colère *spontanée* du peuple ! Mais enfin, pourquoi dirais-je que je vous aime ? Donc, Pavie et Padoue de côté, rien ne presse. On a, j'imagine, enterré les victimes ? Elles ne risquent pas de sentir mauvais ? Nous avons le temps. C'est la première fois que vous voyez des cadavres ?

— Non, dit Angelo.

— Vous êtes sentimental ?

— Je me le demande, dit Angelo sans aucune ironie.

— Vous me mettez mes articles de journaux sous le nez. Les articles de journaux sont excellents. Je ne parle pas spécialement des miens, sans non plus chercher à les rabaisser. Souvenez-vous d'une chose que je vais vous dire. Vous étiez trop jeune il y a quatorze ans. En plein fiasco de Ramorino, quand il comptait sur six mille hommes en deux jours et que huit jours après il en avait quinze dont trois repris de justice, Mazzini a lancé la proclamation : « Considérant que, lorsque le moment est venu de combattre, etc., autour du drapeau de l'insurrection, qu'une manifestation spontanée, éclatante... décrétons : l'insurrection. Les citoyens sont appelés à s'armer comme ils pourront. On sonnera le tocsin,

etc., etc., etc. Signé Joseph Mazzini, Amédée Melegori, et votre serviteur. Deux heures après, nos quinze bonshommes étaient rentrés chez eux. »

— Vous nous donnez le conseil de rentrer à Turin ?

— Je ne donne pas de conseils et je ne dis jamais à quelqu'un que je l'aime. Sait-on si on aime ? Mais, je connais un monsieur haut placé qui serait très intéressé par le nom de la personne qui connaît intimement le comte de Hübner. A votre service.

Angelo eut très facilement l'esprit de parler pendant plus de cinq minutes de la magnifique vue du lac qu'on voyait par les fenêtres puis il se dressa avec beaucoup de naturel.

— Va au village, dit-il à Giuseppe dans l'escalier, et tâche se trouver une auberge où nous puissions manger et peut-être dormir deux heures ; mais ça, c'est moins sûr. Je te le dirai.

Il ralluma son bout de cigare qui se mit à sentir tout de suite atrocement mauvais et il rentra dans la cuisine. Le vieux valet grattait des navets.

— Votre Toscan est très bon, dit Angelo.

— C'est la première fois que j'en vois fumer par des gens qui peuvent se payer de belles bottes.

— Je les ai peut-être volées, dit Angelo.

— Ce ne serait pas pour me déplaire.

— Quand le comte envoie des petits billets à Turin, il fait comment ? demanda Angelo.

Il apprit que, depuis une semaine, il y avait à l'auberge un étranger aux cheveux couleur carotte.

Giuseppe était déjà installé devant du fromage blanc. Le temps était à la joie. Un vent frais faisait bondir gentiment le lac. Angelo aimait à la folie la lumière du matin. Celle-ci était tendre et couleur de pervenche.

— Nous aurons de l'omelette au lard, dit Giuseppe.

Le pain se coupait en tranches d'un bloc et qui ne perdaient pas une miette.

Il fallait évidemment se méfier de Pesaro. Angelo parla des cheveux carotte. Giuseppe les avait déjà remarqués. L'homme était à l'autre bout de la terrasse ; il regardait le lac avec la mine de quelqu'un qui aurait eu l'ordre de le boire. Sans bouger la tête, il jetait des clins d'œil vers la table où on venait d'apporter l'omelette. Enfin, il descendit un escalier qui allait au petit port de plaisance et il s'éloigna nonchalamment.

— Voilà notre sommeil qui fout le camp, dit Angelo.

— J'ai réfléchi à la question, dit Giuseppe. Il faudrait aller voir Del Caretto à Ivrée. Mais, si nous restons ensemble, on va nous flairer facilement les semelles. D'autant que, quand il s'agit de mots, je ne vaux rien. Vas-y. Tu trouveras bien dans tes jarrets de quoi faire encore cinq lieues. Moi, je vais aller à Novare. Dès que tu auras fini à Ivrée — mais, fais bien ton compte — rentre à Novare. J'y serai peut-être. Si

non, Lavinia te dira où je suis. Mais, ce qu'il nous faut trouver à Ivrée, c'est un type franc comme l'or et qui sache ce que c'est qu'un ordre.

— D'accord, dit Angelo, mais viens cinq minutes à l'écart.

Ils trouvèrent un coin tranquille dans l'écurie.

— C'est d'abord, dit Angelo, pour te donner cinquante florins dont tu ne rendras compte à personne. Il m'en reste autant. Nous partageons en frères. Et c'est aussi parce que des frères qui se séparent s'embrassent.

— Et maintenant, dit Giuseppe, n'attendons pas le retour des cheveux carotte et donnons-lui de quoi penser. Si tu tiens absolument à ton chapeau à la Calabraise, je veux bien mais, porte-le à la main. Tu es mieux tête nue et je n'aime pas que tu fasses le cocardier quand je ne suis pas près de toi.

Ils s'embrassèrent encore et Giuseppe fit beaucoup de recommandations de prudence.

Angelo paya la dépense et il s'engagea sur la petite route qui bordait le lac. « Il serait complètement ridicule, se dit-il, de tourner la tête pour revoir encore une fois Giuseppe. » Il s'efforça de regarder la petite route qui était très pimpante avec sa bordure d'osiers pleins de châtons.

Il y avait des guinguettes au bord du lac, et, contre la barrière de treillis de l'une d'elles, un homme d'âge mûr et d'aspect citadin, était appuyé, à côté d'un sac de voyage.

Angelo demanda s'il y avait sur cette route un service de voiture.

— Nous n'avons pas ce bonheur, dit l'homme qui portait un rase-pet fourré et une casquette à trois ponts. La voiture publique passe de l'autre côté du lac où est la poste. Si le cœur vous en dit, j'attends une jeune marinière qui va me faire traverser en barque pour une lire. Profitez, nous partagerons la pièce en deux.

La jeune fille arriva, portant les rames. La barque était de l'autre côté du talus, dans les joncs. Elle quitta le bord tout de suite, en trois coups de godille fort habiles.

— Vous n'êtes pas d'ici, dit l'homme et, si je suis indiscret, je ne vous demande rien. J'ai couché à ce petit bouchon près duquel vous m'avez trouvé. Je me faisais une fête de passer une nuit calme. Ça n'a été, jusqu'à ce matin, que parlotes, entrées et sorties, portes qui battent et piétinements. Qu'est-ce qui se passe d'extraordinaire ?

— Vous tombez mal, dit Angelo. Je suis dans une galanterie qui, pour le moment, m'empêche de prêter attention à ce qui n'est pas mon cœur.

— Je vous en félicite, dit l'homme. J'avais déjà remarqué que les filles d'ici sont jolies.

Et il s'occupa de la marinière qui montrait une gorge robuste.

Ils débarquèrent à une centaine de mètres de la maison de poste dont on voyait les murs à travers les branches rouges des saules. Ils prirent un petit sentier qui y conduisait.

— Je suis représentant d'une grosse maison de bonneterie de Gênes, dit l'homme. Nous sommes arrivés à confectionner des vêtements de

laine très légers qu'on porte sous la chemise, et, comme par un procédé qui est notre secret — nous incorporons à la trame, sans en altérer la légèreté ni le fini — une certaine quantité de tourbe, mais de tourbe d'herbes fines, ce sont de véritables boucliers contre la pneumonie. Si vous en êtes curieux et que nous disposions d'un peu de temps avant l'arrivée de la voiture, je vous montrerai ça. J'en ai des échantillons dans mon sac, pour homme et pour femme.

» C'est très agité, Gênes, par ces temps-ci, poursuivit-il. Dimanche dernier, une corvette française s'est présentée devant le port marchand. Elle voulait juste de l'eau. Elle faisait force de voiles vers Marseille où, paraît-il, on jette des pianos par les fenêtres sur les soldats de Louis-Philippe. On est allé crier : « Vive la Constitution ! » On a arrêté des avocats.

Le commis-voyageur allait à Biella. Sa voiture passa presque tout de suite. La diligence d'Ivrée était annoncée pour midi. Elle arriva en avance. Elle ne contenait que trois femmes. Angelo entendit le postillon qui disait : « J'ai pris la route directe. J'ai peur des bois et j'ai gardé le galop tout le temps. » Les chevaux étaient couverts d'écume.

Cette vive allure pour laquelle la voiture avec ses ressorts durs n'était pas faite avait pas mal bousculé les voyageuses. Deux, la mère et la fille étaient certainement des femmes de la meilleure société et habillées avec beaucoup de goût. Habituées à régner sur un monde où la plus grande certitude de pouvoir despotique réside dans l'ordonnance parfaite des fichus, des épingles, des cheveux et du blanc, elles étaient dans une rage prête à tuer de se sentir dépeignées et brutalement frottées de partout. La plus jeune ne s'apercevait même pas que le dérangement de sa toilette, la chaleur de ses joues, son rouge barbouillé et la honte qui se lisait dans son regard lui donnaient le plus grand charme. Angelo était si fatigué qu'il n'y fit pas attention. La politesse froide qui semblait imitée et pouvait passer pour de l'insolence, à cause de son manteau fripé de pluie et de la barbe de deux jours, jeta de l'huile sur le feu d'autant qu'il carra son buste bien droit sur le dossier et qu'il s'endormit pendant qu'on changeait les chevaux.

L'autre femme s'accommodait beaucoup mieux des circonstances. Elle avait peut-être un peu trop de tout : bijoux, dentelles, corps généreux et trop de malice pour ces dames mais elle ne dissimula pas qu'elle trouvait Angelo touchant.

La poste était au pied d'une montée et les chevaux restèrent au pas pendant plus d'un quart de lieue, mais, de l'autre côté de la colline, ils furent de nouveau lancés au galop.

Angelo fut tiré d'un sommeil profond par un choc assez rude et des cris. Il se trouva pressé contre des seins abondants mais très doux et qui sentaient le musc.

— Vous faisiez des sauts de carpe, dit la femme généreuse, et ces dames vous ont confié à moi.

La voix était si agréable à entendre qu'il mit beaucoup de gentillesse à se dégager.

La voiture était arrêtée.

— Que se passe-t-il ? demanda Angelo un peu ahuri.

— Je crois que nous avons affaire à un poltron qui serre les fesses et les freins à tout bout de champ, dit la femme.

Angelo descendit sur la route de fort bonne humeur. Le cocher prétendait avoir vu des hommes et même des fusils.

— On risque de recevoir un pruneau et moi, *je ne m'en sens pas*, dit-il. Je ne suis pas un monsieur.

Angelo trouva cette peur très raisonnable.

— Je vais te servir de passeport, dit-il. Attends-moi, je te ferai signe.

Il marcha une centaine de mètres sans rien voir d'autre que des troncs de sapins.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda la femme quand il reprit sa place.

— Assez pour justifier les inquiétudes d'un père de famille qui a des bouches à nourrir, dit-il. Il sait que la Providence cassera sa pipe en même temps que lui et, qu'est-ce qu'on mettra dans l'eau de la soupe ?

— Vous me plaisez, dit la femme. J'ai blagué le postillon, tout à l'heure, mais je connais la vie. D'ailleurs, autant tout vous dire. Il y a deux heures que vous étiez couché sur moi. Vous dormiez tellement que vous ne vous êtes même pas rendu compte que les cahots de la voiture vous jetaient sur ces dames de façon fort inconvenante. Elles ne savaient plus comment résister à vos assauts. Alors, je vous ai pris égoïstement dans mes bras et vous vous êtes mis à ronfler comme un Suisse.

Angelo s'excusa auprès des dames, surtout auprès de la jeune et il y mit un certain feu. Il était confus d'avoir été un sujet d'ennui pour une aussi jolie personne et qui, dans ses fichus dérangés et le désordre de sa toilette et de ses cheveux, semblait avoir tout sacrifié à la passion. Mais il ne se doutait pas qu'il parlait trop bien pour un homme mal rasé et, au surplus, visiblement fatigué comme un portefaix. Il ne reçut en réponse que le regard courroucé de deux yeux très noirs.

— Je sais ce que c'est que le courage, dit la femme généreuse. Pour les uns, c'est aussi naturel que d'aller à la garde-robe, et alors, quel mérite ! Les autres recommencent toute leur vie un rôle qu'ils ont joué une fois avec bonheur et qui les a posés en société.

Cette réflexion plut à Angelo.

— Je n'ai pas de mérite. Je connais l'homme le plus courageux du monde, dit-elle. C'est un baryton. Il a joué tant de fois le rôle de Don Giovanni qu'il tuerait — et même en risquant sa peau — plus de Commandeurs que Dieu pourrait en bénir. Il est laid comme un pou et pas une femme ne lui résiste tellement il est persuadé que cela va de soi.

— Oui, répondit-elle, je chante, et même le rôle de Donna Anna. C'est

ce qui me rend finalement maternelle, mais, comme pour le reste, on aurait tort de s'y fier. Je vais rejoindre mon impresario qui a décidé de donner de l'opéra-seria aux montagnards que le printemps va rendre sensibles et mélancoliques.

A Ivrée, Angelo fut gentiment obligeant pour la chanteuse qui prenait la voiture d'Aoste.

— Je vous aurais emmené volontiers, dit-elle, ne serait-ce que pour faire enrager la fillette qui vous mangeait des yeux.

Angelo attendit patiemment le crépuscule avant d'aller chez Del Caretto. Il acheta des petits cigares et il choisit soigneusement des chemins solitaires pour aller les fumer en se promenant.

La nuit était tombée quand il alla frapper à une jolie porte dans une ruelle tranquille derrière le château.

Del Caretto le reçut à bras ouverts.

— Mais quelle tête avez-vous ? dit-il.

— Je crois que je dormirai comme un plomb, dit Angelo. Je suis parti hier soir à pied de Turin pour aller voir Pasero.

Il raconta tout de suite sa déconvenue.

— Mais, prêtez-moi votre rasoir, je vais faire un peu de toilette.

Le jeune avocat poussa les dossiers qui encombraient sa table et installa une glace à pied et une cuvette d'eau chaude.

— Pasero est un théoricien, dit-il, et vous et moi nous vivons avec des lambeaux de sentimentalisme.

— Les barricades se font avec des pavés, dit Angelo qui se barbouillait de savon.

— Qu'entendez-vous par là, dit l'avocat ?

— Que nous sommes assez sentimentaux pour les faire sans avoir besoin que Pasero nous le suggère. Mais il y a plus grave.

Il parla du cachet rouge de la police.

— Vous m'ouvrez les yeux, dit Del Caretto. Je suis naïf mais c'est que je mange deux fois par jour. Il n'y a ici que cinq mille habitants qui ont l'habitude d'arranger leurs différends à l'amiable ou à la rage mais jamais au prétoire. Parmi les dossiers qui ont fait place au miroir dans lequel vous êtes en train de vous regarder, il y en a les trois quarts à Pasero. Je ne suis qu'un conseil local, bien entendu. Je ne fais que préparer et c'est l'étude Rubini de Turin qui les plaide. Or, tout ce que j'envoie à Rubini depuis trois mois passe comme une lettre à la poste. J'étais en train de me prendre pour un génie. Je vois qu'il faut en rabattre. On est certainement en train de l'acheter avec de la monnaie qui a cours pour lui. Il n'aurait peut-être pas accepté l'argent ordinaire — et encore, ajouta le jeune avocat, ce n'est pas sûr — les pontifes croient facilement que tout leur est dû, et tout c'est tout ; enfin, ils sont toujours pour l'ordre et l'ordre c'est leur intérêt. Mais je ne crois pas que Pasero en vienne à donner des noms. Tout au moins, je ne veux pas le croire.

Même le policier aux cheveux carotte ne le fit pas changer d'avis, en tout cas de façon apparente.

— On en a tellement fourré partout ces mois derniers que j'en vois jusque dans les épouvantails à moineaux. On nous a même gratifiés d'un petit surplus de garnison et nous logeons cent vingt hommes de garde civile. Surtout je suis de votre avis. Pasero a fait son temps. Il va falloir bouger des pavés et il en a été toujours incapable. C'est ce que nous ferons mieux que lui. Il ne pourra pas suivre nos *fantaisies*. Il poussera les hauts cris. C'est peut-être ce droit qu'il se réserve car, il ne faut pas s'y tromper : il nous connaît et il se connaît.

Del Caretto qui était un jeune homme un peu gras n'avait pas souvent l'occasion de parler hors du prétoire et sans penser à sa situation. Il s'en donna à cœur joie.

— Je vois ailleurs un plus grand danger, dit-il. Le travail qu'on a fait sur cet homme — qui a été véritablement un ami de Mazzini et dont, à la lettre, j'ai dévoré les écrits, comme vous, et comme beaucoup d'autres —, on le fait sur presque tous nos camarades. On m'a laissé de côté, et vous aussi, comme on a dû laisser de côté ceux dont on a dit : il sera toujours temps de les prendre à leur jeu. Je ne suis pas loin d'admirer nos services de l'Intérieur. Si vous prenez contact avec nos amis, vous trouverez de la différence. Ils ont mis de l'eau dans leur vin. Nous avons tous un biais par lequel on peut nous prendre, et il faut reconnaître qu'on les a pris.

— Sont-ils au courant des événements de Pavie et de Padoue ?

— La nouvelle est arrivée ce matin et vous ne m'avez pas surpris tout à l'heure quand j'ai ouvert la porte. Ils savent aussi que la nuit passée on a dévalisé la diligence de Cirié et qu'on a un peu cassé la tête au postillon qui voulait défendre le courrier. Ils sont indignés et littéralement ils crient à la garde parce qu'on a eu l'occasion de mettre la main du même coup sur le portefeuille bien garni d'un marchand de chevaux qui allait à la foire d'Alexandrie. Je vous défie de leur faire comprendre aujourd'hui qu'il faut de l'argent pour acheter des fusils et pour tenir en dehors des prisons tous nos amis qui ont eu des malheurs. Cela ne les touche plus. Ce qui les touche, c'est de se mettre à la place du maquignon qui a vu des barbes s'encadrer dans la portière et qui a dû se séparer de la *sueur de son front*. C'est la formule qu'ils emploient. Voilà pour ce qui est à leur porte. Quant à Pavie et à Padoue, le premier moment d'excitation passé, ils se disent que c'est à Pavie et à Padoue.

— Mais vous, dit Angelo ?

— Moi, je suis entièrement à votre service.

— Il ne s'agit pas de mon service, dit Angelo.

— Jusqu'à un certain point si, il s'agit de notre service, dit le jeune avocat. J'ai donné ce sens à ma vie, vous aussi. Notre bonheur est là, fatalement. Et, pour être heureux, que ne ferait-on pas ?

Il était impossible de se montrer ensemble dans cette petite ville où tout était remarqué.

— Si j'achète deux côtelettes, on va parler car on sait que je n'en mange qu'une d'habitude. J'aurais dû y penser et nouer une intrigue avec quelque veuve. On se serait dit : « Ce soir, il la nourrit. » Comment faire ? C'est égoïste mais j'aimerais bien vous garder encore un peu. C'est seulement avec vous que je me sens libre.

Il fit la déclaration d'amour qu'Angelo aurait voulu faire.

— Moi, on ne me connaît pas, dit ce dernier, je vais aller chercher les côtelettes. Mais, j'en prendrai quatre, j'ai l'estomac dans les talons.

— Ne croyez pas que vous écarterez ainsi le danger, dit l'avocat qui, sous ses favoris, était encore tout rose de bonheur. On vous a vu descendre de la voiture ; vous êtes un étranger ; on parle de vous. Mais on ne peut pas rester éternellement dans du coton. Malgré tout, ne faisons pas d'imprudences. Allez chez Barberini, il tient boutique sous les arcades. C'est un partisan forcené de la garde civile et il a l'honneur de servir les trois ou quatre familles huppées qui sont ouvertement nos adversaires les plus résolus. On n'imaginera jamais que c'est moi qui vous ai envoyé là. Si vous pouviez aussi prendre l'air de quelqu'un qui sait très bien ce qu'il fait, cela trompe toujours.

Et il ajouta cinq ou six conseils qu'il ne faut pas négliger de suivre quand on veut fournir des raisons de penser inoffensives à une petite ville de cinq mille habitants.

Ils firent cuire les côtelettes sur les braises de la cheminée. L'odeur était délicieuse.

— Voilà qui nous perdrait définitivement, dit l'avocat en riant. Heureusement, il ne passe plus grand monde dans ma petite rue à cette heure-ci et les gardeurs de chèvres sont rentrés à quatre heures. C'est ceux-là que je crains. Ils sont d'une finesse d'aiguilles à broder. On a fait cuire hier soir des côtelettes chez le paperassier. Cela leur suffirait pour raconter l'histoire d'Alexandre. Je reviens à mon idée : c'est la seule : il faut que je me trouve une veuve.

Cette soirée passionnée où l'on parla d'avenir et presque de paradis enchanta Angelo.

— Que puis-je faire de mieux dans la vie, se disait-il ? Il y a la terrasse de café et l'ordre établi dans lequel on prend des habitudes, mais où placer les gestes un peu larges ? Et où sera mon bonheur si je suis obligé de me poser constamment cette question ? Sans l'Autriche et Milan, nous sommes ce soir deux garçons un peu bêtes qui s'amusent à brûler de la viande de mouton.

Il fuma son petit cigare avec un plaisir extrême.

— Il faut que vous alliez loger à l'hôtel de la Couronne, dit l'avocat. Il est à côté du pont, sur la Doire. C'est le plus cher mais c'est là que le capitaine de la garde civile a son billet de logement. On ne vous cherche

jamais dans la gueule du loup. Le capitaine n'en perdra pas une partie de jacquet, mais, que vont dire les femmes de chambre?

— Je peux être un Turinois malade qui vient respirer l'air des montagnes pendant deux ou trois jours.

— Si vous réussissez à les intéresser à ça, vous serez fort. Elles ont tellement mieux à imaginer !

— S'il s'agit de femmes, dit Angelo, je leur ferai faire du chemin avec un peu de mélancolie et peut-être quelques mots passionnés.

Mais on l'accepta très tranquillement et on le conduisit avec une politesse sans affectation à une chambre qui ouvrait sur le torrent. La paisible nuit de la montagne, les notes d'un carillon cristallin qui sonnait lentement les quarts d'heure et le bruit des eaux vives qui couraient dans les pierres sous ses fenêtres lui donnèrent le sommeil le plus profond.

JEAN GIONO

(A suivre.)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES TERRES DU SAINT-SACREMENT

par Francisco Jovine (*Hachette*)

Un roman sur l'Italie du Sud qui se classe parmi les meilleurs publiés depuis quelques années. Le domaine du « Saint-Sacrement » passe pour maudit. Son propriétaire le laisse en friche. Un jour (vers 1936 ou 1937), aidé par un jeune avocat d'esprit généreux, Marano, il réussit à convaincre les paysans que ces terres peuvent être cultivées. Une rafale d'espoir passe sur ce pays misérable attaché encore à des superstitions médiévales. Mais des difficultés financières prennent la place de l'antique interdit. L'entreprise échoue et provoque une révolte locale au cours de laquelle Marano trouve la mort.

Ce qui fait le prix de ce roman, c'est la densité, la force, le merveilleux pittoresque des personnages. Le propriétaire « bouc lubrique » sur lequel sa femme exerce un étrange ascendant, Marano, les paysans, les prêtres, les grands propriétaires fonciers sont les acteurs convaincants de cette tragédie mi-païenne, mi-chrétienne. Marcel Brion, dans la préface, avance que ce roman « *remue tout un monde d'idées auquel le lecteur ne peut rester insensible* ». Et après avoir mis en valeur les thèmes développés, il conclut : « *C'est un grand livre.* » *Les Terres du Saint-Sacrement* ont obtenu un des prix littéraires les plus importants d'Italie : le prix Viareggio. Bonne traduction de Jean et Line Allary.

L. T.

LE CHEVAL ROUX OU LES INTENTIONS HUMAINES

par Elsa Triolet (*Les éditeurs français réunis*)

La guerre atomique vient de ravager le monde et d'anéantir à peu près toute la population terrestre. Quelques groupes de survivants voués à une mort inéluctable reçoivent successivement la visite de l'auteur. On peut aimer ou ne pas aimer les convictions politiques d'Elsa Triolet, mais on doit reconnaître qu'elles sont ici un peu trop envahissantes. Malgré quelques bons passages, l'ouvrage est justiciable seulement de critères extra-littéraires. Plus dépouillé, il aurait pu être plus convaincant.

P. B.

(Suite de la chronique bibliographique page 76.)

CLAIR-OBSCUR

par Jean Cocteau

IL ÉTAIT NATUREL...

Il était naturel qu'à mon secours j'allasse
Puisque vos bras furent trop courts
Puisque vos pieds restaient enracinés sur place
Lorsque j'appelais au secours.

A mon propre secours il me fallut me rendre
Me tirer des sables mouvants
Répondre à des appels que vous craigniez d'entendre
Monde égoïste des vivants.

Naïf, j'étais naïf, car cette glaise lourde
Où mes membres se trouvaient pris
Faisant l'oreille habile à feindre d'être sourde
Évitait d'entendre mes cris.

VOUS AVEZ CRU...

Vous avez cru pouvoir me changer de personne
Et vous m'en avez fait deux.
Les autres ne croyant à rien de ce qu'on donne
Si cela ne sort pas d'eux.

Qu'il aille en paix ce double, et bouge à votre guise
C'est le rôle des pantins
Car le comportement dont mon art se déguise
Avance tous feux éteints.

Caché, je vis caché sous un manteau de fables,
Plus tenaces que la poix
Et ne laisse jamais d'empreintes sur vos sables
Mon corps n'ayant aucun poids.

DE CROCHETS EN CROCHETS...

De crochets en crochets et de trappes en trappes
De corridors en corridors
De loups noirs en loups noirs et de capes en capes
Dussé-je vivre chez les morts

Je vous égarerai, vous, vos chiens, vos lanternes.
Vous allez courir jusqu'à quand ?
Lourde était à Judith la tête d'Holopherne ;
Elle traversa votre camp.

Jamais vous ne saurez mes formes reconnaître
Elles brouilleront votre flair.
Si je meurs en chemin je suis prompt à renaître
A jouer la fille de l'air.

D'une halte j'aurai la grâce indifférente
Devenu feu, cheval, roulotte, troupe errante,
Soupe chaude, sommeil du val,
J'observerai l'orgueil d'une écharpe qui flotte
Passer sans voir le feu, la troupe, la roulotte,
Avec mon bel œil de cheval.

Ou bien pour en erreur votre recherche induire
Je deviendrai mes vers que l'on ne peut traduire
Couronnés comme un cerf dix cors.
Auprès d'un pur étang que nul chien ne traverse
Empruntant au miroir son apparence inverse
Je saurai d'où sonnent vos cors.

A CETTE ÉPOQUE...

A cette époque de ma vie
Le monde m'était moins méchant
Il ne me portait pas envie
Je pouvais écrire *Plain-chant*.

Mais ce soir, toute lutte est vaine
Je retrouve d'une façon
Différente, la même veine
Et je chante au-dessus du son.

Ma voix au silence pareille
Sous le masque en verre des vers
Ne s'adresse qu'à votre oreille
Amis du futur univers.

J'aime contredire la honte
Du vaincu qui se croit vainqueur
Et que mon vieux fleuve remonte
Jusqu'aux sources de votre cœur.

SOLEIL DE MES VINGT ANS...

Soleil de mes vingt ans vous offensez mes ombres
Par vos jeux indiscrets
Car d'un temple inconnu je déchiffre les nombres
Et les calculs secrets.

Du sommeil de l'amour j'avais chanté l'étude
Son flux et son reflux
Peuplaient et dépeuplaient l'île de solitude
Où je n'habite plus.

Vers un lieu sous-marin environné de pieuvres
Dans mon sommeil parti
Mon regard de noyé observe de mes œuvres
Le navire englouti.

J'avais pour vous rêvé, navire, des voyages
Toutes voiles dehors...
Et voilà maintenant qu'algues et coquillages
Recouvrent vos trésors.

Vitesse enivrez-vous, je vous cède la place
Passez votre chemin
Votre secrète gloire étant que je vous fasse
Un signe de la main.

Passez, m'éclaboussant de boue et de lumière
Je ne le ferai pas.
Je vous laisse à vos buts. Le mien c'est la manière
Dont je pose mes pas.

QUI DE MOI...

Qui de moi vous connaît monstre d'un labyrinthe
En mon corps fermé contenu ?
Et n'est-il pas normal que j'aborde avec crainte
Cet itinéraire inconnu.

Chaque pas que je risque en ma propre personne
Me conduit à d'autres détours.
Quelquefois le courage en route m'abandonne
Et quelquefois j'ose et je cours.

Que vais-je apercevoir à l'angle d'une rue
Dans ces dédales souterrains ?
Et ne mourrais-je pas de la forme apparue
Que j'imagine et que je crains.

VOUS AVEZ DÉCIDÉ...

Vous avez décidé quelle était mon affiche.
Qu'une main de colère un jour l'affiche arrache
Et gifle votre face avec.

Ce jour-là, quelque chose un peu tenant de l'aigle
Descendra pour me prendre à votre monde aveugle
Et m'enlèvera dans son bec.

Ce n'est pas dans le ciel, ce n'est pas dans l'Olympe
Que me déposera cet aigle qui vous trompe
C'est au même endroit qu'il m'a pris.

Seulement je verrai sans être vu l'affiche
Voler, flotter, claquer, plaquer sur votre bouche
Cet étendard de mon mépris.

MA SEULE PRÉSENCE...

Ma seule présence était un scandale,
Monde scandaleux.
Mon chemin direct ouvrait un dédale
Où se perdre mieux.

Mon parcours n'a pas de fil d'Ariane
Même l'aurait-il
Que le sort aveugle armé d'une canne
Casserait ce fil.

Tortueux est mon labyrinthe d'arches
Et je connais l'art
De vous ramener en de longues marches
Au point de départ.

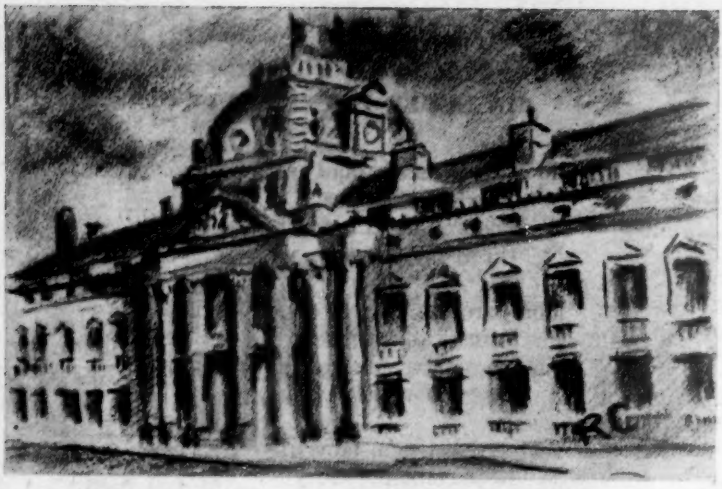
DANS LE CŒUR...

Dans le cœur de quelques amis
J'ai su me bâtir un refuge
Sous sa robe rouge de juge
Le monde ne m'a pas admis.

Astre double de ma naissance
Vous mêlez mon âme à ma chair
Et vous me fîtes payer cher
Le crime de mon innocence [1].

JEAN COCTEAU

1. Copyright by Plon.



LE MARÉCHAL KESSELRING

d'après son ouvrage *Soldat jusqu'au dernier Jour.*

par le Général Koeltz
du cadre de réserve.

Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs que le général Koeltz, qui collabore depuis de nombreuses années à notre revue et qui récemment encore (février 1952, août 1953 et décembre 1953) y a publié de très remarquables études, est un éminent spécialiste des affaires militaires allemandes. Ceux qui savent le rôle de premier plan qu'il a joué dans la campagne de Tunisie (1942-1943) apprécieront l'impartialité dont il donne ici une nouvelle preuve. **(N.D.L.R.)**

Une heureuse carrière.

Ni par ses origines, ni par son extérieur, le maréchal Kesselring ne s'apparente au type classique de l'officier allemand. Il n'est pas Prussien, mais Bavarois. Il n'est pas fils d'officier, mais fils de fonctionnaire. Il n'est pas grand, sec, froid, guindé ; il est de taille moyenne, de forte carrure, rond de visage, jovial. Cependant il a eu dès le plus jeune âge la vocation du métier des armes et fut agréé en 1904 comme aspirant officier au 2e régiment d'artillerie à pied bavarois dont la portion centrale était à Metz, en Terre d'Empire.

La première guerre mondiale ne marqua sa carrière d'aucun fait saillant. Il servit toujours dans des régiments ou des états-majors bavarois. Après la défaite de 1918, à l'époque des conseils d'ouvriers

et soldats, il faillit quitter l'armée, mais le commandant du corps d'armée de Nuremberg lui ayant demandé de mettre sur pied les nouvelles unités de maintien de l'ordre, il resta. Cette mission remplie, il prit le commandement d'une batterie et pendant trois ans et demi partagea avec sa troupe les vicissitudes de la nouvelle Reichswehr.

En octobre 1922 il est muté à l'état-major du chef de la Direction de l'Armée, à Berlin : il y reçoit un poste de choix, équivalant à celui de chef du 3e bureau de notre État-Major de l'Armée. Le Destin l'a bien servi, car dans ses nouvelles fonctions il peut prendre une connaissance approfondie de tous les rouages du Ministère de la Reichswehr et jouer un rôle important dans l'organisation et l'instruction de la nouvelle « armée de chefs » du général von Seeckt. Il reste pendant huit ans à Berlin, puis va commander un groupe d'artillerie à Dresde. Promu colonel, il s'attend à être rappelé au Ministère. Il n'en est rien.

Le 1er octobre 1933, il reçoit l'ordre de quitter l'uniforme militaire. Mais ce n'est pas une disgrâce, ce n'est qu'un camouflage. Il sera chef des services administratifs du Commissariat aux transports aériens, pour y préparer la mise sur pied clandestine de la future aviation militaire allemande. C'est encore un poste de choix et de toute confiance. Dès lors il devient aviateur dans l'âme et pilote expérimenté.

Trente mois plus tard, nouvelle faveur du Destin : le 3 juin 1936 il est nommé chef d'état-major des forces aériennes par le maréchal Gœring, commandant en chef de l'Armée de l'Air, à la place du général Wever tué accidentellement en avion. Les chaînes du Traité de Versailles étant alors officiellement rompues, il pousse à fond les fabrications de matériel et l'instruction des pilotes. Son ambition est de faire de l'Armée de l'Air du Reich la première armée de l'Europe. Il voit sortir avec joie les premières escadrilles, les premières batteries antiaériennes, les premières unités de parachutistes.

Cette période d'activité intense ne dure que peu de temps : il ne s'entend pas avec le secrétaire d'État à l'Air, le colonel Milch, et dans le courant de l'été 1937, il songe de nouveau à quitter l'armée. Gœring l'en dissuade et le nomme au commandement de la 3e région aérienne à Dresde.

Là encore il reste peu de temps. L'Armée de l'Air du Reich a pris un tel essor qu'en octobre 1938 des flottes aériennes ayant été créées, il reçoit le commandement de la 1re flotte dont la mission est d'assurer la couverture face à l'Est.

Premières campagnes.

Entre temps les événements se sont précipités en Europe Centrale : l'Autriche et la Tchécoslovaquie ont été occupées par les armées allemandes. Kesselring n'en a pas été prévenu à l'avance et n'a pas pris part aux opérations.

Mais l'été suivant lui apporte des compensations : pendant la campagne de Pologne, il est chargé avec la 1re flotte d'appuyer le groupe d'armées von Bock dont la mission est de déborder Varsovie par le nord. Profitant de leur supériorité numérique et de leur expérience ses escadres écrasent l'aviation polonaise et de concert avec les blindés de Guderian disloquent les forces opposées à von Bock. Pour la jeune aviation allemande, c'est un triomphe.

La victoire acquise la 1re flotte aérienne est ramenée vers l'ouest, partie dans sa zone du temps de paix, partie dans les districts des 2e et 3e flottes (Brunswick et Munich). Absorbé par la reconstitution de ses unités, Kesselring ignore tout de l'attaque qui se prépare contre le front ouest et les interminables discussions engagées au sujet du plan d'opérations.

Mais le Destin va encore lui être favorable. Le 10 janvier, deux aviateurs de la 2e flotte aérienne, porteurs du futur plan, sont contraints d'atterrir en territoire belge et ne peuvent détruire complètement leurs documents. Hitler, furieux, limoge le commandant de la 2e flotte. Gœring le remplace par Kesselring.

Kesselring s'envole aussitôt vers Munster, son nouveau P. C. Contre tout espoir il pourra prendre part à la campagne de France. Le 10 mai 1940, avec ses escadres, il appuie l'aile droite du groupe d'armées von Bock en Hollande et en Belgique, lance ses parachutistes sur Rotterdam, attaque les blindés français à Gembloux, les Britanniques à Arras. Puis le 28 mai quand Hitler rappelle ses chars déjà arrivés devant Dunkerque au lieu de les laisser achever la destruction des forces franco-anglaises, il reçoit mission d'empêcher le rembarquement des Britanniques. C'est trop lui demander : il a perdu 450 appareils en trois semaines et les équipages qui lui restent sont épuisés.

Alors le 5 juin, quand s'ouvre la seconde phase de la campagne de France, il jette ses escadres à l'appui des armées qui marchent vers la Basse Seine et vers la Loire. C'est un nouveau succès pour ses armes. Hitler le récompense après l'armistice en le nommant maréchal.

Mais il reçoit en même temps une nouvelle mission : préparer la bataille aérienne d'Angleterre : le gouvernement de Londres n'ayant pas répondu aux offres du Führer on ira l'attaquer dans son île.

L'offensive aérienne préparatoire commence le 8 août et doit durer cinq semaines. Mais au bout de peu de temps Kesselring a nettement l'impression qu'elle ne sera pas suivie d'un débarquement. Effectivement l'ordre arrive le 6 septembre de passer à l'attaque d'installations industrielles et l'on glisse ainsi peu à peu à la guerre aérienne économique contre la Grande-Bretagne : au désespoir de Kesselring la jeune armée de l'air allemande s'use au lieu de se ménager pour acquérir la supériorité en Europe.

On « batailla » ainsi pendant dix mois pour boucher le vide entre

la campagne de France et l'acte suivant, la campagne de Russie, que Hitler avait décidée depuis le mois de décembre.

Kesselring prend part à la nouvelle campagne de l'Est avec sa 2e flotte et appuie encore une fois le groupe d'armées von Bock qui, au centre du dispositif, doit marcher en direction de Moscou. Et c'est un nouveau triomphe pour les ailes allemandes, jusqu'au jour où le mauvais temps contraint Hitler à suspendre son offensive sans que Moscou ait été pris.

Kesselring ne mesurera pas l'ampleur de cet échec. Dans la dernière décade de novembre il a été renvoyé à Berlin avec son état-major pour assumer une nouvelle mission. Il a quitté à regret le front Est où, en quatre mois, ses escadres ont accompli des exploits sans précédents et détruit 6.670 avions, 1.900 blindés, 1.950 pièces d'artillerie, 2.800 trains, 26.000 véhicules.

En Méditerranée.

La nouvelle mission de Kesselring concerne le théâtre méditerranéen. La situation y est critique car Rommel est en train d'évacuer la Cyrénaïque et l'Afrika Korps est sur le point de périr asphyxié, tant l'aviation et les forces navales de Malte mettent à mal les convois qui ravitaillent la Libye. Avec ses bombardiers et ses chasseurs, Kesselring doit remédier à cette situation.

En deux mois il réussit effectivement à freiner les attaques de Malte et à assurer un meilleur cours aux ravitaillements de Rommel. Mais il se rend bien compte que les opérations ne pourront être menées vers une fin victorieuse en Méditerranée que si l'on s'empare de l'île. A force d'interventions auprès de Hitler, de l'O.K.W. [1] et de Mussolini il parvient à faire triompher son point de vue. Un corps de débarquement est mis sur pied. Le 2 avril 1942 l'offensive aérienne de préparation est déclenchée et le 10 mai Kesselring peut rendre compte que Malte est « mûre pour l'assaut ». Mais Rommel, qui a pu refaire ses approvisionnements grâce à cette action aérienne puissante, veut reprendre l'offensive en Cyrénaïque. Or l'aviation italo-allemande n'est pas assez forte pour appuyer deux actions à la fois. Kesselring insiste pour que priorité soit donnée à Malte. Il n'a pas gain de cause. Rommel fonce vers l'Égypte, enlève Tobrouk et veut continuer sans désemparer jusqu'au Nil. Hitler l'approuve. On renonce définitivement à attaquer Malte. Kesselring est profondément déçu : l'occasion de gagner la guerre en Méditerranée est perdue. Bien plus, ce qu'il avait prédit se réalise. Malte non occupée se rééquipe, assaille de nouveau les convois et Rommel qui n'est plus assez ravitaillé échoue en août dans sa tentative de poussée sur Alexandrie. Deux mois plus tard il est contre-attaqué à El Alamein et doit se replier en toute hâte vers la Libye.

1. O.K.W. = Oberkommando der Wehrmacht = Etat-major des Forces armées.

Dans le même temps les Britanniques et les Américains débarquent en Afrique du Nord française. Kesselring reçoit le commandement de toutes les forces chargées d'agir contre eux. Il jette tout ce qu'il peut dans la tête de pont de Tunis-Bizerte. Mais le problème de la coordination des opérations de Libye et de Tunisie se pose aussitôt pour l'Axe. Il n'est pas possible d'alimenter à la fois les deux théâtres. De crainte d'être privé de ravitaillement, Rommel veut se replier dans les moindres délais vers la Tunisie du Sud. Hitler, l'O.K.W. et Mussolini veulent que l'on défende à fond la Tripolitaine ; le Commando Supremo et Kesselring estiment qu'il faut contenir l'ennemi par une action retardatrice. Rommel tranche le débat en agissant à sa guise : il se replie de plus en plus vite et, à la fin de janvier 1943, s'installe dans le Sud tunisien.

Un nouveau problème se pose alors. Comment défendre la Tunisie ? Rommel voudrait qu'après destruction des forces américaines en cours de concentration dans la région de Tebessa on abandonne le Sud et que l'on concentre toutes les forces dans le Nord. Kesselring est d'un avis contraire : si on abandonne les plaines de Sfax, Sousse et Kairouan, l'aviation de Montgomery viendra s'y installer et ce sera la fin de la Tunisie car on ne pourra plus se ravitailler par le détroit de Sicile. Il a gain de cause. Rommel, malade, ayant été contraint de renoncer à son commandement, il peut diriger les opérations comme il l'entend et tient tête pendant deux mois aux attaques conjuguées des Alliés, d'abord dans le Sud puis dans le Nord. Le 13 mai, les deux armées italo-allemandes doivent cependant capituler.

En Italie.

Deux mois plus tard les Alliés débarquent en Sicile ; l'armée italienne du général Grisoni est balayée. Kesselring, qui a conservé le commandement des forces allemandes du Sud, contient l'ennemi avec trois divisions et n'évacue l'île qu'à la mi-août, le temps de rassembler quelques troupes dans le sud de la péninsule et d'y constituer la 10e armée allemande.

Pendant ce temps les événements se sont précipités à l'arrière : Mussolini a été arrêté, le maréchal Badoglio lui a succédé. Hitler par crainte d'une défection des Italiens a fait occuper le Brenner et la plaine du Pô par une dizaine de divisions qu'il a confiées à Rommel, rétabli de ses fatigues. De son côté Badoglio, qui redoute que l'Allemand ne veuille mettre la main sur Rome, a fait envoyer les cinq divisions du corps Cervoni autour de la capitale. De cette méfiance réciproque la défense du Sud supporte tous les frais. Ni l'un ni l'autre des partenaires ne veut y envoyer de nouvelles forces, si bien qu'au début de septembre Kesselring n'a en tout et pour tout que huit divisions pour défendre la péninsule entre le nord de Rome et le golfe de Tarente.

C'est alors que trois catastrophes s'abattent sur lui à la fois : le 8 septembre, les Italiens annoncent qu'ils ont conclu un armistice avec les Alliés ; le lendemain l'armée américaine de Clark débarque à Salerne, au sud de Naples ; le même jour un corps d'armée de Montgomery en fait autant à Tarente. La 10e armée est menacée d'encerclement.

Bien qu'abandonné par Hitler et l'O.K.W. qui le considèrent comme perdu, Kesselring fait front partout : il dégage ses arrières en persuadant Cervoni de déposer les armes ; il rameute ses réserves contre Clark et manœuvre en retraite en Calabre et en Apulie devant Montgomery. En même temps il rappelle sur le continent les deux divisions qui sont en Sardaigne et en Corse. Le 30 septembre, ses forces étant à peu près regroupées, il évacue Naples et s'installe au nord, sur le Volturno.

Pendant qu'il se bat, Hitler, l'O.K.W. et Rommel discutent à n'en plus finir sur la conduite qu'il convient d'adopter en Italie. Par crainte d'un nouveau débarquement allié dans la région de Rome, Rommel est d'avis d'évacuer tout le terrain au sud de la capitale et de faire replier les forces de Kesselring sur l'Apennin où il les recueillera. Hitler hésite : il lui en coûte d'abandonner Rome d'autant plus que Kesselring a pu échapper au désastre auquel on le croyait condamné et s'est engagé à contenir l'ennemi dans le sud de la capitale pour peu qu'on lui fournisse quelque soutien. Finalement après avoir signé un ordre donnant le commandement de toutes les forces à Rommel, il revient sur sa décision et le 21 novembre confie le commandement de tout le théâtre à Kesselring qui prendra le titre de « Commandant en chef sud-ouest ».

Kesselring tient sa promesse. La 10e armée, renforcée par trois divisions fraîches, mène une action retardatrice habile et ne se replie qu'au début de janvier 1944 sur les avancées de la fameuse « position Gustave » à quelque cent kilomètres dans le sud-ouest de Rome [1].

Mais une nouvelle crise éclate dans la seconde quinzaine de janvier : les Alliés débarquent à Anzio-Nettuno, à 50 kilomètres au sud de Rome, dans le dos de la 10e armée qu'ils attaquent également de front. Malgré l'infériorité marquée de ses moyens, Kesselring parvient encore à contenir la double poussée ennemie. Il rameute quelques divisions du nord, en reçoit d'autres de l'O.K.W. si bien qu'à la mi-février il se sent suffisamment fort pour passer à la contre-offensive et tenter de rejeter les Américains à la mer : il s'en faut de peu qu'il ne réussisse.

Cependant la lutte a été si violente qu'elle a usé les forces allemandes : Kesselring se voit contraint de passer à la défensive pure, il reconstitue ses réserves et réadapte son dispositif pour être en mesure à la fois de recevoir le choc allié sur la position Gustave et de repousser éventuellement un nouveau débarquement plus au nord, vers Livourne.

Ce n'est que le 11 mai que se déclenche la grande offensive alliée contre la position Gustave ; le corps expéditionnaire français ouvre dans

1. La position est jalonnée en gros par le Garigliano, le mont Cassin et le cours du Sangro.

le front de la 10e armée une brèche qui se répercute sur la tête de pont d'Anzio. Après trois semaines de combats acharnés, Kesselring doit abandonner Rome et ordonner à ses troupes de manœuvrer en retraite vers la position des Apennins[1].

Il a tenu dix mois au sud de Rome, bien plus longtemps que ne l'escomptait Hitler. Maintenant il va mettre trois mois pour rejoindre sa nouvelle position.

Malgré leur épuisement ses divisions, répondant à son appel, se replient en combattant pied à pied et ne s'installent qu'à la fin d'août sur les Apennins. Là, pendant deux mois encore, elles repoussent de multiples tentatives de percée britanniques et par leur obstination lassent leurs adversaires. Au début de novembre la lutte s'apaise : Kesselring a atteint son but, empêcher les Alliés d'arriver à la plaine du Pô avant l'hiver. Mais il a été moins heureux de sa personne. Le 23 octobre, en pleine bataille, au cours d'une tournée au front, son automobile a été prise d'écharpe par un gros tracteur d'artillerie et il a dû être évacué, grièvement blessé. Quand il rejoint son poste le 15 janvier 1945, le front est toujours calme ; il le restera jusqu'à la grande offensive de printemps des Alliés. Kesselring n'aura pas à y faire face. Le 8 mars, il est appelé à Berlin où il apprend qu'il est nommé au commandement du front Ouest, à la place du maréchal von Rundstedt, dont la méthode de commandement à la de Moltke déplaît au Führer et qui, de ce fait, est tenu pour responsable de l'échec que viennent de subir ses armées. Hitler lui donne pour mission de gagner le plus de temps possible pour permettre l'entrée en action des armements nouveaux.

Commandant en chef du front Ouest.

Ce n'est pas une situation favorable que trouve Kesselring en prenant son commandement. De la Mer du Nord à la Suisse le front allemand est distendu et ses sept armées ne constituent plus par endroits qu'un rideau défensif sans grandes réserves. La rive gauche du Rhin au nord de la Moselle vient d'être perdue ; le cours du fleuve sur lequel comptait le Commandement suprême pour arrêter la poussée alliée a été franchi, le 7 mars, par surprise à Remagen où les Américains ont trouvé un pont intact.

Sans se faire la moindre illusion sur l'issue finale de la lutte, Kesselring veut tenter l'impossible pour remplir sa mission. Il porte son P. C. à proximité du Palatinat rhénan, point le plus menacé. Mais il est déjà trop tard. Les deux armées qui y combattent sont bousculées et doivent repasser le Rhin en toute hâte. Les Américains franchissent

1. La position s'étendait de Viareggio (nord de Pise) à Rimini.

le fleuve au sud de Mayence et éclatent vers le nord-est et vers l'est. Mannheim, Francfort, Cassel tombent. La Ruhr est encerclée.

Les Alliés ont partout l'initiative et attaquent partout sans répit. Kesselring, qui espérait pouvoir stopper pendant un certain temps l'avance ennemie sur la ligne Werra-Fulda-Main-Altmuhl-Lech ne peut y parvenir : il n'a plus de réserves, plus d'aviation ; le merveilleux instrument de combat allemand est usé, irrémédiablement. Il se sent désemparé comme « un artiste qui sur un vieux piano démodé, désaccordé, aurait à jouer une sonate de Beethoven ».

Au début d'avril, les Alliés ont presque coupé en deux le dispositif allemand en son centre. L'O.K.W. qui se rend compte qu'un seul chef ne peut plus diriger les opérations à l'Ouest, crée, le 6 avril, un Commandement en chef du Nord-Ouest et ne laisse plus à Kesselring que l'Allemagne centrale et l'Allemagne du Sud. Mais il prévoit qu'au cas où il ne pourrait plus lui-même diriger l'ensemble des opérations depuis Berlin, Kesselring aurait aussi à assurer la direction des théâtres d'Italie, de Yougoslavie et de la partie méridionale du front de l'Est.

La lutte s'achemine alors rapidement vers sa fin inéluctable ; elle n'est plus, durant les dernières semaines, « qu'une attente remplie de désespoir et de léthargie [1] ». Avec les trois armées qui lui restent en Allemagne du sud, Kesselring manœuvre en retraite, de coupure en coupure, vers la Haute Bavière et le Tyrol, vers la « forteresse des Alpes », cette forteresse fantôme surgie de l'imagination de Hitler. Il se refuse à exécuter les ordres du Führer prescrivant de pratiquer la tactique de la « terre brûlée » et de faire des villes des centres de résistance à défendre à outrance : pareilles destructions ne pourraient plus avoir la moindre influence sur l'issue de la guerre et ne feraient que compromettre l'avenir. Pour lui il ne peut plus y avoir désormais qu'une seule ligne de conduite : essayer de durer pour permettre aux groupes d'armées engagés dans l'est et le sud-est de se replier vers les zones américaines et britanniques pour ne pas tomber aux mains des masses soviétiques. Il entre même indirectement en relations avec les Alliés pour négocier le sort des armées de l'Ouest.

Mais les événements se déroulent plus rapidement qu'il ne pensait. Berlin est encerclé, Hitler se suicide, l'O.K.W. lui donne le commandement de toutes les forces méridionales, le groupe d'armées du sud-ouest en Italie est disloqué par l'attaque de printemps britannique et capitule le 2 mai. Alors, en accord avec l'amiral Dœnitz, nouveau chef du gouvernement, il autorise les groupes d'armées de l'ouest et du sud à capituler à leur tour.

Lui-même se rend aux Américains le 7 mai, avec son état-major, à Berchtesgaden.

1. *Westphal, Heer in Fesseln*, p. 229.

Le chef.

Le maréchal Kesselring avait été « soldat jusqu'au dernier jour ». Il le fut encore en captivité quand traduit devant un tribunal militaire britannique comme criminel de guerre, il lutta avec ses juges pour défendre l'honneur du soldat allemand autant que sa propre personne.

Durant toute la guerre il avait été un soldat du front, un soldat de l'avant, qui connaît l'âme des vrais combattants, de ceux qui souffrent durant des semaines pour accomplir humblement leur devoir. Comme Guderian, comme Rommel, il avait été de ces chefs qui estiment que l'on ne peut vraiment commander qu'au contact des unités de première ligne pour « mieux voir dans les coulisses et dans les cœurs ». En Russie, pour pouvoir suivre l'avance des blindés de von Bock, il avait installé son P. C. dans un convoi de camions. Pendant les campagnes d'Afrique, au lieu de rester à Rome ou en Sicile, il fit constamment la navette entre le continent et les terrains de Libye et de Tunisie, dans un petit avion Storch qu'il pilotait lui-même. Il survola ainsi, dit son ancien chef d'état-major, le général Westphal, plus de deux cents fois des zones de no man's land où il risquait à chaque instant d'être descendu. Il voulait tout voir par lui-même pour mieux se renseigner, mieux décider, mieux aider et mieux faire comprendre aussi ses décisions.

Le stratège.

Le maréchal Kesselring fut-il un vrai stratège ? C'est surtout d'après son comportement sur le théâtre méditerranéen qu'il faut essayer de répondre à cette question. En Pologne, en France, en Russie, il ne fut qu'un exécutant, de rang élevé sans doute, mais cependant un exécutant et encore uniquement dans son arme, l'aviation.

Son commandement du front ouest ne peut pas non plus être considéré comme un élément d'appréciation déterminant. Au début de mars 1945, quand il prit ses fonctions deux mois avant la capitulation, la situation était déjà trop compromise, la disproportion des forces trop considérable pour qu'un chef allemand quelconque pût prétendre sinon vaincre l'ennemi, du moins l'amener à conciliation. Il est une limite d'affaiblissement du potentiel militaire au-dessous de laquelle tout l'art et tout le génie d'un chef sont appelés à demeurer impuissants. C'était bien le cas du front ouest allemand : von Rundstedt, von Kluge, Rommel l'avaient annoncé au Führer dès l'été 1944. La situation de Kesselring, le 8 mars 1945, présente beaucoup d'analogie avec celle du commandement français le 19 mai 1940.

Par contre, en novembre 1941, quand Kesselring arriva sur le théâtre méditerranéen, la partie n'était pas encore jouée. Les deux adversaires

y étaient encore sensiblement à égalité de potentiel. Le rôle du chef pouvait y être capital.

Dès son arrivée sur ce théâtre Kesselring, au contraire de Hitler et de l'O.K.W., prit pleinement conscience de l'importance de la Méditernée dans le conflit où l'Allemagne était engagée. Alors que Hitler et l'O.K.W. demeuraient obstinément « continentaux », il sentit le danger qui menacerait l'Allemagne si les Alliés s'assuraient la maîtrise de la Méditerranée ; il devina en quelque sorte les desseins secrets de Churchill. Dès lors il lutta avec persévérance pour dénoncer ce danger et pour l'écarter, d'abord en préconisant la prise de Malte, ensuite en retardant la chute de la Tunisie. En cela ses vues étaient justes et il est bien certain que la guerre eût pu prendre un autre cours si ses avertissements, comme d'ailleurs ceux de l'amiral Raeder, avaient été écoutés.

Devenu commandant en chef en Italie il comprit que le but des Alliés était d'atteindre le plus tôt possible les terrains d'aviation de la région de Rome et mit tout en jeu pour retarder cette heure fatale. Là encore on peut dire que si dès le début il avait été aidé par Hitler et ses conseillers, il eût tenu en échec les Alliés. Mais il dut combattre avec des moyens dérisoires alors que des forces importantes demeuraient inutilisées en Italie du Nord. Si on compare la puissance et la durée des efforts que les Alliés durent accomplir en 1943-1944 pour arriver jusqu'aux Apennins à ceux qu'ils déployèrent en 1944-1945 pour arriver jusqu'au Rhin, on peut se demander si Kesselring n'en imposa pas davantage en Italie à ses adversaires que von Rundstedt, von Kluge et Rommel sur le front Ouest.

Avec l'Allié italien.

Habile chef d'armée, Kesselring fut aussi en Italie un habile négociateur. Sa situation personnelle y était cependant très délicate. La direction des opérations sur le théâtre méditerranéen appartenait en effet entièrement à Mussolini et au Commando Supremo et lui, Kesselring, avait pour mission de défendre les intérêts allemands et de faire valoir les idées de Hitler et de l'O.K.W. Plutôt que de heurter la susceptibilité italienne par des démarches brutales il s'attacha à entretenir les meilleures relations avec le Commando Supremo et en particulier avec le chef d'état-major général, le général Cavallero, qui devint pour lui un ami ; il s'efforça d'obtenir de ses subordonnés la même cordialité dans leurs rapports avec les officiers italiens. Il était en bons termes avec Mussolini qui le recevait fréquemment et avec lequel il pouvait discuter librement. S'il adopta cette attitude de souplesse ce ne fut pas par manque de caractère mais dans l'intérêt même de la cause allemande car il était parfaitement conscient des faiblesses de l'armée et du peuple

italiens et redoutait que le gouvernement de Rome n'abandonnât la lutte s'il ne se sentait pas soutenu par le Haut Commandement allemand. Il ne fut pas compris par Hitler qui vit en lui un « italophile » et faillit pour cette raison le relever de son commandement.

Relations avec l'O.K.W., Hitler et le parti.

Par contre avec son tempérament ardent de combattant du front, le maréchal Kesselring n'était pas fait pour s'entendre avec les grands de l'O.K.W. qui demeuraient enfermés dans leurs bureaux de Prusse orientale, ne se rendaient jamais sur les théâtres d'opérations et de ce fait n'étaient jamais exactement renseignés sur les conditions de la lutte et les besoins des combattants. Il tenait en piètre estime le maréchal Keitel, chef de l'O.K.W. ; il avait plus de sympathie pour le chef du bureau des opérations, le général Jodl, auquel il reconnaissait de grandes qualités militaires mais reprochait de se laisser trop impressionner par le Führer et de ne jamais parvenir à lui faire connaître ses opinions et suggestions.

Le maréchal Gœring avait selon lui quelques qualités pour de grands défauts : peu travailleur, il savait faire travailler et laissait travailler ses subordonnés ; infatué de sa personne il manquait complètement de tact dans ses relations avec les officiers généraux italiens qui le détestaient. Fier de son armée de l'Air il sut la défendre auprès de Hitler et de l'O.K.W., mais obstiné dans ses idées il ne sut pas évoluer comme le demandaient les événements et préféra par exemple, à partir de 1943, construire des bombardiers alors que la chasse devait passer au premier plan.

Le jugement que Kesselring porte sur Hitler est plus dur encore. S'il reconnaît que le Führer avait certains dons de stratège terrestre, il estime que même dans ce domaine il ne fut pas un grand chef : il s'occupait trop des détails, intervenait trop dans la conduite des opérations, paralysait les exécutants ou leur imposait des solutions néfastes. Il fut encore moins un Commandant Suprême des Forces armées allemandes comme il s'en était arrogé le titre en 1938. Il n'associait pas dans ses pensées à la fois l'Armée de Terre, l'Armée de l'Air et la Marine ; ces trois domaines de réflexion étaient pour lui séparés. C'était un chef de guerre de style Frédéric II, non pas un chef de guerre moderne.

Quant au parti, Kesselring assure que, bien que l'aviation passât pour national-socialiste, les généraux de l'Armée de l'Air ne firent jamais de politique et n'entretinrent que des relations officielles avec les hauts dignitaires du parti, qui, de leur côté, ne cherchèrent jamais à leur imposer leur idéologie, sachant qu'ils étaient avant tout des soldats.

L'homme.

Mais s'il fut soldat avant tout le maréchal Kesselring fut-il un chef humain ? C'est là une question que l'on peut se poser étant donné qu'il a été condamné à mort comme criminel de guerre par un tribunal britannique pour avoir ordonné ou toléré l'exécution de 335 otages italiens enfermés dans des grottes et pour avoir donné des ordres incitant ses troupes à des représailles.

Dans son ouvrage [1] le maréchal déclare que les débats de son procès furent conduits avec partialité et que des témoins britanniques eux-mêmes en furent indignés. Le général Westphal, son ancien chef d'état-major, souligne d'autre part que dès 1947 de nombreuses personnalités italiennes intervinrent en sa faveur et que lord Alexander lui-même adressa au tribunal une déclaration selon laquelle, à sa connaissance, la guerre en Italie avait été conduite aussi correctement que possible.

Le général Westphal affirme également que son chef était foncièrement bon et humain, qu'il portait beaucoup d'intérêt aux humbles, dépensait ses revenus à soulager des misères, à aider des camarades dans le besoin. Il aimait le peuple italien malgré ses faiblesses et fut toujours loyal vis-à-vis de ses alliés. Lors du retournement de l'Italie, en septembre 1943, il éprouva une profonde déception, mais ses sentiments envers le peuple ne changèrent pas. Pour leur épargner les souffrances de la guerre il déclara villes ouvertes Rome, Florence, Sienne et bien d'autres cités ; il se refusa à livrer bataille sur le Tibre pour que la capitale ne fût pas endommagée et prescrivit de ne pas faire sauter les ponts pour ne pas détruire les canalisations d'eau et de gaz de la ville. Malgré toutes les difficultés de la lutte, il assura le ravitaillement de la population romaine en envoyant des convois de camions de ses armées chercher de la farine en Italie du nord.

Lorsque les passions furent apaisées et que l'on put mieux déterminer la part de responsabilité réelle qui incombait aux généraux, ces preuves d'humanité reprirent de la valeur et les autorités d'occupation britanniques grâcièrent à la fin de 1952 le général en chef que le tribunal militaire de Venise avait condamné six ans plus tôt.

A sa libération, le maréchal Kesselring fut nommé président de l'Association du Casque d'Acier. En tant que tel il peut avoir une influence considérable sur les anciens combattants allemands.

Souhaitons que cette influence contribue à effacer certains souvenirs douloureux et que seul demeure l'esprit de chevalerie que le maréchal a bien connu et qui anima sur la terre d'Afrique les combattants du désert et des djebels, ceux de l'Afrika Korps comme ceux de Montgomery, ceux de von Arnim et de Messe comme ceux de Leclerc et de notre vieille armée d'Afrique.

GÉNÉRAL KOELTZ,
du cadre de réserve.

1. D'où est extrait l'intéressant chapitre sur la bataille d'Angleterre qu'on va lire.

KESSELRING.
(Agence Intercontinentale.)

LA BATAILLE D'ANGLETERRE

par le Maréchal KESSELRING

L'HISTOIRE de la période qui précéda ce qui devait être l'opération « Lion de mer », à savoir l'invasion de l'Angleterre, révèle l'absence de plan de notre Haut Commandement militaire. Dans une étude rédigée en 1946 j'ai exprimé cette idée dans les termes suivants : « La faute principale résidait dans le fait qu'au début du conflit il n'existait pas de « plan de guerre » mûrement délibéré. Si, en fin de compte, ce furent les succès et les revers qui déterminèrent la conduite ultérieure de la guerre, il faut y voir du côté allemand la faute du Haut Commandement. Et cette faute incombe à Adolf Hitler. »

Quelle était en réalité la situation ? Comme toutes les puissances militaires, nous avions préparé à partir de 1936 des plans d'opérations et de concentration ; ce travail avait été accompli par la Section de la Défense du Territoire à l'Office des Forces armées du Ministère de la Reichswehr, et plus tard par le Commandement Suprême et par les Commandants en chef de chacune des Armées de Terre, de l'Air et de Mer. Les missions militaires à remplir, étudiées jusque dans leurs dernières conséquences possibles, étaient fixées en fonction de l'évolution vraisemblable de la politique au cours de l'année qui devait suivre celle où le plan avait été établi. L'insuffisance de nos armements militaires limitait obligatoirement le cadre des opérations. En bref : on n'avait fait ni politiquement ni militairement de préparatifs sérieux en vue d'une guerre contre la France et contre l'Angleterre [1]. Même quand l'offensive à l'Ouest fut décidée (automne 1939) aucun préparatif ne fut fait, ainsi qu'on peut le prouver, pour envahir l'Angleterre. Même si l'on attribue une insuffisance de perspicacité au Commandement suprême et à Hitler et même si par surcroît on admet que Hitler ne comptait pas remporter un succès foudroyant sur les Puissances Occidentales, on ne peut pas comprendre que l'on ait complètement laissé de côté la perspec-

1. Entendez qu'avant l'automne 1939 l'état-major allemand n'avait pas établi de plan offensif contre la France et l'Angleterre, ce qui n'excluait d'ailleurs pas l'idée qu'une offensive serait faite un jour contre la France quand on serait entièrement prêt. (Note du traducteur.)

tive d'une invasion de l'Angleterre, perspective qui s'imposait à tout soldat.

Quand on sait avec quelle conscience méticuleuse Hitler a contrôlé les préparatifs de toutes les autres campagnes et discuté leur déroulement éventuel, on est en droit de déduire de sa réserve à l'égard de l'Angleterre qu'il voulait éviter une lutte ouverte avec cette puissance. A mon avis il croyait sérieusement que l'Angleterre accepterait la main qu'il lui tendait ; mais en omettant de faire les préparatifs nécessaires il n'en commit pas moins une lourde faute. Il faut ajouter que Hitler, aussi bien que l'État-Major général allemand, pensait « continentalement » et reculait d'effroi devant « la guerre au-delà des mers ». Hitler fut renforcé dans ce sentiment par le Grand Amiral Raeder. Alors que l'Armée de Terre n'allait déjà qu'à contrecœur au-devant d'une opération contre la Grande-Bretagne, la Marine, elle, y était franchement hostile. Nous autres, officiers généraux de l'Armée de l'Air, y compris le maréchal d'empire Gœring, nous avions pris une position plus favorable à l'opération. Comme on nous reproche souvent, à nous autres aviateurs, de faire preuve d'optimisme, il convient de justifier cette attitude plus favorable — j'emploie le comparatif après mûre réflexion.

Point d'action sans risque. Pour apprécier la situation il fallait prendre en considération la récente évolution de la guerre. Trois campagnes victorieuses avaient montré la valeur des forces armées allemandes. Le corps expéditionnaire britannique était anéanti militairement ; l'effet de choc diminuait les possibilités de résistance. Le réarmement britannique devait demander des mois. L'aviation anglaise était battue ; les effectifs de ses pilotes de chasse étaient le 6 septembre à leur niveau le plus bas ; de nombreux terrains d'aviation, et précisément les mieux situés, étaient fortement endommagés. Il n'existait pas du côté britannique de forces de bombardement rapproché ; les bombardiers moyens (tels les Wellington) avaient dû payer leurs quelques engagements par de lourdes pertes ; ce qui restait des forces de bombardement britanniques pouvait être tenu en échec par la seule artillerie antiaérienne ; elles étaient condamnées à être en fin de compte victimes des pilotes de chasse allemands qui depuis longtemps souhaitaient de tels objectifs. Les forces de chasse britanniques pouvaient être disloquées, taillées en pièces, anéanties, en prenant des mesures tactiques convenables, et cela même en négligeant le fait que quelques-unes au moins des stations de radar pouvaient être détruites par des tirs, écrasées par des bombardements ou mises hors de service par des parachutistes (en planeurs) ; on aurait ainsi arraché des mains de la Défense territoriale anglaise les moyens de diriger la lutte.

La « Home Fleet » ne pouvait pas être mise hors de combat par la seule Armée de l'Air ; c'était l'affaire de toutes les forces de la Marine, de l'Aviation et de l'Armée de Terre qu'il fallait avant tout rendre disponibles pour cette fin. Il convenait d'attacher une importance égale aux

mines marines et à l'artillerie lourde de côte. Quand on songe que les eaux touchant la côte anglaise étaient fortement minées et que leur dragage ne pouvait être réalisé en un laps de temps limité, on voit que le couloir de navigation dont pouvait disposer la Home Fleet était très étroit. Je ne compris pas à cette époque — et encore moins plus tard après les enseignements recueillis en Méditerranée — le peu de valeur que la Marine attachait au feu de l'artillerie de côte. Alors qu'auparavant on attribuait aux batteries de côte une supériorité absolue sur les unités lourdes flottantes, comment pouvait-on, en 1940, les déclarer presque inefficaces ? Le nombre des batteries de côte n'était pas en cause, on pouvait en amener en position et même les installer pour partie en batteries de forteresse. Il fallait évidemment exiger que les batteries de côte anglaises fussent neutralisées. On avait beaucoup de chances d'y parvenir avec l'artillerie de côte et les bombardements aériens (il ne pouvait être question de les aveugler avec des fumigènes) ! Mais faire dépendre l'invasion de la réduction au silence de toute l'artillerie de côte anglaise de la zone attaquée et des secteurs voisins, c'était aller trop loin. Il fallait mettre la marine en jeu. En admettant que tel ou tel bâtiment dût être coulé, cela aurait été une perte supportable en considération d'un succès qui pouvait décider de l'issue de la guerre.

Le plus frappant c'est que lors des études sur l'opération « Lion de mer » on n'utilisa aucunement les enseignements tirés de notre entreprise aéroportée en Hollande et que l'on voulait renoncer au soutien des parachutistes. Si l'on avait monté un plan convenable il y aurait eu assez de parachutistes et de planeurs pour supprimer la défense anglaise et la base de radars du front côtier choisi et pour s'emparer de terrains d'aviation permettant l'atterrissage d'une à deux divisions aéroportées.

De faux parachutages dans l'Essex, le Kent et le Sussex auraient, comme dans l'opération aéroportée contre la Hollande et la Belgique, semé l'inquiétude dans le commandement anglais, la défense et la population et auraient déjà pu de ce seul fait faciliter extraordinairement l'entreprise.

J'exposai plusieurs fois mes idées non seulement au commandant en chef de l'Armée de l'Air mais aussi au commandant de la 6e Armée (le colonel-général Busch) et aux commandants de la Marine intéressés. Mais au niveau du haut commandement la volonté faisait défaut. J'en vins de plus en plus, au cours des semaines de préparation, à la conviction que l'opération ne serait pas déclenchée.

Contrairement à ce qui s'était passé pour la préparation des campagnes antérieures il n'y eut pas de discussions approfondies dans les États-Majors de l'Armée de l'Air, ni avec les commandants en chef des grandes unités participantes des deux autres armées et encore moins avec le Commandement Suprême ou avec Hitler lui-même. Les explications que j'eus à mon P. C. des côtes de la Manche avec Gœring et

avec les autres chefs de l'Armée de Terre et de la Marine désignés pour l'opération « Lion de mer » furent, elles aussi, bien plus de simples entretiens que des mises au point engageant les parties intéressées. Même sur la corrélation devant exister entre les attaques aériennes en cours contre l'Angleterre et le plan d'invasion fantôme je ne pus obtenir aucun éclaircissement ; les flottes aériennes ne reçurent aucun ordre. Il ne fut parlé ni des missions de ma flotte (aérienne), ni de la façon dont la coopération était conçue avec l'Armée de Terre et la Marine. Ce fut pour moi une situation d'autant plus déprimante que sur la base d'une directive verbale qui m'avait été donnée le 8 août 1940 je pouvais supposer que l'offensive aérienne déclenchée à partir du 8 août devait être la préparation de l'opération « Lion de mer » ; mais dès les premiers jours l'exécution de cette offensive s'écarta de la directive du 8 août. Chaque chef dut se dire en outre que dans l'état actuel de nos armements une offensive d'une durée de cinq semaines (du 8 août au 15 septembre) devait fatalement, même dans le cas des circonstances les plus favorables, aboutir à une usure de nos forces aériennes préjudiciable à l'invasion.

Si on voulait prendre pied en Angleterre il fallait par des coups brefs et puissants abrutir la défense aérienne de l'île, puis passer par surprise à l'invasion avec une aviation à peine affaiblie.

Au début de l'attaque aérienne déclenchée contre l'Angleterre je ne pouvais m'imaginer que l'on usait nos précieuses forces aériennes sans raison valable, uniquement pour faire quelque chose et que l'on compromettait ainsi la reconstitution rapide d'une puissante Armée de l'Air allemande. On ne peut comprendre ce qui s'est passé pour l'opération « Lion de mer » que si l'on admet que pour tranquilliser sa conscience le commandement joua constamment avec l'idée d'une opération de débarquement, mais ne prit aucune décision essentielle parce qu'il éprouvait des doutes manifestes d'ordre politique et militaire. Je ne peux qu'approuver l'écrivain militaire anglais Fuller quand il dit que « l'invasion de l'Angleterre a été souvent envisagée mais n'a jamais été l'objet d'un plan ».

La « bataille aérienne d'Angleterre » souffrit de l'imprécision du programme « Lion de mer ». Tous les hommes sensés, et Hitler lui-même, se rendaient parfaitement compte que l'Angleterre ne céderait pas devant des attaques exclusivement aériennes. De ce fait on ne peut parler d'un échec des forces aériennes allemandes si le but, qui était inaccessible, ne put être atteint [1]. Pour nous, chefs de l'aviation, il était clair également que nous acquerrions momentanément la maîtrise de l'air mais qu'il nous serait impossible de la conserver sans prendre possession du pays et déjà pour cette seule raison qu'avec nos appareils de bombardement nous ne pouvions pas atteindre une partie importante des bases

1. Nous laissons aux historiens et aux logiciens le soin d'apprécier la portée réelle de cette conviction (N.D.L.R.).

aériennes britanniques, des fabriques d'avions ou de moteurs et que pour le même motif nous ne pouvions attaquer qu'un très petit nombre de ports maritimes. La situation était aggravée du fait que nos avions de chasse n'avaient pas un rayon d'action suffisant. Dès le début de septembre des bruits commencèrent à courir sur l'annulation ou l'ajournement de « Lion de mer ». Que ces bruits ne fussent pas faits pour nous satisfaire, celui-là seul peut l'imaginer qui sait que dès lors tout le poids de la lutte contre l'Angleterre devait retomber, dans des conditions plus difficiles, sur la seule Armée de l'Air.

Il n'est pas douteux que la guerre économique contre des objectifs situés dans l'Ile ou à ses abords constituait un véritable élément de la guerre aérienne qui pouvait être utile si elle était exécutée suivant un plan minutieusement établi, mais la déclencher à défaut d'une opération d'ensemble, ce n'était qu'un expédient. Les 2e et 3e flottes aériennes reçurent alors des missions qu'elles ne pouvaient plus remplir. Assurément nous avons imposé aux Anglais une vie très difficile, mais nous n'avons pas pu couper les artères vitales de leur pays.

Les effectifs des forces allemandes au moment prévu pour l'opération « Lion de mer » (15 septembre 1940) sont fortement surestimés par les écrivains anglais ; Churchill par exemple parle de 1.700 avions de chasse ; ce nombre n'est pas exact, on peut le vérifier d'après les chiffres de la production industrielle. La production de 1939 [1], en chiffres ronds : 450 appareils, peut être considérée comme utilisée et détruite en août 1940. De même sur la production de 1940 qui s'éleva à 1 700 appareils de chasse, on peut déduire en chiffres ronds 600 appareils perdus ou accidentés dans les engagements antérieurs contre la Hollande, la Belgique et la France et 400 autres appareils qui ne pouvaient pas encore être livrés en août. En mettant les choses au mieux il pouvait y avoir dans les escadres de chasse 1.700 moins 1.000 soit 700 appareils de chasse. Si on y ajoute, à partir de septembre, les Me 110 avec deux escadres de destruction (200 appareils) on arrive à un total de 900 avions de chasse ou similaires au lieu des 1 700 de Churchill [2].

***

Dans la conduite de la guerre aérienne contre l'Angleterre en 1940-1941 on distingue différentes périodes.

La première période va du 8 août au 6 septembre 1940 et embrasse la préparation aérienne tactique de l'invasion envisagée pour la mi-

1. Ces données sont empruntées au livre de Baumbach : « *Trop tard* ». Ploetz dans son *Histoire de la deuxième guerre mondiale* (Bielefeld, 1951) donne comme effectif total des 2e et 3e flottes aériennes, 1 361 appareils de bombardement et 1 308 appareils de chasse. Dans ces 1 308 appareils il faut comprendre les 400 appareils indiqués plus haut et qui n'étaient pas encore livrés (Remarque de l'auteur).

2. Nous avons retranché ici de cette étude certains paragraphes portant sur la technique des opérations aériennes (N.D.L.R.).

septembre, en d'autres termes la mise hors de cause de la défense aérienne anglaise, ainsi que la continuation de la guerre aéronavale contre les bâtiments de commerce pour « couper l'Angleterre de ses ravitaillements » et paralyser l'industrie aéronautique militaire.

Après des combats initiaux coûteux les chasseurs anglais évitèrent les forces allemandes quand elles étaient supérieures ; une partie des organisations au sol britanniques fut d'autre part transférée au cours de la lutte dans une base située au-delà du rayon d'action maximum de la chasse allemande. En engageant de petites unités de bombardement pour servir d'appât on put amener les pilotes de chasse anglais à combattre de nouveau ; il en fut ainsi jusqu'à ce qu'un ordre formel donné aux chasseurs britanniques vînt réduire également cette possibilité de lutte à un tel point qu'aucune décision ne put être obtenue dans les airs. La difficulté n'était pas de descendre les avions de chasse ennemis — nous avions de véritables as (Galland, Balthazar, Molders, Oesau, etc.) et le grand nombre des avions descendus le prouve aussi —mais de les amener à combattre [1].

Les avions abattus ou touchés ne prenaient pas la même importance dans les deux camps. Les pilotes de chasse anglais contraints de « sauter » ou de faire un atterrissage forcé au-dessus de l'Ile, se posaient en territoire national et pouvaient être réengagés plus ou moins tôt suivant la gravité de leur blessure éventuelle ou l'époque à laquelle on pouvait mettre à leur disposition un nouvel appareil. Un aviateur allemand, se trouvant dans le même cas, atterrissait au contraire en territoire ennemi et devait être considéré comme définitivement perdu.

Malgré le refus de combattre des chasseurs britanniques les succès de nos pilotes de chasse furent très importants quoique coûteux. Alors que les pertes totales anglaises s'élevèrent en chiffres ronds à 500 appareils pour une mise en jeu initiale d'environ 700 Hurricane et Spitfire, les pertes allemandes en avions de chasse, de bombardement et de reconnaissance se montèrent dans le même laps de temps à près de 800 appa-

1. Il est tenu compte en cette occurrence du fait qu'au début un trop grand nombre d'appareils furent signalés comme descendus. Tous les aviateurs du monde furent victimes de cette illusion jusqu'à ce qu'on eût donné des directives et des instructions techniques claires qui écartèrent les erreurs et les illusions compréhensibles.

Abstraction faite des cas très rares où les avions déclarés descendus ne l'ont pas été du tout, les motifs pour lesquels le nombre d'avions abattus ne répondait pas à la réalité étaient entre autres les suivants : attaques simultanées de plusieurs appareils contre un même avion ennemi, dont plusieurs chasseurs appartenant à des formations différentes portaient la descente à leur compte : erreur pardonnable dans les batailles aériennes. Descente en vrille d'appareils après avoir été tirés, cette descente étant considérée comme un coup mortel alors qu'elle pouvait n'être qu'une manœuvre de défense tactique. Mitraillage d'appareils descendant ainsi en vrille ou endommagés, à d'autres altitudes, par des chasseurs d'autres unités, ces chasseurs les comptant à leur tour à leur actif. Demandes visant à faire considérer comme abattus des appareils dont les avaries visiblement graves pouvaient normalement aboutir à une chute, mais qui en fait n'y aboutissaient pas (Note de l'auteur).

reils. Les impacts constatés par photographies sur les installations de l'aviation militaire et de l'aéronautique anglaises (Liverpool, Birmingham, Coventry, Thameshafen, Hull, etc.) et sur les ports (Chatham, Newcastle, Sherness, etc.) révélèrent des effets satisfaisants. Les résultats des attaques d'avions en piqué et de chasseurs bombardiers contre les bâtiments de commerce furent très bons ; ils dépassèrent de beaucoup ceux des mois précédents, mais furent néanmoins limités par le rayon d'action de nos monoplaces. En bien des cas je pus observer moi-même les effets des attaques, de mon poste de commandement. Les résultats des raids tendant à infester les eaux avec des mines aériennes ne purent pas être appréciés par nous, même de façon approximative ; mais d'après les communiqués anglais ils furent importants. Nous acquîmes la supériorité aérienne dans un espace limité pendant un court délai — début de septembre ; mais à partir du déclenchement des attaques contre la zone de Londres on ne chercha pas, comme c'eût été logique, à conserver cette supériorité.

Les dispositions de la première période de l'offensive aérienne contre l'Angleterre furent défectueuses en tant que préparation de l'opération « Lion de mer ». Quand les écrivains anglais et allemands déclarent que l'aviation allemande fut défaillante pendant la première phase, qu'elle n'a pas obtenu la supériorité aérienne et que pour cette raison l'opération fut décommandée, leur critique, sous cette forme, n'est pas fondée. Je souligne les points essentiels de ce que j'ai déjà dit précédemment : la supériorité aérienne au sens absolu, en d'autres termes la maîtrise de l'air, ne pouvait être conquise que si l'aviation ennemie acceptait le combat. Ce ne fut pas le cas. Mais l'attitude tactique, efficace en soi, des forces aériennes anglaises ne peut guère être considérée comme une preuve de puissance ou même de supériorité ; les aviateurs britanniques furent de bons techniciens défensifs dans un espace limité.

Les premiers combats aériens nous permirent d'obtenir, avec des pertes au début supportables, des résultats élevés en ce qui concerne le nombre d'avions abattus et prouvèrent notre supériorité tactique sur la défense aérienne britannique en cours d'organisation. Ce furent les combats aériens ultérieurs qui amenèrent dans la lutte une situation équivalant à une partie nulle.

Les attaques contre les industries d'armement, les ports maritimes, les dépôts d'approvisionnements et les camps de troupes eurent des résultats matériels et psychologiques remarquables ; elles servirent aussi l'idée d'invasion mais aboutirent pratiquement à une dispersion nuisible des efforts.

Le commandement britannique se contenta de défendre l'Ile en adoptant une attitude purement défensive et en utilisant toutes les découvertes et nouveautés techniques ; les quelques bombardements de nuit sans résultats qu'il fit exécuter contre la zone côtière française par des appareils isolés ne changèrent rien, mais permirent de conclure que

dans le cas d'une invasion éventuelle les forces de bombardement anglaises ne pourraient être dangereuses.

La seconde période de la bataille d'Angleterre, qui dura du 6 septembre 1940 au mois de juin 1941, amena l'abandon de l'idée d'invasion. Troubler la production et le ravitaillement de la Grande-Bretagne devint le principal objectif, ce qui laissait apparaître le sens plus profond de la décision prise : ralentir les armements britanniques, livrer une guerre économique à la Grande-Bretagne. Les « attaques de représailles » commencèrent.

Pour l'initié l'opération « Lion de mer » fut condamnée dès le début de septembre par cette nouvelle mission de combat. Une situation politico-stratégique unique n'avait pas été utilisée[1]. L'ajournement de l'opération de la mi-septembre à une époque indéterminée, puis finalement au printemps 1941, ne pouvait rien y changer.

Une attaque de représailles sur Londres prescrite par Hitler interrompit la nouvelle mission, mais en apparence seulement, car ses objectifs étaient adaptés au secteur de la « guerre économique ».

La première grande attaque contre les installations militaires de Londres eut lieu en présence de Gœring ; accompagnée d'actions secondaires elle obtint un succès total et fut complétée par des actions de nuit. Frappé par le tableau de nos formations en vol et par les effets de l'attaque visibles de mon poste de commandement, Gœring se laissa entraîner à adresser par radio au peuple allemand un discours inutile et excessif. De telles manifestations étaient contraires à mon tempérament et à mon sentiment militaire. Pour atteindre notre but — complet hommage étant rendu à nos capacités et à notre ardeur combative — nous avions besoin de chance. On ne peut pas le nier. Or, dès le lendemain, le mauvais temps commença et dura, rendant les conditions de la lutte extrêmement dures et diminuant son rendement. L'objectif principal de ladite attaque et des attaques suivantes sur Londres, qui fut bombardé presque quotidiennement, de jour et de nuit, pendant le mois de septembre, avec une puissance variable, était représenté par les installations d'importance stratégique de ce gigantesque centre de commandement, de communications et de commerce. Certains ports maritimes fortement occupés, avec leurs installations permanentes et leurs divers ateliers de fabrication d'armement, furent également attaqués, avec un succès

1. L'idée que Churchill se faisait encore de la situation le 11 septembre apparaît dans les extraits d'un de ses discours radiodiffusés :

« ...L'offensive peut commencer à tout moment. Une chose est certaine : Hitler ne peut pas différer longtemps son plan d'invasion. Nous devons par suite considérer la semaine qui vient comme un moment essentiel de notre histoire. Nous pourrons la comparer aux jours où l'Armada espagnole s'approchait de la Manche pendant que Drake préparait sa perte ou bien encore aux jours où Nelson s'interposait entre nous et la grande armée napoléonienne de Boulogne. » (Note de l'auteur.)

variable. Les objectifs principaux furent Southampton, Portsmouth, Liverpool, Birmingham, Coventry, Derby, Chatham, etc.

La limitation des attaques à la zone sud de l'Angleterre nous était imposée par l'insuffisance de rayon d'action des Me (Messerschmidt) 109 que l'on devait protéger ; la tentative qui fut faite pour assurer leur protection avec des Me 110 (avions de destruction) [1] et pour être ainsi indépendant de la chasse au combat, échoua ; les Me 110 étaient trop lents et, chose curieuse, trop peu maniables. L'accompagnement des unités de bombardement par la chasse rencontrait à cette époque des difficultés particulières qui subsistèrent encore par la suite. Si les nuages rendaient déjà difficiles le rassemblement de l'unité de bombardement et son vol en formation étroitement concentrée, ces difficultés étaient beaucoup plus considérables encore pour les unités de chasse qui étaient incapables d'utiliser le vol sans visibilité et elles réagissaient sur la protection immédiate des unités de bombardement. Mais ces mêmes conditions atmosphériques étaient beaucoup moins désavantageuses pour les chasseurs anglais ; les nuages étaient précisément ce qui convenait aux aviateurs et aux patrouilles — qui étaient de haute valeur en vol comme au combat.

La défense britannique était basée sur une puissante artillerie anti-aérienne sans que celle-ci en fût cependant le facteur décisif. L'ossature de la défense était et demeura l'aviation de chasse territoriale britannique. Ce fait m'amena à proposer au commandant en chef de l'Armée de l'Air, outre l'engagement des unités de bombardement léger, un autre procédé d'attaque pour les avions lourds dont je me promettais de plus grands résultats, tout en engageant moins d'appareils et en subissant moins de pertes.

La nouvelle phase qui commença avec ce procédé permit sans renoncer aux engagements des unités lourdes, de mettre à l'épreuve le bombardier isolé, sa science et son esprit combatif. Un ou plusieurs objectifs de rechange étaient désignés à chaque sortie en sorte que dans tous les cas les bombes pouvaient être lancées sur des objectifs importants. Malgré la conscience des bombardiers ces attaques n'obtinrent pas de grands résultats.

La diversité des procédés de combat nous donna cependant la possibilité d'utiliser le facteur surprise et de diminuer nos pertes sans faillir à la mission donnée ; elle permit à la flotte aérienne d'exécuter à plusieurs reprises, par roulement des unités, de grosses attaques très efficaces contre les objectifs militaires de Londres, contre des ports et des centres de fabrication tels que Liverpool, Manchester, Portsmouth,

1. Les Me 110 étaient fabriqués en grand. Gœring ne les appelait que ses « côtes de fer » (Cromwell). Lorsqu'ils furent livrés aux troupes on s'aperçut que ce n'étaient que des appareils dégingandés, d'une vitesse et d'un armement insuffisants. (Note de l'auteur.)

Coventry et contre les bases aériennes britanniques. Mais pour frapper plus puissament la machine de guerre britannique, il devenait nécessaire de recourir à un autre procédé de combat et cela nous obligea à passer systématiquement à l'attaque de nuit à partir de novembre 1940.

Le commandant en chef des forces aériennes se réserva de diriger lui-même les 2e et 3e flottes aériennes spécialement engagées contre la Grande-Bretagne et coordonna leur action avec celle de la 5e flotte (colonel-général Stumpf, Norvège). Les enseignements dont on disposait alors sur le vol d'approche au-dessus de grandes étendues maritimes et sur les attaques de nuit ne prouvaient toujours qu'une chose à savoir qu'avec cette forme de lutte l'Armée de l'Air allemande atteignait la limite de ses possibilités de rendement. Ce que c'est que chercher à rejoindre ses bases avec quelques gouttes d'essence et d'avoir à franchir des centaines de kilomètres au-dessus de la mer avec un seul moteur, celui-là seul peut le savoir qui s'est trouvé lui-même en pareille situation. Aussi faut-il avoir la plus haute estime pour les équipages qui exécutèrent ces vols de guerre à travers les espaces criblés de projectiles de D.C.A. et sous la menace constante des chasseurs de nuit britanniques.

Peu à peu on se tira d'affaire dans tous les domaines : tout allait bien tant que les appareils radios demeuraient à peu près intacts ; mais si ceux-ci étaient défaillants, alors, par mauvais temps ou par brouillard, c'était pour tous les organes de service à terre une affaire épuisante nerveusement que de ramener sur l'aérodrome voulu les appareils de bombardement qui rentraient d'un vol chez l'ennemi. Malgré la meilleure volonté et l'utilisation de toutes les possibilités techniques on n'y parvenait pas toujours. Les atterrissages sur le ventre près de la côte, les prolongations de vol jusqu'en Allemagne de l'Ouest ou en Allemagne centrale, jusqu'à Neubrandenburg par exemple, les sauts en parachutes étaient les expédients utilisés pour sauver tout au moins les équipages.

Les escadres eurent « à manger ce pain dur » pendant de nombreuses semaines tandis que l'Armée de Terre et la Marine, exception faite des sous-marins et des petits bâtiments, se reposaient et pouvaient se préparer en vue d'événements futurs, d'ailleurs imprécis.

Pendant toute cette phase l'activité aérienne fut déterminée au jour le jour. Ce furent surtout les conditions atmosphériques qui en cette occurrence exercèrent une influence déterminante. Après les engagements massifs des mois d'août et de septembre, le nombre des attaques alla en diminuant jusqu'en décembre 1940 pour remonter de nouveau de janvier à avril 1941 et baisser ensuite sérieusement jusqu'en juin. D'après les comptes rendus de combat des unités et les photographies aériennes, nous avons dû obtenir des résultats appréciables. Nous avons cependant surestimé l'effet des bombardements, comme les Alliés le firent d'ailleurs plus tard eux aussi.

Ainsi qu'on le constata par la suite, pour amener l'anéantissement effectif d'un peuple dont les forces internes sont solides et qui possède

un potentiel d'armement largement ramifié, il faut une armée de l'air puissante, prenant l'offensive jour et nuit ainsi que des attaques de terrorisme se poursuivant durant des années et s'accroissant chaque jour. Les résultats extrêmement favorables, tels que ceux obtenus en novembre 1940 sur Coventry, furent accidentels et demeurèrent des exceptions. A Nuremberg, devant le Tribunal militaire international, je fus interrogé sur les attaques de Coventry ; les destructions auraient provoqué en Angleterre une émotion justifiée. Je déclarai à Nuremberg que sur les cartes d'objectifs Coventry était désigné sous le nom de « Petit Essen » anglais avec indication précise de ses installations d'armement. Les importants résultats qui furent obtenus sur cet objectif doivent être attribués en grande partie au fait que la distance était favorable, ce qui permit d'engager les unités de bombardement deux et trois fois dans la même nuit.

Je pris quelques jours de permission à la fin de l'année — ce furent les seuls de toute la guerre — mais ils ne m'apportèrent pas le repos souhaité, car il y eut de violents bombardements contre des villes allemandes situées dans mes régions aériennes.

Les attaques britanniques déclenchées durant ces mois, jusqu'en 1941, contre le territoire national allemand causèrent certes des dommages, mais ceux-ci ne provoquèrent que des perturbations passagères dans les districts touchés et n'obtinrent nulle part de résultats décisifs.

Aujourd'hui le tableau de la bataille d'Angleterre se présente nettement devant mes yeux dans toutes ses phases ; ce fut une lutte ininterrompue pour obtenir les décisions nécessaires ; elle fut rendue très difficile par des ordres qui n'étaient pas toujours adaptés à la situation. Faut-il donc considérer cette bataille aérienne comme un échec dans sa conception et ses résultats ?

La fin rapide de la campagne de l'Ouest avait placé le Haut Commandement allemand devant une situation *qu'il n'avait pas préparée.* L'absence d'un plan de guerre aux vues lointaines se fit alors sentir avec une dureté particulière. C'est une erreur que de se laisser toujours porter par les événements sans avoir créé les bases indispensables pour les opérations qui doivent suivre. Peu importe les motifs qui peuvent avoir guidé Hitler dans son attitude à l'égard de l'Angleterre, c'est pour moi un fait établi que durant ces mois *jamais une attaque contre l'Ile ne fut sérieusement étudiée.* Cela devait fatalement se faire sentir sur la conduite et sur les résultats de la lutte.

ALBERT KESSELRING

TRADUIT PAR LOUIS KOELTZ.

MIRZA ET LA LICORNE

par Jacques Perret

Je vais vous chanter la mort du Bourguignon. Ces mots à peine écrits je les répète à haute voix, avec le ton ; je veux dire le ton cabotin noble qui fait rire trop de sots et dont le besoin quelquefois me prend. Cette première phrase que je déclame à l'instant, tout seul, comme un superbe idiot dans une petite chambre sans échos, mériterait à mon avis qu'on la fît valoir et rouler sous la langue au seuil d'une cave sonore pour inviter les copains à s'émouvoir d'un long poème nostalgique et fier coupé de mâles rasades : je vais vous chanter la mort du bourguignon. Pour une fois cependant je ne serai dupe des mots ni jouet de leur musique et je ne me laisserai pas détourner de mon vœu qui est de parler du bœuf bourguignon, et non de Charles le Téméraire, prince merveilleux qui périt nuitamment en bataille d'hiver dans les roseaux d'un bourbier lorrain pour ne rendre aux patrouilles de l'aube qu'un grand cadavre à demi dévoré par les loups.

Ce n'est pas que l'aventure du duc me trouve indifférent, loin de là. De bon cœur je me laisse éblouir et toucher par sa vie et sa mort car il fut beau duc ne lésinant sur rien. Pourtant si j'avais à écrire l'histoire de ce prince épatant et fatal apanagé, je n'irais pas jusqu'à pleurer l'échec de sa politique à l'exemple de ces beaux esprits encore jaloux de la fortune capétienne et rêvant toujours d'une France plantagenet malgré Jeanne d'Arc, bourguignonne malgré Louis XI si ce n'est autrichienne malgré François Ier. De toute manière il ne s'agit pas de duc mais de bœuf.

Si vous allez quelquefois au restaurant, et pour peu que vous ayez seulement la quarantaine, j'espère que vous avez noté la disparition progressive du bœuf bourguignon, plate-côte, miroton et autres plats mitonnés dont le souvenir s'efface peu à peu comme l'encre mauve qui s'enfonce dans la gélatine des menus périmés. Étant admis que tout se

tient par quelque bout dans l'évolution des mœurs, la disparition d'un tel plat de la table française n'est pas une question oiseuse. Que l'auroch en daube ou le renne à la ravigote soient tombés en désuétude, la chose est bientôt expliquée, mais le bœuf, lui, est toujours là, solidement acclimaté, bien vivant, taxé avec soin, protégé par les lois, entouré de l'affection de tout un peuple. De même pour le vin dont on fait les sauces. Et pourtant le bourguignon n'a plus la faveur.

Nous en sommes à la grillade. D'aucuns prétendent avec mélancolie qu'ici encore nous subissons l'influence du monde anglo-saxon qui fit prévaloir chez nous le beefsteack ; et j'ai beau écrire biftèque, l'engouement pour cette nourriture expéditive et rudimentaire n'en fait pas moins le désespoir des chefs consciencieux. Mais il y a aussi la vie qui va trop vite pour laisser à quoi que ce soit le temps de mijoter. L'orthographe par exemple nous sera bientôt servie saignante comme le châteaubriant et la belle peinture est un chef-d'œuvre-minute comme l'entrecôte. Même dans les foyers où l'épouse ne travaille pas au dehors, elle n'a guère le temps de s'appliquer aux plats cuisinés, ni le goût d'ailleurs puisque son mari en a été méthodiquement écœuré par les chroniques médicales aux gages des rationalisateurs de l'hygiène alimentaire. En outre, le plat cuisiné, naguère providence des petites bourses, est souvent une affaire de bas morceaux et qui dit bas morceaux dit gras et le gras n'est plus toléré dans l'assiette d'un homme libre. C'est ce que les bouchers ont cru comprendre. Le gras offense à la dignité d'une fourchette émancipée, il répugne à la digestion moderne.

Les mêmes bouchers vous diront que l'entrecôte elle-même, encore fameuse il n'y a guère, on commence à la bouder parce qu'il y a trop de gras. Plus question de pot-au-feu. Les cantines où l'on s'attendrait pourtant à voir survivre les bourguignons économiques, les cantines où nous boufferons tous un jour Dieu sait quels biftèques pour la gloire d'un monde rationnel à cadence rapide, ont renoncé au bouilli pour les émincés de biftèque saisis. Je me demande alors ce que le bœuf peut bien faire de sa personne quand elle n'est pas biftèque ; mais les progrès de la génétique bovine joints au prouesses de l'élevage nous font espérer la réalisation prochaine du bœuf vraiment moderne, dans le filet de la queue jusqu'aux cornes, biftèque massif en forme de bœuf.

Et voilà où je voulais en venir : tout ce temps gagné sur la confection et la surveillance des plats cuisinés, qu'en est-il fait ? Le progrès a ceci de vicieux, entre autres, qu'au lieu d'alléger, il finit par encombrer. L'heure est à peine creusée qu'elle se voit bourrée. Nous croyons mettre quelques minutes de côté, mais la tirelire est pipée. Nous ne touchons jamais le fruit de ces épargnes et chaque temps gagné est immédiatement investi dans je ne sais quelle entreprise de chien tournant après sa queue ou je ne sais quelle course au trésor éternellement reconduit comme la carotte pendue au museau de l'âne emballé.

Ce disant d'ailleurs je ne prétends pas traduire les angoisses d'une

expérience personnelle car si je cours après ma queue cela ne dure jamais très longtemps et pour ce qui est de carottes, j'en ai ma botte devant le nez, comme tout le monde, et je cours après d'un petit trot peinard sans négliger les pâtures de rencontre.

Naguère, j'avais précisément une petite chienne absolument admirable et même vertigineuse dans l'art de courir après sa queue. La chose lui venait irrésistiblement quand nous jouions ensemble et pour marquer le paroxysme de sa joie au retour de son maître. Je m'empresse de dire qu'elle n'attrapait jamais sa queue, c'eût été mettre un terme à son ivresse. La chienne donc s'appelait Mirza, appartenant à la très vieille et noble famille des Mirza. C'est un nom qui veut dire Prince, en persan, mais cette Mirza-là était princesse de la main gauche et d'une allure aussi peu orientale que hiératique. De père griffon et de mère barbette, elle avait été abandonnée par ses parents et recueillie par le garde champêtre qui me l'avait cédée pour une fillette de vin blanc. On distingue en France la zone chopine et la zone fillette. En disant donc fillette et en ajoutant qu'elle avait le goulot bien sorti et les épaules tombantes, vous déduirez de cette bouteille, la région approximative de mes activités rustiques. La dernière gorgée étant bue je sifflai Mirza qui avait déjà soupçonné la transaction et semblait ravie de quitter le garde champêtre, homme peu caressant et très blasé sur les chiens. Il eut tout de même une espèce d'attendrissement et nous y allâmes d'une deuxième fillette.

Mirza comprit tout de suite qu'elle était tombée sur un bon patron et le lendemain matin je trouvai dans la cour quatre poulets égorgés. Mirza était assise devant les cadavres, un peu haletante. Elle avait des plumes dans la barbe et semblait dire :

— Ce n'est là qu'une petite démonstration, pour commencer. Mais je peux faire beaucoup mieux et je ne demande qu'à être utile.

Tout ce qui est poule et poulet, je le dis bien franchement, ne m'inspire aucune sympathie. Je ne connais rien de plus idiot, de plus ingrat, de plus éloigné de la nature humaine.

Tout de même, n'allez pas croire que le cynique tableau des quatre poulets couchés sanglants dans la cour m'ait réjoui le cœur. Je ne les ai pas contemplés comme les cadavres de mes ennemis. Sur l'enfance de ces poulets, certes, je m'étais penché avec moins d'amour que d'inquiétude hargneuse. Je les tenais d'une couveuse à pétrole dont le fonctionnement avait empoisonné mes jours et gâché mes nuits. Je me revoyais, sortant du lit, titubant de sommeil, pour aller jusqu'au fond du cellier, une lanterne à la main, surveiller l'engin bizarre où s'évertuaient les mystères de l'incubation dans une odeur infecte. C'est dire que mon antipathie pour les poulets a commencé dès l'œuf.

Je caressai Mirza. En saccageant mon œuvre elle épousait ma querelle obscure. Incohérence et drame du citadin aux champs. Ayant caressé la chienne l'idée me vint d'exploiter ses passions selon les principes du fouriérisme et je résolus de l'affecter à la surveillance de mon potager.

toujours menacé par l'incursion des volailles. Mirza comprit bientôt les immenses perspectives de sa mission. Ma basse-cour effectivement divaguait au sens propre des règlements de police. C'en devenait intenable. Pourtant le poulailler n'était pas mesquin, avec son parc attenant, mais peut-être ignorez-vous ce que peut faire d'un enclos verdoyant une seule douzaine de poules simplement appliquées à vivre, dans quel état de désolation sordide elles peuvent le réduire, en très peu de temps et sans en avoir l'air. Toute trace de végétation avait disparu de mon enclos hormis quelques tiges ligneuses décortiquées jusqu'à l'os et le sol n'était plus qu'un bourbier fienteux regratté à merci et chichement souillé de détritus qu'elles jugaient immangeables sans cesser de les triturer tels que boîtes de camembert, noyaux de pêche et queues de potiron.

La nuit je voyais mes quatre hectares affreusement ravagés, stérilisés à jamais par une horde de cavaliers gratteurs et de centauresses caqueteuses au croupion desquelles un vent maudit rebroussait ignoblement la plume. Après ces cauchemars il m'arrivait de faire la grasse matinée les mains sous la nuque, laissant flotter mon regard au plafond ensoleillé ; et soudain j'y voyais surgir en projection l'ombre de mes poulets furtifs qui se glissaient en silence dans l'allée du jardin.

Arraché du lit je donnai l'alarme à la maisonnée tout en chaussant mes sabots pour commencer ma journée bucolique par une dégelée de cailloux sur mes poulets fugueurs.

Ainsi Mirza, m'ayant vu faire, décida sur le champ de me prêter la main. Elle le fit avec enthousiasme et intelligence. Tantôt s'évertuant comme un chien berger elle allait, jappant aux ailes des fugitives et mordillant les pattes avec un zèle que je n'osais blâmer, tantôt elle galopait en tapinois jusqu'aux confins de mon domaine, rabattait avec soin les poules vers le jardin défendu, puis empruntant des cheminements secrets, rappliquait à toute allure, surgissait au milieu du potager envahi pour se livrer à une corrida punitive, hurlant sa joie d'être utile et de servir un si bon maître. L'obtuse volaille, évidemment, n'y comprenait rien et mon plant de poireau souffrait horriblement.

Je ne sais si Mirza avait ce qu'on appelle du nez, mais ces jeux me firent croire à ses dispositions pour la chasse. Pourtant, chose curieuse, les animaux domestiques, seuls, paraissaient exciter sa passion. Je ne dis rien des chats contre lesquels Mirza entrenait l'immémoriale querelle de sa race à tel point que prononcé à voix neutre au cours d'une conversation pacifique et dans la plus morne des veillées, le mot chat la faisait bondir, flairer sous les portes et aboyer au carnage. Mais, disposition moins banale, quand nous allions en promenade elle me quittait volontiers pour aller flanquer la pagaille dans les cours de ferme. Si Mirza, me dis-je, avait la révélation du gibier, elle accomplirait des prouesses. Je lui fis faire l'ouverture.

Nous traversions une friche ; il était huit heures du matin ; nous n'avions encore rien vu, l'air était piquant. J'avais sous le bras mon fidèle

fusil Gras transformé, calibre 24, à un coup, mais quel coup ! Mirza trottait devant moi, nez en l'air, plus intéressée par le paysage que par les odeurs qui pouvaient traîner dans l'herbe. Elle semblait s'ennuyer un peu. C'est alors qu'elle aperçut, à quelque deux cents mètres et se profilant sur la crête, une vache. Mirza démarra ventre à terre avec un long hurlement de défi. Elle allait tomber sur l'adversaire quand un lièvre lui partit entre les pattes.

Soyons juste : Mirza s'arrêta net, suivit des yeux l'animal bondissant, eut un moment d'hésitation, comme un scrupule. Puis elle repartit à fond de train s'occuper hardiment de la vache. En rentrant chez nous nous avions au tableau, moralement, trois vaches, deux veaux, un fort cheval au vert, deux attelés, une chèvre assez dure et un certain nombre de chats. Supposant que ma chienne était la proie d'un complexe, je la conduisis chez le vétérinaire psychanaliste installé depuis peu au chef-lieu. Il la garda une huitaine et me la rendit en déclarant :

— Voilà qui est fait. J'ai purgé le subconscient. C'est maintenant une bonne petite chienne, psychiquement saine. C'est à vous de voir ce que vous voulez en faire et de la dresser pour.

Une autre fois je vous dirai ce qu'il est advenu de Mirza et comment elle sortit, hélas, de notre vie, mais sachez toutefois que je ne l'ai pas dressée pour la chasse. Pas plus que l'éducation, le dressage n'est mon fort et pour ce qui est de la chasse je n'ai jamais fait d'autre ouverture que celle dont je viens de parler. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir rédigé sur l'ouverture de la chasse autant de papiers que sur celle de la pêche à l'époque où je grattais la bluette en cinquante lignes à quarante sous, petites fleurs d'innocence pour le rachat de la presse pourrie. Chose curieuse pourtant, l'ouverture de la chasse s'est toujours présentée sous ma plume comme un faux bon sujet.

Pour la pêche à la ligne, pas de complication, j'abordais le sujet en pleine confiance et d'un seul trait facile comme pour la revue du 14 Juillet, la Foire à la Ferraille et l'interview de l'homme de la rue. Pour la chasse il en allait autrement, cela remuait en moi des choses non seulement indicibles mais peut-être impubliables. On dit communément : la chasse et la pêche, comme on dit la justice et la force ou les arts et les sciences, évoquant ainsi une dualité harmonieuse, comme deux pendants de cheminée dont on ne saurait discuter l'équilibre. Or, la chasse est quelque chose de beaucoup plus grave que la pêche. Pour parler du chevreuil ou même du lapin, on a des égards que le gardon ni même le brochet ne réclament. Dès les origines nous voyons bien que le chasseur est un grand monsieur à côté du pêcheur et, que je sache, on ne fait pas aux dames les honneurs du nageoir. Ceci dit, je ne prétends pas être un chasseur estimable aux yeux d'un chasseur moderne. Je suis surtout un chasseur de gypaète, d'ours cavernicole, de loup et de licorne ; éventuellement harponneur de cœlacanthe. Ces gibiers, provisoirement raréfiés dans un monde en régression, nous reviendront sans doute avec

l'aurore du renouveau mérovingien attendu par tous les hommes de cœur et annoncé par un petit nombre d'esprits distingués. D'ici là je ne vais tout de même pas me gâter la main à tirer sur des perdreaux et j'abandonne le lapin aux gouniafiers. En outre je me suis laissé dire que, tout bien pesé, la Révolution française avait été faite pour conquérir le droit de chasse et que le permis de chasse est probablement la seule conquête de la Révolution à laquelle soit vraiment attaché le peuple. Mais il va de soi que du train où vont les choses démocratiques et dans la voie où s'engage l'émancipation de l'humanité, le lièvre pour tous est une duperie et une imposture, car on voit assez qu'une espèce d'aristocratie s'est reformée sur les derniers lièvres disponibles, lesquels, au surplus, se sont convertis récemment à la tularemie, doctrine foncièrement anticynégétique et d'origine danubienne introduite en France par le lièvre hongrois dans le cadre des importations psychologiques.

Pour ne rien dire de la myxomatose virus antidémocratique visant à l'extermination du lapin populaire. A cette occasion quelques lecteurs m'ont demandé si nous connaissions le virus destructeur de nos licornes. L'Institut Pasteur que j'ai interrogé s'est refusé à toute déclaration concernant la pathologie d'un animal politiquement engagé. Même circonspection au laboratoire d'archéologie microbienne. En revanche le bureau des épizooties rétrospectives m'a laissé entendre que le virus auquel je faisais allusion était parfaitement connu, pour l'instant inoccupé, mais vigilant.

Pour en finir avec la chasse, on a pu croire un instant que la démocratisation du permis jointe à la pénurie de gibier ne rendissent caducs les plaisirs et privilèges du braconnage par quoi s'affirmait chez nous traditionnellement le goût de la liberté. Mais le braconnage demeure un des principaux ressorts de la vitalité française et le vrai braconnier aura toujours du fil à collet dans le fond de sa casquette, même si l'Assemblée votait le droit au braconnage, proposition antinomique assez conforme à son génie législateur. On sait enfin que les démocraties, et en particulier celles du type archi-mûr comme la IVe République, entretiennent de riches garennes, de giboyeuses remises et de grasses faisanderies où tout le monde est naturellement braconnier avec un képi de garde-chasse.

Comme prévu, le thème de la chasse m'inspire une fois de plus des allégories fumeuses, mais peut-être avez-vous cru discerner entre mes lignes une disposition peu favorable à la démocraticité. Ne vous récriez pas, c'est un mot nouveau dont la langue française vient de s'enrichir : démocraticité. Cela évoque une éruption cutanée, une démangeaison épidémique. Malgré mon goût pour l'invention des mots, je ne suis pas l'auteur de celui-ci, et pourtant, sur le même radical je revendique certaines créations comme démocraspèque, démocresson, œdémocrate et démocrabe dont j'autorise volontiers l'usage aux membres du Parlement de Strasbourg, si cela peut leur rendre service. C'est précisément devant

ladite Assemblée que M. de Menthon a présenté son néologisme appétissant.

Qu'est-ce, au juste, que la démocraticité ? Une disposition de l'âme ? Un état de conscience ? Une vertu théologale populaire ? Une cloche à fromage ? Une onomatopée ? Un postillon cabalistique ? Une muse ? Une sécrétion ? Un ectoplasme ? Une émanation du cosmos ? Une transcendance alimentaire ? Il ne sied pas de poser telles questions. Définir un mot pareil c'est lui retirer sa force. Il s'agit d'un de ces mots qui se comprennent d'eux-mêmes, évoquant une chose qu'on ressent, qu'on éprouve ou qu'on flaire sans qu'il soit besoin de recourir à aucune explication.

Livré aux avaleurs de brouillard, quand il n'est pas confié aux rhéteurs exotiques, le français n'a plus besoin, évidemment, de fonctionner comme un langage clair. Sa clarté devient même indésirable. Il faut reconnaître qu'après cent cinquante ans de logorrhée républicaine, les jaspineurs électoraux, les crécelles de congrès et les ténors de l'opéra législatif sont arrivés à des résultats surprenants, question galimatias. Quand un langage assoupli et aiguisé par deux millénaires de pensée claire se voit requis au service d'une purée de pois apatride, ça fait du joli.

On comprend un peu que les diplomates étrangers ne soient plus d'accord pour adopter un outil présenté par des cochons, au sens ouvrier du mot. Certes, le génie de la langue est tel qu'il y eut un temps où certains truqueurs habiles arrivaient encore à prêter quelque intelligence au charabia et une espèce de transparence aux fumées doctrinaires, ce qui donnait un semblant d'allure aux catastrophes subséquentes. Aujourd'hui que la pensée politique est arrivée au plus épais du pataugis, qu'elle n'a plus rien de commun avec les caractères nationaux qui forgèrent le langage national, M. de Menthon et les autres feraient aussi bien de s'exprimer en papou basique et mieux encore en modulations inarticulées du type scie musicale ou trombone incantatoire qui sauraient traduire avec bonheur toutes les nuances de la démocraticité.

A propos de rhétorique opaque et de langage empêtré, vous vous souvenez peut-être du long rapport explicatif rédigé par le Conseil des Purgeurs à propos de l'affaire Tillon-Marty. Pleinement satisfait par cette lecture, je n'ai pas cherché à mettre mon nez dans les dessous de la purge ; pour un Français d'instruction moyenne, cette prose est assez instructive et le dessus de la chose peut dispenser d'en chercher le dessous. Certes, notre pensée politique n'a pas attendu l'influence russe pour se trouver un langage et il n'y a qu'à puiser dans les comptes rendus de congrès, sinon dans les communiqués de l'Élysée, pour en sortir de jolis morceaux à insérer dans le Quint Livre de Pantagruel. Mais c'est un fait que le discours français au service de la pensée orientale commence à donner des témoignages de bonne volonté assez pathétiques. Les mainteneurs acrobatiques de la vérité communiste nous ont

donné là un document de premier ordre qui devra figurer dans les pièces justificatives d'une étude sur l'évolution comparée de la langue et du génie politique chez les Français. La densité du galimatias, l'embarras d'une pensée torturée par d'obscurs périls, la tartufferie entortillée dans l'hyperbole, l'impudique obsession de la vertu, l'indigence emphatique des mythes, la sueur qui perle sous les mots, la gourme des euphémismes, le coaltar des abstractions, l'effort dramatique enfin pour le salut des vérités provisoires et de ses adjudants surmenés. En supposant que vous ou moi ayons été appelés, en extra, à faire un tel papier, nous aurions trouvé moyen je crois d'arranger leur vilaine histoire en vingt lignes de français puéril et honnête ou en six pages de fabulation récréative. Ce sont des détails de ce genre qui me tiennent éloigné du communisme tel qu'on nous le propose. Écœuré par la prétendue réaction et quelquefois désespérant que reverdisse le chêne de saint Louis, il m'arrive en effet de regarder avec complaisance la foi communiste. Mais je ne peux pas me faire à son langage. Il y a comme ça de grandes choses qui vous rebutent pour de futiles raisons.

JACQUES PERRET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

MA VIE DE TORERO

par Sidney Franklin (*Corréa*)

Être blond, naître à New York de parents américains et devenir toréro est une gageure qui relève de la mythologie contemporaine. C'est pourtant l'histoire de Sidney Franklin.

Il la conte dans une autobiographie mouvementée, fertile en aventures, drue en pittoresque et en roublardise, les choses n'y étant pas toujours dites comme il le faudrait. Lorsqu'il s'exhiba pour la première fois à Madrid, le nouveau venu arrivant du Mexique se montra courageux et obtint un franc succès. Il ne le retrouva jamais par la suite. Bien qu'habile et se défendant avec bonheur, Sidney Franklin n'avait qu'une idée rudimentaire de son art. L'homme, dans l'arène, manquait de personnalité et de grâce.

L'aventure, baroque en soi, avait assez de singularité pour être traitée avec plus de rigueur et moins de complaisance. Dommage !

A. V.

FABRIZIO LUPO

par Carlo Coccioli (*la Table Ronde*)

« Vous pouvez tout dire, disait Proust, à condition de ne jamais dire : Je ». M. Coccioli — que l'on a souvent comparé, depuis *le Ciel et la Terre*, à Bernanos, dit tout, et il dit : *Je*. Devant Dieu et devant les hommes, il plaide la cause de l'amour qui n'ose pas dire son nom. Un inconnu est venu le trouver, lui a raconté sa déchirante histoire, et le romancier s'est trouvé engagé ; son jeune interlocuteur l'a persuadé que son cas devait prendre une valeur d'exemple, que les « autres » — les « normaux » — devaient respecter « la noblesse, la dignité, l'ordre humain d'un amour tel que le sien... Fabrizio Lupo s'indigne de ce que l'Eglise n'ai pas reçu « d'instructions à son propos ». Il prétend échapper à la règle commune et vivre « un grand amour » digne des plus belles passions de l'histoire.

Un livre habile, scabreux, contestable, et, par moment, un beau livre.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

(Suite de la chronique bibliographique page 153.)

LE DRAME D'INDOCHINE

par Pierre Frédérix

Le drame d'Indochine s'est noué, à l'autre bout du monde, à une époque où les Français étaient tout à la joie de la libération. Qui, dans la métropole, avait entendu parler de Ho Chi-Minh en août 1944 ? Combien d'entre nous se sont-ils même rendu compte des angoisses où vécurent 30 000 de nos concitoyens au Tonkin, depuis mars 1945 jusqu'à mars 1946 ? L'arrivée d'Ho Chi-Minh à Paris et l'échec de la conférence de Fontainebleau, à l'automne suivant, apparurent encore au grand public comme un épisode assez banal et en somme assez peu inquiétant. « Cela s'arrangerait plus tard ». Ce n'est qu'après la bataille d'Haïphong, le 23 novembre, que l'affaire indochinoise passa au premier plan de nos soucis. Le 19 décembre le Viet-minh frappait. Ainsi sommes-nous entrés dans une guerre dont le Français moyen ignorait à peu près toutes les origines, toutes les causes, tous les facteurs.

Cette guerre dure depuis plus de sept ans. Elle nous émeut ; elle nous trouble, nous savons tous ce qu'elle coûte au pays, nous voudrions en sortir, et nous voyons mal comment il pourrait y être mis fin. On ne peut plus parler aujourd'hui de cette « monstrueuse indifférence nationale » dont Jules Roy s'indignait justement. Sommes-nous mieux renseignés ? Il est permis d'en douter, si l'on en juge par l'étonnement que suscita au Palais-Bourbon, il y a quelque temps, l'opposition des nationalistes vietnamiens non-communistes à l' « Union Française dans sa forme actuelle ». Cette opposition n'avait jamais été dissimulée. Un livre récent de l'ancien Commissaire de la République au Tonkin, Jean Sain-

teny, nous conte l' « *Histoire d'une Paix manquée* »[1], celle des événements auxquels il participa depuis la capitulation japonaise en août 1945, jusqu'au déclenchement de la guerre d'Indochine en décembre 1946. D'autres ouvrages, que devraient lire tous ceux que le problème intéresse, ont un caractère plus général. « *Viet-nam* »[2], de Paul Mus, livre touffu, parfois même confus, nous ouvre néanmoins, sur la sociologie et la psychologie vietnamiennes des vues qui méritent la plus grande attention. L' « *Histoire du Viet-Nam* 1940-1952 »[3], de Philippe Devillers, reste un ouvrage fondamental. Qu'on en rejette ou qu'on en accepte les conclusions, le « film » de la tragédie se déroule là, sous nos yeux. Encore faudrait-il que chacun de nous, avant d'apporter sa voix au débat, prenne la peine d'entendre des témoignages qui parfois se contredisent mais parfois aussi se complètent. Un des auteurs que je vient de citer — et la liste n'est pas limitative — remarquait à bon droit que l'humanitarisme rousseauiste, pas plus que la nostalgie romaine de la mission civilisatrice, ne correspond plus au réel. Le réel, où est-il donc ?

***

On déplore souvent que nous n'ayons su traiter le problème de l'Indochine comme les Anglais ont traité celui de l'Inde : en un mot, pacifiquement. « *Je ne serai pas le liquidateur de l'Empire britannique* » ; affirmait Churchill. Ce furent d'autres tendances qui prévalurent à l'intérim de son propre cabinet. Mais eussions-nous eu un Stafford Cripps en 1945, nous n'aurions pu agir comme le fit le Gouvernement anglais. Et ceci pour une raison majeure : l'Inde n'a jamais été occupée par l'ennemi, au lieu que les Japonais occupaient les points vitaux de l'Indochine. Quelques reproches qu'on ait adressés à l'amiral Decoux pour son « zèle vichyssiste », il est un point sur lequel presque tous ses adversaires lui ont rendu hommage : face aux Japonais, qui pouvaient l'écraser d'un geste, et n'ayant aucun secours à espérer des Alliés, il défendit la souveraineté française avec une ténacité remarquable. A partir de novembre 1944, il n'était d'ailleurs plus que le paravent des missions gaullistes installées en Asie et dont il suivait les directives.

Vint le jour où les Japonais, pressentant la défaite, n'eurent plus qu'une idée : repasser à des Asiatiques, en l'espèce aux Vietnamiens, ce qu'eux-mêmes, les champions de l'Asie, allaient perdre. Le 9 mars 1945, en quelques heures, ils faisaient prisonnières les garnisons françaises ou les forçaient à se replier vers la Chine. Deux jours plus tard, après avoir consulté le Conseil des Ministres annamite, l'empereur Bao-Daï en personne proclamait l'abolition du protectorat français. C'est Tokio, à ce moment, qui a coupé la tête française au Viet-nam ; c'est Tokio qui, le

1. Amiot-Dumont.
2. Ed. du Seuil.
3. Ed. du Seuil.

premier, a fait cadeau au Viet-nam de l'indépendance. Mais qui donc en France a clairement perçu l'importance de l'événement qui venait de se produire à Hué ? Le 8 mars les Américains s'étaient emparés du pont de Remagen. De Paris, tous les regards étaient tournés vers le Rhin, vers Berlin, où Hitler allait mourir le 1er mai.

Sur cette première opération Bao-Daï, une seconde opération va bientôt s'articuler : l'opération Ho Chi-Minh. Qui est Ho Chi-Minh en 1945 ? Un homme de 53 ans, originaire du Nord de l'Annam et dont le nom véritable est Nguyen Ai Quoc. Très jeune, il a voyagé comme boy à bord d'un navire marchand, jusqu'aux États-Unis. Pendant la première guerre mondiale, il a vécu aux Batignolles ; il a été socialiste, il est devenu communiste après le Congrès de Tours auquel il assistait. Il est allé travailler et s'instruire à Moscou. En 1925, il est à Canton dans l'équipe de Borodine, le conseiller soviétique de Tchang Kaï-chek ; il introduit ses hommes au Viet-nam et au Siam ; quand Borodine tombe, il se réfugie à Moscou.

En 1930, il reparaît à Hong-Kong pour y fonder le Parti communiste indochinois, avec Comité central à Haïphong. Il organise la marche sur Vinh. Arrêté par la police britannique à Hong-Kong en 1931, puis relâché, il se manifeste, dix ans plus tard et deux mois après l'occupation militaire de l'Indochine par les Japonais, en fondant le « Front de l'Indépendance du Viet-nam », en abrégé : le Viet-minh. But : « la destruction du colonialisme et de l'impérialisme fascistes ». Il habite alors le Kwangsé et s'y lie avec les généraux de Tchang-Kaï-chek, qui essayent de s'en servir contre les Japonais, puis l'arrêtent à leur tour. Mais ces généraux anticommunistes reconnaissent qu'il est le seul à disposer d'un bon réseau clandestin au Tonkin. C'est alors, à la fin de 1942, qu'il change de nom. Il est désormais Ho Chi-Minh, « Celui qui éclaire ». Moyennant quoi, on le libère, pour le placer à la tête d'une ligue pro-chinoise patronnée par Tchang Kaï-chek, le « Dong Minh ». Passez muscade. Le voilà « agent des Alliés », et bientôt pro-gaulliste fervent. Ajoutons, pour marquer d'un trait comique cette histoire, que ce sont les agents de liaison de l'Amiral Decoux qui apprendront aux missions gaullistes de Kung-Ming (Yunnanfou) et de Tchoung King, et peut-être à Tchang Kaï-chek, que le communiste Nguyen Ai Quoc et le chef du Dong Minh l'anticommuniste pro-chinois Ho Chi-Minh sont un seul et même homme.

Dès septembre 1943, à Alger, le général de Gaulle a décidé de mettre sur pied un Corps expéditionnaire d'Extrême-Orient, qui participera à la guerre contre le Japon et reprendra pied en Indochine. En février 1944, ses plans se sont précisés. Du coup, Ho Chi-Minh cesse d'être pro-gaulliste. Le 6 août 1944, il a lancé une circulaire au texte révélateur : « *L'heure H est proche... Tous les gouvernements fantoches tomberont. L'Indochine tombera dans l'anarchie. Nous n'aurons pas besoin alors de nous emparer du pouvoir puisqu'il n'y aura plus de pouvoir. Nous for-*

merons un gouvernement qui régnera partout où nos ennemis français et japonais seront incapables de maintenir leur prestige à cause de leur faiblesse militaire... L'occasion étant propice, ce serait un crime de ne pas en profiter. »

Cette occasion, ce sera le coup de force japonais du 9 mars 1945. Ho Chi-Minh est rentré au Tonkin en octobre 1944. La bombe d'Hiroshima éclate le 7 août 1945. Le 7, Ho Chi-Minh fait « élire » à Hanoï, où 5 000 soldats français sont prisonniers dans la citadelle, un « Comité de libération du Peuple Vietnamien ». Le 22 août, quand Jean Sainteny atterrit à Hanoï (à peu près en même temps que l'administrateur Cédile près de Saïgon) pour tenter d'y faire la relève gaulliste de feue l'administration Decoux, il y trouve une ville entièrement pavoisée de drapeaux rouges, de banderoles réclamant « *l'indépendance ou la mort* », et aux mains du Viet-minh.

L'avant-veille, Bao-Daï a adressé un message au général de Gaulle : « *Vous avez trop souffert pendant quatre mortelles années pour ne pas comprendre que le peuple vietnamien, qui a vingt siècles d'histoire et un passé souvent glorieux, ne veut plus, ne peut plus supporter aucune domination ni aucune administration étrangère. Vous comprendriez encore mieux si vous pouviez voir ce qui se passe ici, si vous pouviez subir cette volonté d'indépendance qui couvait au fond de tous les cœurs et qu'aucune force humaine ne peut plus comprimer. Même si vous arriviez à rétablir ici une administration française, elle ne serait plus obéie ; chaque village serait un nid de résistance, chaque ancien collaborateur un ennemi, et vos fonctionnaires et vos colons eux-mêmes demanderaient à sortir de cette atmosphère irrespirable. Je vous prie de comprendre que le seul moyen de sauvegarder les intérêts français et l'influence spirituelle de la France en Indochine est de reconnaître franchement l'indépendance du Viet-nam et de renoncer à toute idée de rétablir ici la souveraineté ou une administration française sous quelque forme que ce soit.* »

Ce message du 20 août 1945, qui en a apprécié la portée et le poids, dans la métropole ? Qu'on se rappelle l'atmosphère parisienne de cette époque, après les revues du 18 juin et du 14 juillet : drapeaux et clairons de la victoire. Bao-Daï était d'ailleurs largement débordé. Il charge le Viet-minh de former le nouveau gouvernement du Viet-nam. On le somme d'abdiquer, il s'exécute docilement le 25. Le drapeau rouge monte aux mâts des bâtiments impériaux de Hué. Les troupes japonaises attendent passivement que les Alliés statuent sur leur sort. Le Tonkin a un gouvernement communiste de fait. Le reste de l'Indochine est en état d'anarchie. L'opération n° 2 s'achève.

***

Quelques jours auparavant, Leclerc a été nommé Commandant des Forces terrestres (alors inexistantes ou prisonnières) d'Indochine, et

l'amiral d'Argenlieu Haut-Commissaire de France pour l'Indochine, poste qu'il occupera jusqu'en mars 1947.

Il est banal — et facile — de répéter aujourd'hui que la « politique d'Argenlieu », a fait faillite. Mais cette « politique d'Argenlieu », qui était certes la sienne en ce sens qu'il croyait honnêtement que c'était la meilleure, la plus favorable aux intérêts de la France, ce n'est tout de même pas lui qui l'a inventée. Cette politique tient, pour l'immédiat, dans les instructions données à Paris à tous ceux que le gouvernement déléguait en Indochine : rétablir l'ordre, réinstaller la souveraineté française en attendant qu'une consultation populaire décide d'un nouveau régime. Et pour un avenir un peu moins proche dans la déclaration publiée le 24 mars 1945 par le Gouvernement provisoire de la République. Cette déclaration prévoyait une Fédération indochinoise de cinq pays distincts, un gouvernement fédéral indochinois mixte présidé par le Gouverneur Général français, une assemblée également mixte, dont les pouvoirs seraient limités au vote du budget et la discussion des projets de loi préparés par un Conseil d'État. En 1930 c'eût été un projet « réaliste ». En 1945, quinze jours après que l'empereur Bao-Daï eut proclamé tout le premier la fin du protectorat et le droit de son pays à l'indépendance, c'était un projet qui ne pouvait rallier contre lui que la quasi-totalité des leaders indochinois, communistes ou anticommunistes.

Leclerc, assure-t-on, n'a appris qu'en passant à Ceylan la décision anglo-américano-russe de Potsdam remettant aux Anglais et aux Chinois la charge de recevoir la reddition japonaise en Indochine au sud et au nord du 16e parallèle. Le 29 août, en baie de Tokio, il signe pour la France l'acte de capitulation du Japon. Le 6 septembre, la première mission britannique débarque à Saïgon, suivie presque aussitôt par des éléments précurseurs de la 2e Division Blindée française. Le 5 octobre, dix jours après que cent cinquante Français ont été massacrés en deux heures dans la capitale cochinchinoise, Leclerc arrive lui-même. Il s'entend avec les Anglais, il accueille ses troupes — 35.000 hommes — il étend ses forces rapidement, il lance ses colonnes vers Pnom-Penh et vers le Sud-Laos.

Contre qui doit-il se battre alors? Contre le Viet-minh assurément ; mais tout autant contre des nationalistes conservateurs (comme les Caodaïstes pro-japonais) qui, beaucoup plus tard seulement, deviendront les alliés anticommunistes de Bao-Daï. C'est une erreur de croire que, sans le Viet-minh, nous eussions été reçus à bras ouverts par tous les Indochinois. Nous n'étions pas détestés d'eux, certes ; notre administration, dans l'ensemble, avait été bonne ; notre domination était acceptée « à terme ». Mais ce terme, l'histoire venait apparemment de le fixer. Au moment où Leclerc reconquiert la Cochinchine par les armes, presque tout ce qui en Indochine est capable d'un embryon de sentiment politique « pense nationaliste ». L'ex-empereur Bao-Daï, devenu le

citoyen Vinh Thuy, est « Conseiller Suprême du Gouvernement » Viet-minh. Et il ne cessera d'en exercer les fonctions, sans pourtant rejeter le titre, qu'en avril 1946, lorsqu'il ira s'installer à Hong-Kong.

Au début de février 1946, après trois mois d'opérations, Leclerc déclare achevée la pacification de la Cochinchine et du Sud Annam, pacification toute relative d'ailleurs puisque des maquis subsistent en de nombreuses régions. Les Anglais sont repartis. Au nord du 16e parallèle par contre, tout reste à faire. Les résidents français (25.000) y vivent dans la crainte permanente de l'assassinat. Sous un gouvernement à tête Viet-minh, Hanoï est en fait une ville sans lois. Les garnisons du temps de l'amiral Decoux sont toujours prisonnières. Les Chinois, arrivés en septembre 1945, s'installent ; ils procèdent au désarmement et à l'évacuation des troupes japonaises avec une lenteur systématique, comme si c'était la France et non le Japon qui fût dans le camp des vaincus.

Qui sont ces Chinois ? Les hommes de Tchang Kaï-chek, par conséquent des anticommunistes. Pour les rassurer, Ho Chi-Minh élargit son gouvernement et y introduit, sous couleur d'union nationale, des représentants des partis pro-chinois ; il va même jusqu'à « liquider » le Parti communiste indochinois. Simple camouflage démocratique. Ceci fait, les Chinois le regardent sans déplaisir former une armée pour aller au secours de ses compatriotes du Sud, autrement dit pour marcher contre Leclerc. « *Nous serions heureux*, affirme-t-il, *de nous entendre avec le Gouvernement Français, mais nous lutterons jusqu'au bout si on nous refuse l'indépendance.* » Sur ce point, les Américains lui donnent raison. Quant aux Chinois, ils sont entièrement d'accord. Les Chinois anticommunistes de Tchang Kaï-chek n'ont pas une politique extérieure différente, à l'égard de l'Indochine, de celle que pratiqueront plus tard les Chinois communistes de Mao Tsé-tung. Leur but est de brouiller les Français et les Vietnamiens, et de faire de l'ex-Empire d'Annam une zone d'influence chinoise, un satellite de la Chine. Si en dernier ressort, ils permettaient aux troupes françaises de revenir au nord du 16e parallèle, ce ne serait qu'à la condition que leur cousin asiatique Ho Chi-Minh le permette aussi.

Telles sont les conditions dans lesquelles s'est noué le drame d'Indochine. En février 1946, lorsqu'il s'agit de décider si nous nous rétablirions au Tonkin (selon les instructions de Paris) et comment nous procéderions, les deux représentants principaux de la France à Saïgon, d'Argenlieu et Leclerc, tous deux hommes irréprochables, sont en profond désaccord. Pour l'amiral, Haut-Commissaire, Ho Chi-Minh n'est qu'un minoritaire avec qui l'on ne doit pas traiter. Le Tonkin sera réoccupé, comme la Cochinchine, au besoin par la force. Le général est-il moins sévère pour Ho Chi-Minh ? Non pas : son nom seul, assurent les témoins, le mettait en fureur, les premiers temps. N'empêche qu'au moment d'agir, il estime ne pouvoir rentrer au Tonkin que par négociation.

Des considérations de politique extérieure française (le 20 janvier,

Félix Gouin avait succédé au général de Gaulle) ont-elles pesé sur lui ? On le croira malaisément : Leclerc n'était pas un politicien. Des ordres formels de Paris ? Non plus. Ce ne sont pas les ordres de Paris que Leclerc exécutera, mais bien les propositions de Leclerc que Paris acceptera quelques semaines plus tard. Les motifs du Commandant des Forces terrestres d'Indochine sont avant tout d'ordre militaire. « *Il était indispensable* écrira-t-il, *de trouver un gouvernement annamite, si imparfait fût-il, en place à Hanoï et n'ayant pas pris la brousse.* » Ce qu'il craint surtout, c'est ce qui se produira onze mois plus tard : la guerre généralisée. Pour l'éviter, il irait jusqu'à prononcer le mot d'indépendance. Contre les préférences de l'amiral d'Argenlieu, il fait donc engager une double négociation : à Tchoung-King, où il obtiendra le 28 février un accord de principe, en tout cas nécessaire, sur la relève des troupes chinoises par les troupes françaises au nord du 16e parallèle ; et à Hanoï même où Sainteny — qui voit la situation comme Leclerc — cause avec Ho Chi-Minh.

Entretiens pénibles, on l'imagine, étant donné la distance qui sépare le programme minimum d'Ho Chi-Minh de la déclaration publiée le 24 mars 1945 par le Gouvernement de Gaulle et non désavouée par le Gouvernement Gouin. Ils aboutiront pourtant aux fameux accords Sainteny-Ho Chi-Minh du 6 mars 1946. Douze heures trop tard, Leclerc, pressé par le temps et par le calendrier des marées, était en mer avec son armada alors qu'on discutait encore. Quand il arrive devant Haïphong, ce sont nos « alliés » chinois, les troupes d'un des « Quatre Grands », et non celles d'Ho Chi-Minh qui l'accueillent par une grêle de mitraille. On aura peine à leur faire entendre que tout le monde a signé. Ils demeurent défiants, presque hostiles. Il faudra encore douze jours de palabres pour que les soldats de Leclerc entrent à Hanoï, libèrent les soldats de Decoux et mettent fin au cauchemar des résidents français, qui durait depuis un an.

*
* *

Les accords du 6 mars 1946 ont fait couler des flots d'encre. Ils ont soulevé des passions. Pour une partie des Français qui se croient en mesure de porter un jugement sur les affaires d'Indochine, ils marquent encore le début de nos « abdications ». Pour les autres, le début de la « raison ». C'est l'éternel débat qui recommence d'année en année sur tous les points des ex-empires coloniaux. Les « illusions de la gauche » ? Admettons un instant qu'elles aient eu leur part dans la décision. M. Jean Sainteny passe pour un « homme de droite », et le général Leclerc en était un, incontestablement. Or, c'est Sainteny, à peu près seul, qui a discuté et rédigé, côté français, les accords ; et c'est Leclerc qui a mené toute l'affaire, comme intérimaire de l'amiral d'Argenlieu, parti pour Paris le 13 février. Il en revendiquera la responsabilité.

« *C'est moi qui ai exposé à M. Sainteny et au général Salan la nécessité impérative de me présenter un gouvernement annamite le jour où nous débarquerions.* » La veille de son arrivée à Haïphong, il faisait encore demander à Sainteny d'aboutir coûte que coûte. Nous voilà loin des étiquettes toutes faites sur la « droite », ou la « gauche », ou la « politique d'Argenlieu », ou « les erreurs de M. Sainteny ».

Pour les Américains, la rentrée à Hanoï fut une « *french victory* ». Très préoccupés à cette époque de ne pas se présenter au monde comme des fourriers du colonialisme, ils le disaient sans trop d'enthousiasme. L'amiral d'Argenlieu, retour de Paris où on ne l'avait pas approuvé, fut amer. « *Je m'émerveille,* dit-il au général Valluy, *oui mon général, c'est le mot, je m'émerveille que la France ait en Indochine un si beau corps expéditionnaire, et que ses chefs préfèrent traiter que de se battre.* » Devant cinquante personnes, au Palais Norodom, il évoquait Munich. Réplique écrite de Leclerc : « *Je n'hésite pas à affirmer que la signature de ces accords, quelles que soient leurs imperfections, constitue, dans les conditions où elle s'est produite, un véritable tour de force.* »

Que stipulaient les accords du 6 mars ? Essentiellement ceci : la France reconnaît la République du Viet-nam comme un État libre ayant son gouvernement, son parlement, son armée et ses finances, faisant partie de la Fédération indochinoise et de l'Union française ; le statut de la Cochinchine sera fixé par référendum ; l'armée française sera accueillie amicalement au nord du 16e parallèle, où elle relèvera les troupes chinoises ; elle sera relevée, à son tour, en cinq ans, par l'armée vietnamienne ; des négociations seront engagées avec la France au sujet du statut futur de l'Indochine. Le mot d'indépendance n'était pas prononcé ; celui de Gouvernement général était abandonné. « *La Liberté,* commentera Giap, le général du Viet-minh, le lendemain devant 100 000 personnes, *c'est plus que l'autonomie, mais ce n'est pas encore l'indépendance. Une fois la liberté atteinte, nous irons jusqu'à l'indépendance complète.* » Deux jours plus tard, le citoyen Vinh Thuy, ex-empereur Bao-Daï et Conseiller Supérieur du Gouvernement de la République du Viet-nam qui en compagnie d'Ho Chi-Minh était venu congratuler M. Sainteny, quittait subitement Hanoï, à bord d'un avion américain, pour gagner Kun-Ming, dans le Yunnan.

On a dit que Ho Chi-Minh avait roulé tout le monde le 6 mars. Il aurait roulé les Chinois en obtenant le départ de leur armée, moyennant octroi aux Vietnamiens pro-chinois de quelques sièges dans son Assemblée, sièges qu'il reprendra aussi aisément qu'il les a donnés. Il aurait roulé les Français en leur promettant amitié, alors qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps pour mieux les égorger. Mais il faut reconnaître que si l'on se place dans l'optique d'un nationaliste vietnamien de cette époque, — communiste ou non — la perspective n'est plus du tout la même.

Qu'avait obtenu Ho Chi-Minh, en somme, le 6 mars 1946 ? Un engage-

ment, un écrit. Et quelle était, pour l'instant, la réalité tangible ? 20 000 soldats français en armes à Hanoï et des blindés français qui se répandaient rapidement dans le pays, remontant jusqu'à la frontière de Chine. En fait il ne manqua pas de Français non investis de fonctions officielles pour suggérer : « *Maintenant que nous sommes dans la place, qu'attendons-nous pour corriger ces salopards ?* » Et plus nombreux encore étaient, probablement, ceux qui considéraient les accords du 6 mars comme un diktat qui nous avait été extorqué par la force. On ne peut s'étonner, dès lors, des accusations qui montèrent contre Ho Chi-Minh dans son propre camp : « Traître à la patrie. » Pour beaucoup de ses adjoints, c'était lui qui s'était fait rouler. Il est très certain, de toute façon, qu'un complexe de peur s'installa, à partir du milieu de mars 1946, dans le Gouvernement de la République du Viet-nam.

En réalité, tout revenait à une question de bonne foi. Et personne ne croyait à la bonne foi de personne. Le 29 mars, en baie d'Along, Ho Chi-Minh exprimait à l'amiral d'Argenlieu le désir de partir très vite pour Paris afin d'y négocier le traité final. Une conférence préparatoire s'ouvrait à Dalat, le 17 avril. A tort ou à raison, les Vietnamiens eurent l'impression que les Français voulaient ressusciter l'ancien Gouvernement général sous forme de Fédération ; à tort ou à raison, ils crurent que les Français étaient résolus à empêcher la réunion de la Cochinchine (ex-colonie) aux deux autres « Ky » (les ex-protectorats d'Annam et du Tonkin). Le 11 mai, la conférence préparatoire avait échoué. Décidément retiré à Hong-Kong, le citoyen Vinh Thuy, ex-Bao-Daï, semblait se laver les mains de toute cette affaire. Le 28, Ho Chi-Minh, plus méfiant et plus suspect que jamais à son propre parti, prenait l'avion pour la France.

Trois jours après, une « République autonome de Cochinchine » était proclamée à Saïgon « sous réserve du référendum prévu par la convention du 6 mars 1946 ». Maladresse certaine, puisque les délégués vietnamiens étaient convaincus que ce référendum serait truqué ou escamoté. Le 6 juillet, la conférence de Fontainebleau débutait, et s'embourbait aussitôt dans des discussions sur la Cochinchine, sur les douanes, sur la représentation diplomatique vietnamienne, c'est-à-dire sur des points où nous devions donner plus tard satisfaction totale à Bao-Daï. Le 1er août, l'amiral d'Argenlieu réunissait de son côté une conférence fédérale à Dalat, afin de connaître le point de vue du Laos et du Cambodge. Plusieurs adversaires de la « politique d'Argenlieu » donnent ici raison à l'amiral : la plupart des Français oublient ou ignorent en effet que, pour les Laotiens ou les Cambodgiens, le Vietnamien, qu'il s'appelle Bao-Daï ou Ho Chi-Minh, est d'abord un *étranger*. Mais à Fontainebleau, les délégués vietnamiens n'en jugeront pas ainsi. Le fantôme du Gouvernement général les hantait. Quels qu'aient pu être les torts de part et d'autre, on a pu, à partir de ce moment, parler de « paix manquée ».

A la fin de leur séjour en France, les délégués vietnamiens s'attendaient

chaque jour à ce qu'on les arrêtât. Supposons qu'on l'ait fait : c'était facile. Nous serions aujourd'hui débarrassés d'Ho Chi-Minh. Bon. Mais ensuite ? Ho Chi-Minh n'a cessé de supplier : « Ne me laissez pas rentrer les mains vides ». Habileté de négociateur ? Sans aucun doute. N'empêche qu'Ho Chi-Minh savait parfaitement ce qui se passait à Hanoï, et que les « durs » de son parti y tenaient toutes les ficelles.

La différence entre Ho Chi-Minh et un « dur » de son parti — mettons Giap — n'est pas dans les buts ; elle est dans les méthodes. Le plan d'Ho Chi-Minh, autant qu'on peut l'imaginer, était le suivant : « liberté » du Viet-nam aux termes des accords du 6 mars entièrement appliqués par la France, départ des troupes françaises au bout de cinq ans, indépendance du Viet-nam, et « coup de Prague ». Giap ne croyait pas à la réalisation de ce plan ; il n'a jamais misé que sur la conquête de l'indépendance et la victoire du communisme indochinois par les armes. Ho Chi-Minh, lui, craignait très vraisemblablement la guerre ; il la craignait, pour une raison qui était celle de Leclerc, parce que pas plus que Leclerc il n'était certain d'avoir les moyens de la gagner. Ho Chi-Minh arrêté à Fontainebleau, que se fût-il passé ? L'équipe Giap — qui reste aujourd'hui la force motrice principale du Viet-minh — eût déclenché la guerre à Hanoï quelques mois plus tôt qu'elle n'a effectivement débuté.

Ho Chi-Minh quitta donc la France, par bateau (il n'était pas pressé d'entrer dans les sombres nuées qui l'attendaient au Tonkin) vers la mi-septembre 1946, après avoir signé in extremis un « modus vivendi » surtout économique, qui laissait les problèmes essentiels en suspens. Le 20 octobre, il débarque à Hanoï. Le 13 novembre, d'Argenlieu quitte Saïgon pour Paris, laissant l'intérim au général Valluy. La Constitution de la IVe République, y compris le titre qui concerne l'Union Française, a été promulguée le 27 octobre. Depuis les élections du 10 novembre le cabinet Bidault est virtuellement démissionnaire.

C'est dans cette espèce d'interrègne que le drame se consomme. Un banal incident de douane — la saisie d'une jonque chinoise de contrebande, le 20 novembre, par la marine française dans le port d'Haïphong — provoque une fusillade des commandos vietnamiens et dégénère trois jours plus tard en bataille où intervient l'artillerie navale. Pour Giap, qui dispose de 30 000 hommes, ce n'est que la préface d'un « coup d'État » français qui balayera le Gouvernement Ho Chi-Minh à Hanoï. Le cabinet Bidault donne sa démission le 28 novembre. Le cabinet Léon Blum obtient la confiance le 17 décembre, après vingt jours d'expédition des « affaires courantes ». Le lendemain le Conseil des Ministres décide de renvoyer d'Argenlieu et le ministre de la France d'Outre-Mer.

Trop tard, de nouveau trop tard. Au dernier journaliste français qui l'a vu, le 7 décembre, Ho Chi-Minh a dit : « *Ni la France, ni le Viet-nam, ne peuvent se payer le luxe d'une guerre sanglante* », ajoutant d'ailleurs : « *Cette guerre, si on nous l'impose, nous la ferons. La lutte sera atroce...* » On peut le croire sincère, il l'est sans doute ; mais incontestablement

c'est Giap qui mène. L'attitude de Ho Chi-Minh, le dernier jour, si elle ne témoigne pas d'une profonde perfidie (la lettre amicale qu'il adresse à Sainteny, le 19 décembre 1946, quelques heures avant l'assaut) est celle d'un homme débordé ; l'une et l'autre hypothèse sont également inquiétantes. A 20 heures, les commandos de Giap attaquent les Français, militaires et civils, dans Hanoï. La guerre a commencé.

***

La suite est connue. D'Argenlieu fit sonder Bao-Daï à Hong-Kong dès janvier 1947. Son successeur en Indochine, M. Bollaert, se préparait, d'accord avec le Président du Conseil, M. Ramadier, à proposer publiquement la reconnaissance de l'indépendance du Viet-nam dans le cadre de l'Union Française, lorsqu'il fut convoqué d'urgence à Paris, au mois d'août. Le mot « indépendance » est de trop. Un pas en arrière. Bao-Daï accepte néanmoins de reprendre le pouvoir, en septembre, afin de négocier avec la France. Le 6 décembre, Bao-Daï paraphe un protocole où figure le mot indépendance. Un pas en avant. Le protocole se transforme en accord, le 5 juin 1948, en Baie d'Along : l'indépendance du Viet-nam est reconnue dans le cadre de l'Union Française ; les représentants vietnamiens devront passer avec les représentants de la France divers arrangements d'ordre culturel, diplomatique, militaire, économique, financier et technique.

La presse cochinchinoise se déchaîne contre Bollaert, et le Viet-minh contre Bao-Daï. André Marie succède à Robert Schuman en juillet 1948, et Léon Pignon à Bollaert en octobre. Le 8 mars 1949, signature de l'accord Bao-Daï-Auriol : l'indépendance et l'unité du Viet-nam sont solennellement reconnues ; le Viet-nam jouira de sa souveraineté interne, moins quelques restrictions judiciaires ; il aura son armée nationale, la France gardant des bases, des garnisons et le droit de circuler entre elles ; il aura ses représentants diplomatiques directs au Siam, aux Indes, au Vatican : première concession sur le texte constitutionnel de l'Union Française.

Le rattachement de la Cochinchine au Viet-nam, contre lequel on s'était bagarré pendant plusieurs années à Saïgon, à Dalat ou à Fontainebleau, est voté en un tournemain par une Assemblée cochinchinoise le 23 avril 1949 : et Bao-Daï consent alors à se réinstaller en Indochine. La question des douanes, qui fut la cause immédiate du bombardement d'Haïphong en novembre 1946, s'est réglée aussi rapidement. Le transfert au Viet-nam de l'administration française se fera en deux étapes : par la convention Bao-Daï-Pignon de décembre 1949, et à la suite de la conférence de Pau (juin-novembre 1950). « *Il est permis de dire aujourd'hui,* déclarera M. Maurice Dejean, commissaire général en Indochine, le 17 janvier 1954, *que dans la définition de ses rapports avec les États associés, la France s'est prononcée pour la conception essentiellement*

libérale et égalitaire esquissée dans le préambule de la Constitution et non pour la conception (restrictive) du titre VIII. » Eh, pardi... L'électeur français ignorerait-il encore que le Viet-nam a maintenant sa diplomatie propre, comme un État souverain, qu'il est représenté directement à Washington et aux conférences internationales, et qu'il entend bien étendre cette souveraineté à son armée dès que la situation militaire le permettra ? La même évolution s'est poursuivie au Cambodge et au Laos. Bref, nous avons accordé à l'Indochine, entre 1948 et 1952, et sans arrière-pensée, ce que nous refusions ou que nous ne concédions qu'avec répugnance en 1946.

« *J'estime,* disait notre ministre de la Guerre en mai 1947, *qu'il n'y a plus désormais de problème militaire en Indochine : le succès de nos armes est complet.* » Avant de nous moquer de cette prédiction imprudente rappelons que les communistes chinois n'ont atteint la frontière du Viet-nam qu'en décembre 1949 : les conditions de la lutte en ont été profondément transformées. Nos épreuves les plus cruelles ne sont venues qu'après. Il a fallu que de Lattre arrive en décembre 1950 et que l'opinion américaine se retourne complètement pour que soit rétabli un équilibre de forces. Pendant que l'armée vietnamienne se développe lentement, les forces du Viet-minh s'accroissent. Armes ou appui chinois ; divisions françaises, armes ou crédits américains. Qu'on le veuille ou non, cette guerre a pris un caractère international.

« *L'anticommunisme,* affirmait Leclerc au début de 1947, *sera un levier sans appui aussi longtemps que le problème national n'aura pas été résolu.* » Le problème national a été résolu, du moins en ce qui concerne l'essentiel des revendications vietnamiennes : l'indépendance. Il ne l'est évidemment pas sur le plan intérieur. Bao-Daï faisait ses études en France lorsque son père mourut en 1925. Monté sur le trône d'Annam en 1932, bientôt marié par amour avec une bourgeoise catholique cochinchinoise, et partisan d'une complète modernisation de l'État vietnamien, il avait commencé par être extrêmement populaire. Au bout de deux ans il se reconnaissait impuissant. Si l'on en croit l'auteur de l' « *Histoire du Viet-nam* », M. Philippe Devillers, qui était attaché à l'État-Major Leclerc, son abdication en 1945 n'aurait suscité aucune réaction en sa faveur. Bao-Daï passe, aujourd'hui encore, pour avoir plus d'intelligence que de caractère. De là à le traiter de fantoche, comme on l'a fait, il y a un monde.

Singulier fantoche, en effet, que cet homme qui, depuis mars 1945, n'a jamais varié d'un pouce sur les articles principaux de son programme — indépendance complète et unité du Viet-nam — et qui en a obtenu l'exécution contre l'opposition de la majorité des Français d'Indochine et d'une large partie du Parlement français. Du point de vue nationaliste Bao-Daï est un candidat parfaitement plausible. Ses faiblesses sont ailleurs : dans l'atmosphère d'affairisme où baignent certains membres de son entourage, dans sa conception du pouvoir.

Est-il une sorte de Louis XVIII vietnamien, un Louis-Philippe, un Prince-Président, un Mac-Mahon, un Monsieur Thiers de l'Asie ? Ceci regarde ses compatriotes. Ce qu'il n'est certainement pas, c'est un personnage despotique et borné, du type Tchang Kaï-chek ou Syngman Rhee. Lui-même a d'ailleurs toujours déclaré qu'il s'en remettrait, pour la forme du régime, à la volonté populaire. Il n'a pas voulu reprendre le titre d'Empereur. Il n'est que Chef de l'État. A supposer que le Viet-minh soit tenu en échec, le Viet-nam pourrait évoluer assez rapidement vers une République du type indonésien.

Reste la guerre, qui domine tout, et qui rend même illusoire toute consultation populaire, où l'électeur se déjugerait du jour au lendemain selon la position des troupes. Il est parfaitement vain de se demander s'il y a 10 000 communistes au Viet-nam ou s'il y en a huit millions. Il est très raisonnable au contraire de supposer que des millions de vietnamiens souhaitent moins un Viet-nam communiste ou anticommuniste que la fin de leur grande misère. Qui ne se souvient de l'adjuration pathétique du général de Lattre ? « *Si vous êtes communistes, rejoignez le maquis, vous y trouverez des hommes qui se battent bien pour une mauvaise cause.* » Et sans doute l'opposition entre un « maquis ascétique » et les « villes pourries par le jeu et par les trafics » joue-t-elle, comme l'a indiqué M. Paul Mus, en faveur du Viet-minh. Mais la peur, à elle seule, expliquerait l'attentisme. Jules Roy l'a constaté de ses yeux, en territoire tenu par l'armée vietnamienne : « *Bien que les soldats et les officiers fussent de la même nationalité que les paysans, et quelquefois du même village, les paysans les fuyaient. Rattrapés, ils se taisaient, dans la crainte des représailles du Viet-minh.* » Autre page du même auteur : « *Le paysan du delta n'a que faire d'un ordre qui passe et laisse le champ libre à la terreur. Il n'est pas l'ami des Rouges qui le rançonnent et lui enlèvent ses fils. Il n'est que l'ami de la paix. Il sera l'ami de qui lui garantira la paix. Non pour six mois, mais pour des générations. Il préférerait que ce soit nous. Mais il n'en est pas sûr.* » Sur vingt millions de Vietnamiens peut-être en est-il plus des trois quarts qui attendent « la décision du Ciel ».

Pouvons-nous en sortir ? Il n'est pas du tout invraisemblable qu'il se trouve, parmi les dirigeants du Viet-minh, des hommes qui se demandent si leur « passage du Rubicon », en décembre 1946, n'a pas été une effroyable erreur tactique. N'ont-ils pas joué sur une guerre dont l'issue reste douteuse pour eux comme pour nous (sauf intervention massive chinoise qui entraînerait à son tour les complications internationales les plus redoutables pour tous) une partie qu'ils auraient pu gagner en grignotant les nationalistes vietnamiens anticommunistes ? « *Si je retrouvais devant moi le Ho Chi-Minh de* 1946, déclarait Albert Sarraut l'été dernier, *je traiterais avec lui. Mais il faudrait d'abord savoir si Ho Chi-Minh a toujours la liberté et le pouvoir de négocier.* » La position du Président de la République Démocratique du Viet-nam est en effet assez

mystérieuse. Le Ho Chi-Minh de 1946 parlait en vietnamien communiste. Le Ho Chi-Minh de l'interview de novembre 1953 ajoute à ses réponses touchant la possibilité d'un armistice indochinois un couplet sur l'armée européenne qui porte le sceau Molotov.

Les gouvernements de Saïgon, de Vien-tiane et de Pnom-Penh sont reconnus par plus de trente nations. Le gouvernement Ho Chi-Minh a été reconnu en janvier 1950 par l'axe Pékin-Moscou ; et les experts en affaires asiatiques sont enclins à penser que c'est Mao Tsé-tung qui a emporté la décision de Moscou, non l'inverse. La guerre d'Indochine ne coûte rien à l'Union Soviétique ; selon toute apparence, elle la sert. Mais si une nouvelle stratégie mondiale l'y incitait, l'U.R.S.S. n'aurait pas plus de scrupule à sacrifier le Viet-minh qu'elle n'en a eu à lâcher d'autres partis communistes, à d'autres époques et sur divers points du globe, chaque fois qu'elle l'a jugé opportun.

Aux yeux des Chinois, au contraire, le Viet-nam est toujours apparu comme un prolongement naturel de l'Empire du Milieu. Mao Tsé-tung abandonnerait d'autant moins volontiers son coreligionnaire politique annamite qu'il espère en faire un préfet. Lorsque Ho Chi-Minh dit que la négociation d'un armistice « *concerne essentiellement le gouvernement de la France et celui du Viet-nam* » — soit, dans sa pensée, le Viet-minh — il énonce une part de la vérité : dans un conflit, c'est bien avec l'adversaire qu'il faut discuter, si l'on veut explorer d'autres voies que celles de la force. N'empêche qu'au point où nous en sommes, Ho Chi-Minh n'est pas le seul adversaire. Pas plus que la France et le gouvernement de Saïgon ne sont les seuls intéressés au sort de la péninsule. L'armistice en Corée n'a pas été obtenu par négociation entre les Coréens du Nord et les Coréens du Sud ; il l'a été par négociation entre les États-Unis et la Chine. De même pour l'Indochine, devenue l'enjeu d'un grand dessein. « On n'en sortira » que dans la mesure où Washington pourra obliger Mao Tsé-tung à traiter.

PIERRE FRÉDÉRIX

SHAKESPEARE A PARIS

par Bernard de Fallois

Il n'y a sans doute pas d'écrivain plus étudié que Shakespeare. Il n'y en a pas en tout cas qui ait comme lui le double privilège d'avoir créé une œuvre essentielle, en qui toute l'humanité se reconnaît, qui s'impose comme un fait, qui défie tout commentaire — et qui en ait suscité davantage. Ces commentaires, il est vrai, ont été plus souvent à l'homme qu'à l'écrivain, il leur est arrivé de s'égarer dans des voies inutiles ou saugrenues, et l'on peut se demander en fin de compte si le vrai visage du dramaturge n'a pas été par eux recouvert plutôt que découvert. C'est le risque même du succès et Shakespeare y est exposé plus que d'autres. Et c'est pourquoi il est bon qu'un historien, renonçant aux habituelles recherches, nous propose aujourd'hui un simple état de la question, sans hypothèse nouvelle, mais où l'érudition est constamment surveillée, tempérée, épiée par le bon sens. Ce recours au bon sens est fort utile dans un domaine où le bon sens est le plus souvent mal partagé.

L'excellent livre de M. Martin Maurice [1] n'est d'ailleurs pas sans analogie à cet égard avec la thèse que M. Étiemble a publiée l'an dernier sur Rimbaud. Dans les deux cas il s'agit de détruire une légende. Ne nous hâtons pas de crier au miracle, et de voir là un nouveau pas de la critique. Peut-être n'avons-nous jamais été plus près de sa fin. Ce n'est pas que nous tenions trop aux biographies. Au contraire. Les limites, les faiblesses d'une érudition purement historique ne sont plus à démontrer, son ennui surtout : les démêlés du grand Will avec la justice de son pays, ses deux mariages, le mystère des sonnets, la querelle des stratfordiens et des antistratfordiens, les patients travaux d'Abel Lefranc, il faut bien avouer que tout cela nous paraît aujourd'hui un peu vieillot, bien propre en tout cas à retenir une époque délicieuse et lente, où Victor Bérard pouvait passer vingt ans dans le sillage d'Ulysse, et Joseph Bédier

1. Shakespeare (Gallimard).

sur les routes des pèlerinages. Mais ces deux noms, précisément, témoignent aussi en faveur d'un temps qui mêlait quelque ridicule, une fantaisie parfois excessive à beaucoup de ferveur et de piété. Si la critique est d'abord un goût, le plaisir et la vie qui se dégagent du passé, jamais critiques ne furent plus nombreux et plus grands qu'alors. Il leur arrivait d'être indiscrets. A nos critiques modernes, qui poussent le scrupule jusqu'au silence et renversent les idoles sans rien nous offrir en échange, nous reprocherions volontiers de ne pas l'être assez.

Cette timidité, pourtant, a des excuses. En même temps que le livre de M. Martin Maurice nous faisait constater l'éloignement des problèmes, de l'homme Shakespeare, trois spectacles inoubliables venaient nous rappeler que l'œuvre n'a rien perdu de ses sortilèges. *Jules César, Richard II, Le Songe d'une Nuit d'Été :* trois pièces qu'on ne cite même pas d'ordinaire parmi les plus hautes. Elles ont suffi à faire surgir devant nous la vieille cathédrale toujours debout, avec la sombre nef de ses légendes barbares, les deux rudes et claires trilogies antiques, la dentelle précieuse des comédies, et cette lumière surtout, cette lumière de vitrail, chantante et changeante, que fait jouer à travers n'importe quelle pièce de Shakespeare sa poésie. A quoi bon dire ce qui se voit ? N'est-il pas inutile et présomptueux de parler d'un homme qui est tout le théâtre, comme Bach est toute la musique ? Mais justement, parler de Shakespeare, c'est parler du théâtre, et puisque leurs secrets communs semblent aujourd'hui oubliés, nous pouvons peut-être essayer, humblement, modestement, de les retrouver.

⁂

Le premier don qu'on lui accorde, c'est la présence. Shakespeare règne sur le théâtre parce qu'il ne peut se passer du théâtre. Très différents de nos héros classiques qui s'enrichissent de toute réflexion, se déploient dans notre esprit, y reprennent, mieux que sur les planches, leur situation d'êtres typiques, les personnages de Shakespeare sont uniques. Ils s'emparent de nous plus qu'ils ne se font connaître. Voyez Jean Vilar entrer du fond de la scène, impérieux, pressé, marchant sur le public. Avant toute parole, c'est le choc de leur apparition qui nous révèle le vieux Richard, le jeune Marc-Antoine. Racine gagne à être lu, Shakespeare à être vu. Mais à être vu de façon inhabituelle, anormale, et c'est là ce qu'on remarque moins d'ordinaire. Nous sommes gênés là encore par les habitudes de la scène française, son élégance, son étroitesse voulue, ses tragédies en perruque ou en veston. Des trois spectacles dont nous parlions, aucun ne respectait cette tradition. On ne peut appeler scène la fosse béante au fond de laquelle se déroulait *Richard II*. Quant à *Jules César* et au *Songe* nous devions aller les chercher l'un dans un cinéma, l'autre au cirque. Et pourtant la fosse, le cirque, l'écran, étaient peut-être plus près qu'aucune scène de ce nom des vieilles auberges où

jouaient les acteurs élizabéthains, et dans lesquelles la cour, la salle et les galeries figuraient les divers étages du drame.

C'est que le théâtre est d'abord un lieu d'exception, un dépaysement plus qu'un divertissement, et qu'il ne peut exister, comme l'avaient très bien vu les anciens, sans une certaine ivresse. Mais ce lieu d'exception est aussi un lieu de communion, un jeu auquel tout le monde doit croire. Le succès démesuré qu'ont remporté cette année deux pièces de valeur très inégale, *L'Alouette* et *Christophe Colomb*, n'a pas d'autre sens. Pour la première fois le spectateur était pris à partie, il sentait que l'on jouait pour lui, et l'on n'hésitait pas à le lui dire. Rappelons-nous cette anecdote étonnante de la conspiration du comte d'Essex, où, la veille du coup d'État, la troupe des conjurés alla trouver Shakespeare et ses amis, et leur demanda de jouer pour eux *Richard II*. Cette tragédie de la déposition devenait leur tragédie, à la place du roi Richard ils voyaient une autre reine. Et pour nous qui sur tous les personnages de ce drame admirable, sur l'évêque fidèle, sur les généraux incertains, sur l'usurpateur, sur le vieux chef déposé qui en dépit de ses erreurs accède finalement à la grandeur, pouvions mettre à notre tour des noms plus proches et encore brûlants, que devions-nous conclure, sinon que l'actualité est le second secret de Shakespeare ? Voilà ce qu'on peut répondre à ceux qui reprochent aux meilleurs dramaturges actuels, à Jean Anouilh, à Montherlant, les perpétuelles allusions de leur théâtre. Ils ont raison lorsque les deux plans se confondent mal, et que le présent impose au passé une couleur fausse. Mais les séparer serait encore plus faux, et des *Perses* à *Lorenzaccio*, toute pièce dramatique est d'abord une pièce de circonstance. C'est à la comédie d'être *L'Illusion*. La tragédie, la tragédie véritable, est toujours « allusion ».

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que Shakespeare soit le premier de nos écrivains engagés. Il est au contraire le plus dégagé, le plus absent : ses héros parlent d'eux-mêmes, comme des faits. Et la leçon qui se dégage de leurs paroles n'est jamais claire. *Jules César*, par exemple, fait-il l'apologie du parti de la liberté, ou dénonce-t-il ses hésitations, ses défaillances, ses rancunes, et ses méfaits ? Les deux sans doute. Comme il y a deux faces, deux vérités dans *Coriolan*, dans *Richard II*. Tous ces drames sont remplis d'idées ; mais comme toujours avec Shakespeare, gracieuses, terribles, délicates, barbares, ce sont des idées de chair, des idées vivantes, des idées de théâtre, ce qui est très différent du théâtre d'idées. Chaque fois qu'on a voulu tirer de lui, comme on a pu le faire pour Balzac, une politique ou une philosophie, on s'est heurté à cet obstacle qui est le signe même de son génie dramatique. Derrière Eschyle et Sophocle, il y a au moins un fond de croyance religieuse, et le destin qui conduit les humains. Derrière Sénèque le tragique se cache Sénèque le philosophe. Et, moins visibles peut-être, mais assez faciles à deviner, d'autres penseurs se profilent ainsi, derrière Corneille Descartes, derrière Racine Pascal. Il faut le plus grand nom du théâtre français, il

faut Molière, pour trouver derrière un drame un vide et un silence aussi terribles que ceux de Shakespeare. Encore Molière ne l'a-t-il atteint que rarement, peut-être même une seule fois, avec *Dom Juan*.

A cela on peut invoquer plusieurs raisons, dont la première évidemment serait l'expérience du comédien. Mais il faut penser aussi à son époque, si pareille à la nôtre, parce qu'elle fut une des grandes époques de doute, et à ses deux contemporains dont l'œuvre entière, à l'image de la sienne, est une immense interrogation, Montaigne et Cervantès. Rien n'est sûr pour Shakespeare : ni les temps, ni les idées. Rien n'est sûr que la présence de l'homme sur la terre et sa douleur, et sa noblesse. Et c'est sans doute pourquoi ces histoires pleines de bruit et de fureur s'achèvent toujours, de façon si étrange, par l'apaisement. Qu'on écoute seulement les derniers mots d'Othello : « *Mes amis, quand vous raconterez cette aventure lamentable, dépeignez-moi tel que je suis : n'atténuez rien, n'aggravez rien.* » Ceux de Jules César : « *Tous les éléments se mêlaient en lui si bien que la nature même crie à l'univers : cet homme-là fut un homme.* » Ainsi Bolingbroke salue-t-il le cadavre de Richard : « *J'ai aimé sa mort, mais je l'aime assassiné, et son assassin m'est odieux.* » Car toujours, à côté de la guerre et de la démence, il y a la trêve et la majesté, cette générosité chevaleresque, le respect de l'homme pour l'homme, et l'honneur des vaincus et le salut de l'adversaire.

Voilà ce qui est perdu à jamais, et ce que l'on chercherait en vain dans le théâtre contemporain, prisonnier de nos divisions. Pour le reste, quel étonnant auteur moderne que Shakespeare ! Il est à la fois le dernier des grands écrivains nationaux, et le premier de ces écrivains dont la scène et l'inspiration ne sont plus une nation mais le monde. Cette culture immense, et en même temps ce mépris de la culture, cette façon de jouer allègrement avec elle pour en tirer des effets baroques ou charmants, ces dieux grecs qui descendent dans la campagne anglaise auprès des magiciens et des fées de France, c'est le propre d'un art évolué, non d'un art simple et primitif. Sa morale n'est pas moins ambiguë, qui tient au christianisme, mais tout autant à l'antiquité, sans que l'un des deux lui suffise, sans que les deux puissent s'unir : et de là vient ce vertige et cette solitude d'un monde trop vieux, d'une civilisation finissante. Il n'est pas jusqu'à sa technique, où l'on n'a vu longtemps que faiblesse et grossièreté, qui ne nous paraisse aujourd'hui d'une audace et d'une nouveauté merveilleuses, à présent que nous connaissons mieux, pour les avoir vus ailleurs, ces gros plans, ce rythme plus souple et plus simple à la fois, ces séquences haletantes, ces nocturnes musicaux, ces héros mêlés à la foule, cette attention aux détails les plus fugitifs, tout ce qui fait de Shakespeare, trois cents ans avant le cinéma, un précurseur du cinéma.

Précurseur du cinéma, Shakespeare a deviné aussi quelques-unes de nos préoccupations les plus récentes. Les figures que nous admirons pour

leur relief et leur brutalité sont en fait parmi les plus profondes et les plus troubles du théâtre, les plus complexes. Ne l'accablons pas sous de grands mots. Nous savons bien que notre âge n'a pas tout inventé, et que les tragiques grecs, les vieux poètes bibliques n'avaient pas attendu le docteur Freud pour situer à leur vraie place les conflits éternels du cœur humain. Mais enfin il faut bien reconnaître que la part faite au rêve et à l'inconscient, les cas de folie ou de simulation, les névroses d'origine familiale, les refoulements, enfin tous les thèmes de la psychanalyse moderne sont singulièrement développés et soulignés dans ce théâtre. Bien avant Pirandello, et avec moins de sécheresse et de mécanisme, c'est tout le pirandellisme qui anime déjà les comédies. Et le premier des romans russes, avec son héros déchiré par le remords, ses femmes angéliques ou démoniaques, ce père lointain et redoutable, l'ancêtre des Karamazov, c'est bien le drame central de Shakespeare, c'est *Hamlet*.

Mais encore une fois ce ne sont pas une doctrine ou une idée qui ont amené Shakespeare à ces découvertes, mais la seule réalité. Jamais cet amateur de rêve ne nous fait douter de la vie, ne nous dit que la vie est un songe. Seulement l'homme qui vit est entouré de songes et il lui arrive de les confondre avec ses sentiments et avec ses actes. Toute la différence est là, et il faut bien l'avoir reconnu pour pouvoir aimer la poésie de Shakespeare qui est une poésie de la réalité. Le peintre ne voit pas d'autres objets que les nôtres. Le poète n'use pas d'autres mots. Mais des plus familiers, de ceux sur qui nos yeux ne se posent même plus, ils savent extraire, comme par un pouvoir magique, la poésie qu'ils contenaient. « J'ai rêvé d'un empereur qui s'appelait Antoine », disait Cléopâtre. « Ah ! connaître la fin de cette journée », murmure Cassius à l'aube de la bataille, et dans ce vœu banal, toute l'anxiété de la guerre est soudain enclose. Ainsi peut-on comprendre l'unité d'un théâtre par ailleurs si vaste, si contradictoire, si varié. On a parfois tenté d'expliquer cette diversité en évoquant l'exemple des films, qui n'ont pas un auteur, mais plusieurs. C'est oublier que le théâtre est d'abord un texte, un style, qu'il est une création beaucoup plus pure. La meilleure preuve de l'existence de Shakespeare, c'est sa poésie.

*
* *

Et si étrange que cela paraisse, c'est encore elle qui peut le mieux nous renseigner sur sa personne. Non qu'elle contienne des confidences ou un portrait. Mais tous les éléments de cette poésie, les jeunes gens qui s'égarent dans les bois, les couples confondus, ces chansons de petite fille, ces enfants endormis, et le clair de lune qui les baigne à chaque instant, et les orages, et la tempête, comme on sent bien que tout cela ne vient pas de quelque matériel poétique à la mode, plus ou moins conventionnel, mais de la vie même du poète. Ici, les secrets affleurent. Le nom de Hamlet ne se trouve-t-il pas deux fois chez ses biographes.

porté par une jeune fille de son village, dont la mort lui aurait inspiré celle d'Ophélie, et par son propre fils ? Et tandis que le dramaturge se dérobe derrière son héros, lui laisse poser la fameuse question « To be or not to be ? » c'est le poète lui-même qui nous apporte sa réponse, dans un vers des sonnets : I am what I am, *je suis ce que je suis.*

Beaucoup plus proche en cela du classicisme véritable, que des écrivains romantiques qui en appellent à lui pour justifier leur faiblesse, confondant sa profondeur avec leur creux, son âme grande avec leur âme puérile, sa hardiesse avec leur désordre. Shakespeare n'a qu'à paraître pour dissiper ces impostures : il existe, il est vrai, alors que les autres sont faux. Il n'est pas l'homme qui transforme, déforme ou réforme l'être, mais celui qui l'accepte, « tel qu'il est », comme dit Othello, et c'est la première condition de tout art que cette acceptation du réel. Peut-être même Shakespeare s'en est-il approché de plus près que notre XVIIe siècle intellectuel, qui ne peut voir le vrai que dans la lumière d'un esprit harmonieux, s'interdit tant d'explorations, se ferme tant de jardins et ne respire jamais mieux que toutes les fenêtres fermées. Par les fenêtres grandes ouvertes de Shakespeare, entre au contraire une société dont la force se reconnaît en la sienne, avec ses tournois, ses batailles, ses enlèvements, ses orgies, la vie intacte et tumultueuse, nous lançant au visage ses énormes vagues brillantes d'embruns.

Son évanouissement dans l'histoire n'a pas d'autre cause, et le mystère et les brumes qui, moins de trente ans après sa mort, entourent déjà la personne de l'auteur. Ils tiennent sans doute à son métier de comédien, à sa condition de dramaturge : et pourtant, si mal que ce soit, nous connaissons Molière, et Sophocle. Mais avant tout Shakespeare est le fils d'une époque ardente, qui s'est consumée dans une fièvre et une fête rapides, qui se souciait peu de disparaître, pourvu qu'elle les ait connues, et n'a triomphé du temps qu'en raison même de cette insouciance. Par une voie opposée à celle des écrivains français, tous préoccupés de l'avenir, Shakespeare entamait ainsi avec eux une lutte égale. Il a parié sur l'actuel, comme Racine a parié sur l'éternel. C'est le vieux conflit de l'océan et des falaises de marbre. On peut sans paradoxe annoncer la victoire de Shakespeare, le jour où le public d'élite que demande Racine aura disparu, où le marbre de sa langue subira l'érosion du temps. Dans le ciel littéraire, l'un occupe une place immobile, mais son éclat ne fait que diminuer. L'autre apparaît, s'éloigne, se laisse oublier, mais peut toujours nous surprendre par son retour fulgurant. Nous avons vu un de ces retours. Il nous rappelle que le théâtre, plus que tout autre genre, doit accepter certaines éclipses. En laissant une place très large à l'adaptation, en attendant tout de l'événement, Shakespeare a beaucoup de chances, sinon de durer plus longtemps, du moins de renaître plus souvent au cours des siècles.

BERNARD DE FALLOIS

IMAGES DE L'ILE MAURICE

par ALIX D'UNIENVILLE

Premiers Regards. — Quelques heures ont suffi pour renverser les saisons. Hier, c'était Paris au cœur de l'été, les rues vides, la poussière, les marronniers roussis du Cours-la-Reine. Et ce soir, l'avion nous dépose à l'île Maurice, vingt degrés de latitude sud, sous la froide petite pluie d'un août hivernal.

En dépit de cette trahison des éléments, les paysages restent curieusement fidèles à ceux que l'Européen se plaît à évoquer dans son imagerie exotique.

Tandis que l'auto nous emmène de l'aérodrome à la ville de Curepipe, des visions surgissent et miroitent en surimpression aux plis mouvants de l'averse : au seuil de sa case, dont le toit de chaume ruisselle, un petit noir nous regarde passer ; le feuillage haillonneux d'un bananier abrite la pierre bariolée d'un autel hindou ; un *multipliant*[1] cache son corps monstrueux sous la toison des racines aériennes ; sur le fond luisant d'un champ de cannes, les saris d'un groupe de femmes posent une tache fondante rose et crème.

L'essuie-glace balaye la vitre avec un halètement excédé. Chaque flaque applique aux pare-boue une gifle retentissante.

Une voix dit :

— Ce sera bientôt l'été.

Je me rencogne. Ne plus rien voir de cette nature en larmes. Il suffit d'entendre tout autour de nous ce désespoir hostile et buté qui gémit, sanglote et renifle. D'ailleurs, la nuit tombe. Elle sera complète bien avant Curepipe. De cette ville aussi nous n'apercevrons rien ce soir

1. Cet arbre est connu également sous le nom de banian.

qu'une chaussée ruisselante et des feux délavés. Dormir d'abord et demain, peut-être, tout offrira un autre visage.

A 580 mètres d'altitude, la ville de Curepipe [1] est la plus élevée de l'île. Elle représente aussi, en ce qui concerne du moins la population blanche, le centre résidentiel le plus important.

Lorsque à la fin du siècle dernier, le paludisme, importé des Indes par les travailleurs venus de ce pays, fit son apparition, les blancs qui jusqu'à cette époque avaient surtout habité les régions basses et Port-Louis en particulier, s'enfuirent précipitamment vers les hauts plateaux. Une bonne partie de la population de couleur les suivit dans cet exode. Bien vite, en effet, on s'était aperçu que la fièvre, qui au cours des trois premières années qui suivirent son introduction, avait déjà tué trente-trois mille personnes, ne se propageait guère sur les hauteurs.

Emportés par la crainte, les colons montèrent peut-être même un peu trop haut. Car ils auraient joui d'un climat aussi sain et beaucoup plus agréable si, au lieu du plateau exceptionnellement pluvieux de Curepipe, ils avaient choisi la région un peu plus basse où se trouvent actuellement les petites villes de Phénix et de Quatre-Bornes.

Depuis la guerre, cependant, l'emploi massif et systématique du D.D.T. a pratiquement débarrassé l'île du paludisme. Les conséquences de cette opération pourraient être considérables car Maurice, comme il y a cent ans, est redevenu entièrement habitable en toutes saisons. Mais comment transformer en un jour un siècle d'habitudes ? Enraciné parmi ses jardins de tout le poids de ses maisons, de ses clochers, de ses collèges, de ses rues commerçantes, Curepipe reste voué au ciel en demi-deuil des hauts plateaux.

Le centre des affaires cependant n'a jamais déserté la capitale, Port-Louis. Deux fois par jour, pour se rendre à leur travail et en revenir, les Mauriciens parcourent donc les vingt-deux kilomètres qui séparent Port-Louis de Curepipe, partageant ainsi leur temps entre la lourde chaleur qui règne en permanence dans la capitale et la pluie des hauteurs.

La diversité du climat est, pour le nouvel arrivant, un des aspects les plus frappants de cette île. Dès la sortie de Curepipe, engoncé dans sa chape de pluie, le soleil brille. Quelques tours de roues encore, en descendant vers les plages, et l'on étouffe soudain sous les lainages dont il fallait se couvrir au départ.

A la façon des villes coloniales britanniques, Curepipe se disperse largement. Mais le centre commerçant est étroit, encombré tout le jour d'une foule confuse, haute en couleur où se mêlent — tranchant sur le fond en grisaille de l'apatride misère — les saris indiens, les cotonnades et les organdis créoles, les robes de Paris, les complets de toile,

1. Voir page 114, la carte de l'île Maurice.

les fez musulmans et parfois les pantalons bleus ou noirs d'une Chinoise.

La paisible verdeur des quartiers résidentiels cerne ce cœur grouillant. Les jardins s'isolent de la route derrière leurs haies de bambous et l'on aperçoit furtivement les maisons basses et blanches avec leurs minces colonnettes et leur *varangues* [1] vitrées.

Entre deux averses, couleur d'encre, le ciel se découvre et les jardins resplendissent dans une soudaine et étrange paix. Sur les gazons humides, les corbeilles de reines-marguerites posent leurs taches brillantes, l'ombre étroite d'un palmier raye un perron et les moineaux, les éternels moineaux de tous les ciels, jaillissent en bandes des buissons bigarrés. La grâce de ces maisons de bois, la sereine gaieté de leurs jardins font tout le charme et l'originalité de Curepipe. Malheureusement, ici comme ailleurs, le ciment armé commence son règne.

Depuis près d'un siècle et demi, Maurice est britannique. Mais le Français nouveau venu ne s'en douterait guère. Les boutiques de Curepipe s'appellent « Le Chic », « La Fourmi », « Le Chat Noir », « Au profit des pauvres »... Dans les rues et les magasins tout le monde parle le français ou plutôt le créole qui en dérive.

C'est en créole que l'Hindou se fait comprendre du Chinois et du noir. C'est en créole que les domestiques s'adressent à leurs maîtres et c'est ce parler chantant que les petits blancs apprennent sur les genoux de leurs *nénennes* [2] et qui sera leur première langue.

Le créole de l'île Maurice simplifie à l'extrême la grammaire et la syntaxe. Le verbe ne comporte qu'un seul temps. Une périphrase indique s'il s'agit du passé, du présent ou du futur.

Les mots empruntés au vocabulaire maritime, lointain héritage des ancêtres corsaires, abondent en créole et même en français.

On emploie couramment ici et dans les occasions les plus familières les verbes souquer, amarrer, larguer, délarguer, mailler (dans le sens d'attraper).

— Maille li, mo noir (attrape-le, mon noir) criait l'autre jour un joyeux groupe de passants à un petit créole [3] qui détalait derrière son cochon échappé.

Les gouttières s'appellent des dalots et les stores des voiles. « So manzé tombe dans dalot », dit-on de quelqu'un qui se procure sa nourriture sans peine.

En dépit de la déformation que subissent la plupart des mots, le créole semblerait encore assez facile au Français si l'accent, les intonations, l'emploi de nombreuses expressions et tournures de phrases, ne venaient

1. Vérandas.
2. Servantes chargées de la garde des enfants.
3. On appelle créoles aux Mascareignes les descendants plus ou moins métissés des Malgaches et des noirs de la côte orientale d'Afrique, introduits ici dans le courant du XVIIIe siècle. Contrairement à l'acception classique, les créoles des Mascareignes sont donc des noirs ou des métis.

compliquer sérieusement le problème. En fait, le créole qui enchante le Français, le déroute aussi considérablement et il lui faudra assez longtemps pour le comprendre et surtout pour le parler.

Les Mauriciens blancs, descendants des anciens colons français, et les élites de couleur, font usage d'une langue restée pure encore qu'il s'y mêle, pour être rigoureusement exact, des expressions locales ou des mots anglais curieusement francisés. J'ai mis quelque temps à comprendre qu'ici un « parcel » est un paquet, « une cour » un jardin, « une campagne » une propriété, un « caoutchouc » un pneu, une « tabagie » un bureau de tabac et un « linge d'étoffe » un complet. Quant à l'accent du pays, la nonchalante omission des r, les intonations chantantes y mettent juste cette pointe d'exotisme que le voyageur serait fort déçu de ne pas trouver. Mais, en fin de compte, il faut rendre hommage au français que l'on parle à l'île Maurice et reconnaître qu'il est souvent beaucoup plus correct que celui de telle ou telle province française à l'accent sonore, aux nombreuses expressions issues du terroir.

Une patiente libéralité a marqué ici, dans l'ensemble, l'administration britannique. Habile libéralité. Car l'amour-propre des vaincus y fut sensible et la voie s'ouvrit ainsi à une entente sincère et loyale.

Les marques de l'occupation britannique sont, aujourd'hui encore, des plus discrètes. Quelques drapeaux flottant devant les postes de police, le « God save the Queen » qui termine les émissions radiophoniques, en langue française pour la plupart, voilà les signes les plus évidents de la présence anglaise. Pas une manifestation privée ou publique de quelque importance où la France ne soit honorée au même titre, ou presque, que son ancienne rivale.

Les journaux de l'île Maurice, dont les principaux s'appellent *le Cernéen, le Mauricien, Advance,* s'impriment presque totalement en français. Quoique ce dernier quotidien qui s'adresse plus spécialement aux lecteurs hindous, fasse une part plus importante que ses confrères aux textes anglais.

Les villes et les rues ont conservé leurs vieux noms français, savoureux et attendrissants. *To*[1] Mahébourg, *to* Souillac, *to* Trou d'Eau douce, *to* Fond du Sac, lit-on aux carrefours sur les poteaux indicateurs. Les rues s'appellent : Ruisseau des Créoles *street,* L'Ail doré *street,* la Gaîté *street,* Cent Gaulettes *street.*

Une aimable fantaisie franco-britannique règne dans le domaine des poids et mesures ou des monnaies. L'administration britannique évalue les distances en *miles.* Le commerçant chinois ou musulman mesure ses tissus en mètres et centimètres, tandis que les vieux créoles vous parlent encore de *gaulettes.*

Vous achetez votre essence au gallon, votre viande à la livre (française). Le pharmacien parle indifféremment de grammes, de grains, d'ounces,

1. « Vers ».

de centimètres cubes ou de minims. La monnaie locale est la roupie qui se divise, en langage populaire, en sous, cash et shillings.

Le code Napoléon sanctionne toujours les délits et le français est admis au même titre que l'anglais aux délibérations du Conseil Législatif et dans les Cours de Justice. Les élèves suivent évidemment les programmes scolaires anglais. Mais l'emploi du français ou du créole, comme moyen d'enseignement, est autorisé dans les écoles primaires.

Sans cette tolérance, les petits créoles risqueraient fort de ne pas saisir un mot de la leçon. Quant aux progrès réalisés par ces enfants dans la connaissance de la langue anglaise, je crains qu'ils ne soient pas considérables si toutes les classes ressemblent à celle dont on me raconte l'histoire.

Le maître énonce d'abord un mot en français, puis le fait suivre de la traduction anglaise et voici, à peu près, ce qu'on entend :

— La lune : *the moon.*

Et le chœur des enfants :

— Di moune, di moune... (expression créole qui signifie du monde, des gens).

— Ananas : *pine apple.*

Et les enfants :

— Panier poules, panier poules...

« Les Anglais — écrivait, au début de ce siècle, un voyageur britannique — n'ont jamais imprimé leur individualité sur l'île d'une façon appréciable... l'île reste presque aussi exclusivement française qu'elle l'était il y a cent ans. » Ce jugement reste toujours vrai.

Blanche, noire, jaune. — L'île Maurice — comme d'ailleurs sa voisine la Réunion — fut à l'origine une terre blanche.

L'île, en effet, est déserte lorsque les Portugais la découvrent au début du XVIe siècle. Les premiers habitants, ici, ne sont donc pas les noirs d'Afrique, ni les jaunes, ni ces Hindous dont les familles fourmillent à présent derrière le moindre champ de cannes, mais les blancs qui, pour coloniser ces îles sauvages, vinrent de l'autre bout du monde.

Aujourd'hui, dix mille blancs, descendants des anciens colons français, sont toujours les maîtres. Mais pour combien de temps encore ? Malgré leurs maisons claires, leurs jardins ratissés, leurs serviteurs innombrables, leurs belles voitures, ils sentent glisser imperceptiblement les assises de leur puissance, tandis que s'enfle un peu plus chaque jour, le flot des races asiatiques dont ils ont eux-mêmes et si imprudemment ouvert les écluses. Dix mille blancs en face de deux cent cinquante mille Hindous, tel est aujourd'hui le grand problème de Maurice, cette île dont on a pu dire qu'elle était la clé de l'Océan Indien.

Obéissant à leur traditionnelle vocation de boutiquiers, les Chinois ont immigré à Maurice dès que celle-ci devint un terrain favorable à leurs activités. Ils forment aujourd'hui une communauté riche et homogène

entièrement adonnée au commerce. Leur niveau de vie et leur instruction sont élevés. Les Chinois mauriciens, tous capables de s'exprimer en anglais, en français ou en créole et généralement en ces trois langues, ont conservé, en outre, les dialectes de leurs régions d'origine. Ils possèdent dans l'île leurs propres écoles et publient deux journaux.

Les Portugais, ayant reconnu les îles qui allaient devenir l'archipel des Mascareignes, baptisé la Réunion *Mascarhenas* et Maurice *do Cirné*, s'en allèrent pour ne plus revenir.

Leurs successeurs, les Hollandais, occupèrent l'île en 1598 mais l'abandonnèrent cent douze ans plus tard chassés, dit-on, par les rats, les sauterelles et les ouragans.

En quittant l'île, ils laissaient derrière eux quelques noirs, qui s'empressèrent de retourner à l'état sauvage et formèrent le noyau de ces noirs marrons, dont les esclaves fugitifs devaient, par la suite, grossir considérablement le nombre et qui furent les si redoutables ennemis des premiers colons. Aujourd'hui encore, leur souvenir terrifiant ne s'est pas effacé et le terme marron sert toujours à désigner ce qui est sauvage, cruel ou de mauvaise qualité, on parle ainsi de framboise marronne, de chat marron, de cochon marron.

De l'île redevenue sauvage, il ne restait plus qu'un nom sur la carte, Mauritius, appellation que les Hollandais avaient choisie en l'honneur du stathouder Maurice de Nassau.

La France, à son tour, allait entrer en scène. Le 20 septembre 1715, le *Chasseur*, armé à Saint-Malo, capitaine Guillaume Dufresne, vint prendre possession de l'île abandonnée au nom du roi Louis XIV. Cette première occupation resta toute platonique car les Français, après avoir dressé procès-verbal de leur débarquement et baptisé cette nouvelle colonie l'île de France, reprirent la mer, emmenant tout leur monde. Aussi, une nouvelle prise de possession eut-elle lieu en 1721, cette fois au nom de la Compagnie des Indes à laquelle le roi Louis XV venait de céder l'île de France. On planta un drapeau blanc et une grande croix de trente pieds ornée de fleurs de lys et portant en latin cette inscription : « Ne vous étonnez pas de voir les lys gravés au sommet de cette croix sainte puisque c'est la France qui l'a fait édifier. »

Cette fois encore, les Français reprirent tous la mer. Mais, quelques mois plus tard, une embarcation de vingt-cinq tonneaux, expédiée de l'île Bourbon[1] par le Conseil Provincial, amenait à l'île de France quinze colons, un aumônier, un chirurgien-barbier et des esclaves.

Ces premiers occupants furent rejoints au cours des années suivantes par des soldats appartenant aux troupes coloniales, des employés de la Compagnie des Indes, des familles de Saint-Malo, des missionnaires et surtout des aventuriers de Bourbon ou d'ailleurs en quête de fortune.

1. Ancien nom de l'île de la Réunion.

Quelques bateaux de filles, envoyés par les soins de la Compagnie en vue d'accroître la population, parvinrent à leur tour. Afin d'encourager les soldats qui désiraient s'adonner à l'agriculture, on leur octroyait alors, en même temps que leur congé, une concession et une femme. Et la Compagnie se chargeait, en outre, de pourvoir en esclaves les nouvelles plantations.

Aventurier, prêtre et esclave, cet immuable trio qu'escorte la brigade des filles perdues, on le retrouve, tout au long de l'histoire, sur les terres nouvelles. Il est dans l'ordre du monde, sans doute, qu'il passe le premier et défriche les sols où pousseront les villes avec leurs avenues, leurs hôpitaux, leurs polices, leurs bourgeois et leurs familles de bonne tradition.

Quoi qu'il en soit, les peines ne manquent pas aux premiers occupants de l'île de France.

Les marrons rôdent dans les bois, mettent le feu aux récoltes ou aux habitations, massacrent tous ceux qui leur tombent entre les mains.

Les rats, les sauterelles et les singes, dont les assauts répétés avaient fini par jeter les Hollandais à la mer, ne désarment pas. Bien au contraire. Les rats, qui selon un témoin oculaire étaient gros comme des lapins, battaient la campagne en troupes innombrables. Dans les maisons même, ils se promenaient à leur guise. Il fallait, pour dormir, s'entortiller de linges des pieds à la tête. Encore n'était-on pas à l'abri de leurs morsures et « toute la nuit, écrit un ecclésiastique, le père Ducros, il fallait se résoudre à les sentir sur soi trotter, sauter, se battre ».

Les sauterelles, si elles respectaient les habitations, n'en étaient pas moins redoutables aux récoltes. Et quand les singes, enfin, groupés sous les ordres de leurs chefs, en formations de quatre ou cinq cents, se présentaient aux abords des plantations, les colons pouvaient dire adieu à leurs derniers espoirs.

Deux siècles ont passé sur l'île de France. Les singes sont devenus si rares et si craintifs qu'il faut de la chance pour en apercevoir au fond d'un bois de temps à autre. Les mangoustes ont mangé les rats et les sauterelles ont fui pour ne plus revenir. Quant aux habitants...

En me promenant ce matin sur les trottoirs couverts de Curepipe, à l'heure où la clientèle élégante vaque à ses emplettes, je songeais à ce voyageur du XVIIIe siècle qui, visitant l'île de France, s'étonnait de trouver les habitants si proches par leurs habitudes et leurs costumes des Parisiens. Plus proches, ajoutait-il, que ne le sont souvent nos provinciaux.

La justesse de cette remarque est toujours surprenante. Rien de provincial dans le vêtement et dans l'allure de ces jeunes femmes désinvoltes que l'on aperçoit le matin au volant de leur voiture et que l'on retrouve l'après-midi dans une réunion mondaine, un verre de whisky à la main. Leurs toilettes sont purement parisiennes comme leurs attitudes et leurs gestes. Et ces jeunes femmes ou ces jeunes filles, bien souvent, n'ont jamais quitté leur île. D'où leur vient cet étrange mimétisme ? Instinct ou patient effort d'adaptation, étayé par une lecture assidue des journaux de mode ? Un peu les deux sans doute. Mais le goût de la toilette et de la séduction n'est pas nouveau ici.

Si l'élégance féminine et à l'occasion masculine frappe le visiteur dès l'abord, les traits les plus évidents de la personnalité mauricienne sont, par ailleurs, une affabilité, une courtoisie, un sens de l'hospitalité et de la vie en société qui ne sont plus communs en Europe. Sans doute la facilité de l'existence matérielle a concouru à maintenir ces dispositions et par contre-coup le mode de penser qu'elles impliquent. Mais l'attachement des Mauriciens à leurs origines a joué aussi son rôle. Par bien des côtés, les descendants des premiers colons sont restés fidèles à ce XVIIIe siècle qui vit naître l'île de France et façonna sa pétulante jeunesse. Et la population créole, à son tour, en demeure étrangement influencée.

L'étranger débarquant à Maurice ne manque pas d'être surpris au premier abord en retrouvant chez tous les descendants des anciens colons français un certain air de famille, conséquence naturelle, en somme, de deux siècles d'alliances et de vie commune. Cependant, la petite société qu'ils constituent se partage en groupes assez distincts et qui ne se mêlent guère. Cette exclusivité dans l'amitié n'empêche d'ailleurs pas les Mauriciens de se connaître tous parfaitement et de partager les mêmes goûts car, à quelque groupe qu'ils appartiennent, ils possèdent en commun l'amour des réceptions, de la chasse au cerf, du théâtre et de la littérature.

Il n'existe pas à Maurice de théâtre permanent mais les troupes françaises qui viennent en tournée dans l'île sont toujours accueillies chaleureusement par la population créole et blanche.

Le culte des lettres n'a rien à envier ici à celui des arts car il tient une place de premier plan dans la vie des élites mauriciennes.

Dans cette petite île dont les trois quarts des quatre cent quatre-vingt-cinq mille habitants savent tout juste lire et écrire, il ne se distribue pas moins d'une douzaine de prix littéraires par an. Les romanciers, poètes, essayistes, historiens ne se comptent plus. C'est dire que tous les Mauriciens susceptibles de tenir une plume se laissent gagner, un jour ou l'autre, par cette passion littéraire. Passion que l'isolement de l'île, le public local restreint, la difficulté de trouver des débouchés vers l'exté-

rieur rendent ici, plus gratuite encore qu'elle ne l'est ailleurs. Certains auteurs, cependant, sont parvenus à acquérir une incontestable réputation au-delà des limites de leur petite terre. C'est le cas du poète Loys Masson et de Malcolm de Chazal. Si le premier de ces écrivains s'est fixé à Paris, le second vit toujours à Curepipe dans une de ces classiques maisonnettes mauriciennes à colonnes blanches qu'une haie de bambous sépare de la route.

Paysages. — Maurice, La Réunion, Rodrigues, les trois îles qui constituent l'archipel des Mascareignes sont d'origine volcanique. La Réunion seule possède encore un volcan en activité. Cette île, d'ailleurs, avec son architecture fougueuse, ses sommets qui au Piton des Neiges culminent à trois mille mètres, semble de formation plus récente que sa sœur mauricienne. L'une et l'autre, cependant, appartiennent au même socle géologique et ont fait partie, sans doute, de vastes terres depuis longtemps immergées.

Un plateau dont l'altitude ne dépasse pas sept cents mètres occupe le centre de l'île Maurice. Trois groupes de montagnes le bordent. Étranges montagnes de basalte bleu, aux formes capricieuses, dont les profils obsédants dominent ici tous les paysages.

Le Piton de la Rivière Noire avec neuf cents mètres d'altitude est le sommet le plus élevé de l'île. Le Pieter Both atteint huit cent quatre-vingt-seize mètres et le Pouce huit cent soixante-dix-huit.

Aujourd'hui paisible et verdoyante, l'île Maurice n'en garde pas moins les stigmates des convulsions de jadis. Des carapaces de lave s'accrochent à ses flancs. Son sol est jonché de roches volcaniques, charbonneuses et crevassées qui encombrent les champs à tel point que l'on doit se résoudre, faute d'un meilleur usage, à les entasser de loin en loin en pyramides. A l'époque de la coupe, ces tas de pierres, proprement alignés, surgissent curieusement dans les campagnes où ils gisaient enfouis et oubliés sous la marée des cannes.

Chamarel, dans le sud-ouest de l'île, un des paysages les plus étranges de Maurice serait dû à un phénomène volcanique. Dans un décor de ravenalas [1] et de raphias, des crêtes argileuses se dressent et s'effondrent en vagues multicolores. Une quarantaine de teintes se bousculent dans cette mer pétrifiée, passant de l'ocre au rouge sombre, au vert-de-gris, au bleu canard, chacune de ces couleurs strictement limitée à son mamelon. Les pluies, particulièrement abondantes dans cette région, arrosent ces terres nues, les ravinent sans que leurs teintes ne se mêlent ou perdent leur extraordinaire brillance. Et l'on prétend même que, mélangées artificiellement, ces argiles se séparent peu à peu et retrouvent leurs coloris originels.

1. Le ravenala est originaire de Madagascar ; on l'appelle aussi « Arbre du Voyageur ».

L'île Maurice, enfin, est constellée d'anciens cratères que l'on appelle ici des « trous ». On trouve ainsi, le « trou Bourrichon », le « trou Figue », le « trou Glacis », le « trou de Madame Galoup », le « trou aux Cerfs ».

Ce dernier, le plus important de l'île, est aujourd'hui un cône verdoyant aux abords de Curepipe. Personne ne le vit jamais cracher sa foudre car il était éteint bien avant que les Portugais n'eussent mis le pied sur l'île. C'est aujourd'hui un lieu de promenade fort goûté. Une eau boueuse dort au fond du cratère dont une paisible végétation de pins et de balsamines couvre les pentes. En dépit de son nom, il ne sert plus d'asile aux cerfs. Sans doute ceux-ci le trouvent-ils désormais trop visité, trop bruyant. Chaque soir, en effet, le trou aux Cerfs devient le rendez-vous classique des promeneurs dont les autos montent en file de Curepipe.

Soixante-deux kilomètres de long, quarante-deux de large, mille huit cent cinquante kilomètres carrés, telles sont les dimensions de l'île Maurice. Quatre cent quatre-vingts milles séparent de Madagascar et quinze cents du continent africain, cette petite terre, toute verdoyante de cannes à sucre.

Ces cannes, pas un morceau de terre, pas un paysage où elles ne surgissent, forçant partout le regard. Ce sont elles qui accrochent au sol cette opulente et fraîche toison qui, lorsque l'on découvre l'île d'avion, lui donne sa riante apparence. Lorsqu'il faut vivre, cependant, au cœur de leur flot inlassable elles obsèdent un peu.

Les promenades, ici, ne sont trop souvent qu'un interminable cheminement entre deux murailles de feuilles. C'est la foule bigarrée qui se presse sur l'étroit cordon de la route qui constitue alors l'élément pittoresque du décor.

Dans cette île minuscule, une bonne partie de la population semble engagée en permanence dans un interminable exode. Où vont-ils donc ces Hindous qui déambulent en familles innombrables, les enfants sur l'épaule et leur petite *tente*[1] de pandanus au bras ? Éternels errants, ils semblent avoir perdu tout intérêt dans les épisodes de ce voyage sans commencement ni fin. Au voisinage des marchés, à l'arrêt des autobus, aux croisements des chemins on les retrouve assis en bandes et accablés toujours de la même inépuisable indifférence.

Voyageurs ou sédentaires — et la distinction apparaît souvent mince ici — font de la route nationale leur domaine, leur bien. On s'y accroupit par petits groupes pour discuter des événements, on y mange, on y dort, au milieu des cabris[2], des chiens, des poules. L'évocation d'une vie aussi familiale pourrait suggérer la quiétude. Il n'en est rien cepen-

1. Panier.
2. Nom que l'on donne ici aux chèvres aussi bien qu'aux chevreaux.

dant. Une active et bruyante circulation automobile anime ces routes, sans parvenir toutefois à troubler leurs occupants. Les poules et les cabris continuent à courir au milieu des véhicules, les causeurs, assaillis de coups de klaxons, reculent de quelques pouces à peine, se soulevant un peu des jarrets pour retomber aussitôt sur les talons.

Mais où donc, ici, finissent les villes et commence la campagne ? Les boutiques chinoises, les hôtels hindous, les marchands de fritures accroupis derrière leurs petits fourneaux s'éparpillent interminablement en bordure des champs de cannes et partout grouille la foule innombrable. De sorte que toute l'île, si l'on excepte quelques terres sauvages et déshéritées, finit par ressembler à un énorme village.

Port-Louis. — Port-Louis a deux visages. Celui du jour joyeux, vivant, bien ouvert. Celui de l'ombre, hermétique et vaguement hostile.

Quand les bureaux se sont vidés et que la foule des autos et des autobus est remontée vers Rose Hill ou Curepipe, seule demeure la population indienne, chinoise et créole qui habite la ville en permanence.

Le quartier chinois, avec ses restaurants illuminés, ses arrière-boutiques où se rassemblent les joueurs de *Kat kat,* ses fumeries clandestines reste le plus vivant. Tout autour c'est le silence enténébré des petites rues, c'est l'insinuante et souple chaleur où rôdent des pieds nus, ce sont les feux clignotants du port, les taudis mangés de rouille, les silhouettes monstrueuses des *multipliants* qui dans le vieux jardin de la Compagnie, montent la garde...

A ce Port-Louis nocturne, où le cri strident d'une musique hindoue déchire tout à coup le silence, combien s'oppose la petite ville bariolée et joyeuse qui s'éveille avec le jour. C'est en elle surtout que revit l'ancienne île de France. Curepipe, Moka, Beau Bassin, Vacoas sont des agglomérations modernes où les demeures ont subi, avec bonheur du reste, l'influence britannique. Mais Port-Louis avec ses cours étroites, ses maisons à étages, ses balcons, est restée une petite ville coloniale française du XVIIIe siècle.

Le père de la capitale, son véritable fondateur, est le gouverneur Mahé de La Bourdonnais. Lorsqu'il arrive à l'île de France en 1735, la ville n'est encore qu'une misérable bourgade. Les habitants y vivent dans la terreur des noirs marrons qui rôdent aux alentours.

Sous l'impulsion du nouveau gouverneur, la ville se dessine et son aspect s'améliore tous les jours. On construit l'Hôtel du Gouvernement, un hôpital, des casernes, des moulins, une poudrière, un aqueduc.

Il n'y a pas de routes dans l'île. La Bourdonnais en fait tracer et importe des bœufs de Madagascar pour traîner les véhicules.

Le port s'organise. On élève des fortifications. Des hauts fourneaux entrent en activité aux Pamplemouses à la Ville Bague et à la Nouvelle-Découverte.

Pour mettre fin aux raids des marrons, le gouverneur crée une maré-

chaussée, organise de nombreuses expéditions contre leurs bandes et les colons, délivrés de leurs cauchemars, peuvent enfin respirer.

De Port-Louis naissant, on aurait tort, cependant, de se faire un tableau trop enchanteur. Les rues sont encore tortueuses et étroites, encombrées d'énormes rochers. Le nombre des maisons n'excède pas cinq cents. Elles sont construites en bois, les plus luxueuses recouvertes de planches, les autres de palmes. Quelques pauvres rideaux voilent les fenêtres dépourvues de vitres. Le mobilier est à peu près inexistant.

La ville, alors, est surtout le repaire de mauvais sujets, tous célibataires impénitents, joueurs et ivrognes. Ils traînent, désœuvrés, tout le jour, se rassemblent sur la place d'Armes pour y bavarder de mille riens et vers le soir s'en vont boire et jouer dans quelque mauvais lieu, jusqu'à ce que le coup de canon qui annonce huit heures fasse rentrer chacun chez soi.

Peu à peu, cependant, les années passant, les éléments les plus turbulents de la population vont se ranger ou disparaître, tandis que de nouveaux arrivants s'installeront dans l'île. Ce sont des cadets de famille, des officiers de marine, des terriens de France devenus planteurs. Ils prennent femme ou, déjà mariés, font venir leur famille.

Ce n'est que sous le gouvernement royal, en 1767, que l'on se préoccupe de la propreté de la ville et de son embellissement. Les propriétaires sont tenus de planter des arbres dans leur jardin car, dit l'ordonnance qui en décide, « dans un climat aussi chaud que l'est celui de la ville de Port-Louis, l'aspect et le séjour dans un lieu dénué une grande partie de l'année de toute espèce de verdure est triste et désagréable ».

Le Français qui erre aujourd'hui autour des vieux murs de l'Hôtel du Gouvernement ou dans le jardin de la Compagnie, sous les gros fruits cylindriques que balancent les calebassiers d'Amérique, comment ne serait-il pas ému en songeant que ce Port-Louis, vieillot et moderne à la fois, où les taxis filent en hurlant, où les balayeurs hindous ramassent patiemment dans leur corbeille les feuilles mortes, partageait déjà, il y a deux siècles l'histoire de l'Europe.

A dix mille kilomètres de la mère-patrie, il a goûté le luxe, la joie de vivre, la cruelle insouciance de la vieille France. Il s'est enthousiasmé pour les idéaux de la Révolution tandis que les échos guerriers qui résonnaient aux frontières d'Europe faisaient trembler, en leur temps, les cocotiers et les arbres à pain de l'île de France.

Bernardin de Saint-Pierre. — Quand un auteur consacre un ouvrage à la description d'un pays, il est rare que les habitants de ce pays, de quelque façon, ne lui gardent pas rancune.

Bernardin de Saint-Pierre, auquel l'île de France dut en grande partie sa célébrité, n'a pas échappé au lot commun.

Mais, en fait, est-ce à Bernardin de Saint-Pierre que l'île de France

dut sa célébrité ou Bernardin de Saint-Pierre dut-il sa célébrité à l'île de France ?

Les Mauriciens inclineraient plutôt pour cette seconde interprétation. Quoi qu'il en soit, ils ne parlent pas sans une pointe d'amertume de l'auteur de « Paul et Virgine » de celui surtout du « Voyage à l'île de France ». Du personnage même, ils tracent un tableau sans indulgence — un affreux petit bonhomme, nanti d'un méchant caractère et de mœurs détestables. N'essaya-t-il pas, durant son séjour à l'île de France, de séduire la vertueuse épouse de M. Poivre ?

Dans son « Voyage à l'île de France », Bernardin de Saint-Pierre, il est vrai, a ouvert les hostilités. Antiesclavagiste résolu, confiant en outre en la bonté naturelle de l'homme primitif, il n'a retenu dans son ouvrage que les faits susceptibles d'illustrer ses thèses et négligé ou faussé ceux qui auraient pu venir à l'encontre.

Débarqué à l'île de France en 1768, c'est-à-dire à une époque où celle-ci était encore très mal connue, Bernardin de Saint-Pierre décide d'y entreprendre un voyage d'étude et d'exploration.

Après avoir excursionné dans le centre de l'île, il gagna le « quartier » de la Rivière Noire, aujourd'hui encore un des plus sauvages et pittoresques du pays, où il devait, on le sait, placer un des principaux épisodes de son roman « Paul et Virginie ». De la Rivière Noire, il passa dans la Savane au sud de l'île et là son enthousiasme fut sans bornes devant les admirables paysages de cette région. Arrivé à la baie du Jacotet, il nota sur son cahier de voyage : « *Du reste de l'univers, je n'eusse voulu que quelques objets aimés pour passer ma vie.* » Toutefois, à peine revenu de cet enchantement, il tomba malencontreusement sur un des détachements militaires qui faisaient alors la chasse aux noirs marrons. Les soldats ramenaient justement une esclave fugitive qu'ils avaient chargée d'un sac. Bernardin de Saint-Pierre ayant voulu voir ce que celui-ci contenait, aperçut avec horreur la tête coupée d'un marron.

Suivant toute la côte sud, il arriva au Grand-Port puis remonta une rivière. Voyant alors une plantation, il pénétra dans la demeure et demanda une hospitalité qui lui fut aimablement accordée mais la maîtresse de maison, voulant lui faire les honneurs de son pays, lui vanta avec chaleur la chasse aux marrons à laquelle elle s'adonnait volontiers, car elle lui paraissait beaucoup plus passionnante que celle du cerf.

De cette malheureuse randonnée autour de l'île de France, Bernardin de Saint-Pierre devait garder un détestable souvenir. Horrifié par les déplorables exemples qu'il avait eus sous les yeux et généralisant un peu vite, il porta sur les anciens colons, ancêtres de ceux d'aujourd'hui, ces jugements sans indulgence et souvent mensongers que les Mauriciens ne lui pardonnent pas sans peine.

Le roman de « Paul et Virginie » lui-même n'est pas exempt de peintures où la fantaisie occupe autant de place que l'histoire. L'épisode de Paul et Virginie réconfortés par une bande de noirs marrons et ramenés

jusqu'à leur case sur une civière fleurie ne cadre guère, en particulier, avec les mœurs du temps.

L'idylle même de Paul et Virginie, et c'était bien cette fois le droit de l'auteur, est purement imaginaire. Ni Paul ni Virginie n'ont jamais existé et le seul événement réel de leur histoire est le naufrage du *Saint-Géran*, survenu quelques années avant le passage de Bernardin de Saint-Pierre à l'île de France. Mais Virginie n'était pas à bord et aucun Paul ne l'attendait sur le rivage. Quant à la scène où l'on voit Virginie refuser d'enlever ses vêtements pour se jeter à la mer, elle fut sans doute inspirée par l'attitude du capitaine auquel on conseillait d'agir de la sorte pour nager plus facilement et qui s'y refusa. Non par pudeur, évidemment, mais dans la crainte de perdre ses papiers.

Plages du Sud. — Un cordon de madrépores ceinture l'île Maurice sur la presque totalité de sa circonférence. Mais à Souillac, dans le sud, les brisants se rapprochent peu à peu de la côte avant de la rejoindre et le lagon n'est plus qu'un mince ruban d'eau verte et bleue qui s'étire entre les falaises et l'éclatante barrière des récifs. La marée haute le trouble de ses longues houles mais, à mer basse, il retrouve son immobilité et son extraordinaire transparence. On peut facilement, alors, marcher jusqu'aux brisants, en chaussant des sandales toutefois, car le fond est plein d'embûches : rameaux coraliens, oursins géants, coquilles aiguës comme ces « haches d'arme » qui s'enfoncent profondément, ne laissant paraître, au ras du sable, que les bords de leurs deux valves, tranchantes comme des rasoirs.

Vers l'ouest, au-delà du village de Souillac, se succèdent les baies et les plages de la Savane. Nous allons ce soir nous promener en auto dans cette direction.

La première agglomération traversée est le gros bourg hindou de Surhinam.

La maison où séjourna P.-J. Toulet, dont la famille était mauricienne, est proche d'ici. Nous l'avons visitée l'autre jour. C'est une petite case de pierre, perdue dans un fouillis végétal. Un cocotier balance son feuillage bien au-dessus du toit. Une rivière coule en contre-bas, semblable à toute les rivières mauriciennes, vive, alerte et blanche sur un lit de roches noires.

Ce « quartier » de la Savane, avec ses paysages mélancoliques, la masse sombre de ses montagnes, ses baies bleues, est un lieu, sans doute, tout particulièrement propice à l'inspiration poétique. Nous sommes passés tout à l'heure devant la maison de corail où habite un autre poète, purement mauricien celui-là, Robert Edward Hart.

Nous avons repris la voiture et filons maintenant entre la mer et les filaos. Le soleil nous a gagnés de vitesse. Il est au ras de l'eau englué dans d'ardentes et liquoreuses vapeurs.

Les silhouettes de trois pêcheurs d'*ourites*[1] se détachent, fragiles et noires comme des squelettes, devant cet horizon de forge où croulent des scories. Ils marchent, naturellement, sur les tables plates des brisants mais leurs ombres falotes semblent se balancer et glisser à la surface même des vagues. Parfois on les voit brandir leur trident et frapper. Ils passent inquiétants et cruels et s'enfoncent dans leur enfer d'écume et de feu.

A l'est, le vent éparpille des copeaux d'or, de minces démêlures, des duvets roses et gris.

Nous passons la « Rivière des Galets ». L'eau est cramoisie sur la gauche, du côté de l'embouchure, mais noire, à droite, sous les arbres qui versent déjà la nuit.

Un champ de cannes luit de toutes ses feuilles acérées. Le vent qui se lève soudain y allume une fulgurante mêlée qui s'apaise puis s'éteint dans un mol scintillement.

L'eau du lagon pâlit. Le soleil a brusquement coulé dans la mer. Sur l'horizon, les nuages dressent encore leur folle architecture mais ils passent du pourpre à l'orangé et au gris avec une rapidité qui déconcerte et serre inexplicablement le cœur.

Sega. — C'est la danse des créoles. La région de la Rivière Noire, où la population africaine s'est maintenue relativement pure, en demeure le lieu d'élection. Le samedi soir, en cachette du Père qui du haut de la chaire lance régulièrement l'anathème contre ces sortes de réjouissances, on se réunit derrière les cases d'un village, à la lueur falote d'un feu de bois.

Pour assister à ce spectacle nous quittons Souillac, un après-midi, par la route qui, jusqu'à la Rivière Noire, longe la côte sud-ouest de l'île. Nous ignorons où le *séga* se tiendra ce soir. Mais un de nos compagnons qui connaît tous les pêcheurs de la région, leurs parents, leurs cousins et leurs lointaines relations aura tôt fait de découvrir si on danse chez Titine, Maria ou Noémie...

Il fait presque nuit lorsque nous stoppons devant la boutique d'un Chinois qui, à cette heure, est officiellement close. Mais une fenêtre reste entrouverte et il n'en faut pas davantage pour que les bouteilles de vin de banane circulent.

Notre arrivée est accueillie avec satisfaction. On peut escompter, en effet, que des spectateurs blancs abandonneront en se retirant quelques pièces de monnaie et une bouteille de rhum. Notre escorte vacillante nous guide, par un petit sentier pierreux vers une case où un groupe de créoles conversent devant un maigre feu. Les musiciens présentent à la flamme deux tambourins afin que la chaleur sèche la peau et la tende fortement sur les arceaux.

1. Pieuvres.

Les danses débutent avec une ardeur modérée, mais accélèrent bientôt leur rythme. L'âge des exécutants est très variable et personne ne paraît s'en étonner. Une vieille bonne femme, le foulard noué bas sur le front se montre particulièrement infatigable. Entre chaque danse, tandis que les joueurs de tambourin réchauffent leurs instruments, elle vient faire la causette. Mais, sitôt que le rythme sourd de la danse reprend elle s'élance avec passion sur le carré de poussière qui sert de piste.

Les danseuses chantent d'une voix suraiguë en tenant délicatement entre le pouce et l'index leur jupe de cotonnade. Quelle est donc l'origine de ce geste précieux ? Les ancêtres barbares ne l'ont certainement pas rapporté d'Afrique. Mais aux fêtes du marquis de Souillac ou de madame Decaen les dames devaient relever ainsi les pans de leurs robes pour danser la valse. Leurs esclaves les imitaient sans doute aux jours de réjouissance et leurs lointaines descendantes perpétuent cette attitude désuète et galante que l'anachronisme des jupettes fleuries fait paraître plus bizarre encore.

Les hommes multiplient les pas contrariés et les ruades. Chacun évolue face à sa partenaire, les bras tendus mais à aucun moment ne la touche. Les règles du savoir-vivre et de la décence l'exigent et d'ailleurs, si la femme est mariée, l'œil jaloux du conjoint ne la quitte pas. A moins qu'il ne soit lui-même engagé dans la danse et occupé ailleurs. Chez les hommes, comme chez les femmes, le haut du corps, à peu près immobile ne suit que faiblement le rythme de la danse. Les pieds ont bien leur rôle à tenir mais toute la fougue et l'ardeur du *séga* se localise dans l'arrière-train, il s'agit en fin de compte de le faire voltiger avec le plus de rapidité et d'amplitude possible. La plus grande liberté est laissée aux initiatives personnelles. Et tout en suivant la cadence de la musique, les plus hardis risquent de difficiles et audacieuses figures de croupe.

Les paroles des *ségas* ne sont pas très faciles à suivre, mais durant les pauses, la vieille femme nous les répète et les commente volontiers. L'amour, l'actualité locale, la simple fantaisie les inspirent.

Des petits groupes attirés par le son des tambourins et des calebasses sèches que les musiciens secouent à tour de bras pour faire tinter les graines ont envahi peu à peu l'aire de la danse. La foule, l'exercice violent, l'alcool surtout vont créer peu à peu une atmosphère d'intense surexcitation. Une parole malsonnante, le geste audacieux d'un danseur suffiront alors pour déclencher la bagarre qui, dans ce pays où les couteaux ont une fâcheuse tendance à jaillir des poches, clôture bien souvent le *séga*.

Un paradis menacé. — Le voyageur qui s'arrête quelques jours à l'île Maurice ne peut en emporter qu'une vision radieuse. Enthousiasmé par des paysages particulièrement séduisants et poétiques, par une société aimablement raffinée, par une facilité de vie qui semble s'étendre jusqu'aux classes les plus pauvres, il rentre chez lui avec la ferme conviction d'avoir visité un des derniers paradis terrestres. Il a raison, sans

doute, mais les paradis ne mettent pas longtemps à disparaître et celui-ci pourrait bien, à son tour, se muer en enfer. Car, pour n'être pas évidents de prime abord, les problèmes de l'île Maurice n'en sont pas moins tragiques.

Uniquement vouée au sucre, l'île doit donc en tirer la totalité de sa subsistance. Mais à présent toutes les terres à vocation agricole sont pratiquement en exploitation. Désormais, l'espace manque et la production sucrière qui se situe aux environs de 475.000 tonnes par an, atteint son plafond. Cependant, rien ne vient freiner une exubérante natalité qui, si elle se maintient à ce rythme durant quelques années encore, risque d'engager le pays dans une situation sans issue.

Dans ces conditions précaires, Maurice, moins que tout autre pays, ne devrait, semble-t-il, se payer le luxe de troubles sociaux ou politiques. Or, c'est justement dans cette voie que le pays s'engage. La mosaïque raciale que l'on trouve ici et qui apparaît si pittoresque aux yeux des visiteurs, possède, en effet, un tragique revers de rivalités et de haines.

Pour une superficie de 1 850 kilomètres carrés, l'île compte déjà 485 000 habitants qui se répartissent de la façon suivante : 10 000 blancs, descendants des anciens colons français ; 1 500 fonctionnaires britanniques ; 28 000 personnes appartenant à une élite de couleur évoluée ; 116 000 créoles de faible culture ; 14 000 Chinois ; 66 000 musulmans originaires de l'Inde et 250 000 Hindous.

Les Hindous qui constituent aujourd'hui le groupe ethnique le plus important, sont cependant des tard venus dans l'île. Il y a un peu plus d'un siècle — les noirs refusant de se remettre à la culture — travail qu'ils considéraient comme le symbole même de la servitude, les colons firent appel à la main-d'œuvre hindoue. Venus d'abord sous contrat, les coolies s'établirent bientôt définitivement dans l'île et se multiplièrent avec une extraordinaire rapidité.

A cette masse hindoue de plus en plus active et ambitieuse s'oppose le groupe que constituent les blancs, les élites de couleur et les créoles, tous de même religion, de langues, de traditions semblables ou voisines et héritiers, à des titres divers, de la culture française. Quant aux musulmans, leur haine ancestrale à l'égard des Hindous tend à les rapprocher du groupe précédent avec lequel, cependant, ils n'ont guère de points communs.

Bien qu'il y ait aujourd'hui, à l'île Maurice, des Hindous et des musulmans riches et puissants, la quasi-totalité des terres et des capitaux se trouve encore entre les mains des blancs et la hiérarchie sociale est telle en apparence qu'elle se présentait il y a un siècle mais l'énorme masse hindoue qui en constitue à présent la base, risque fort de faire culbuter, un jour, tout l'édifice.

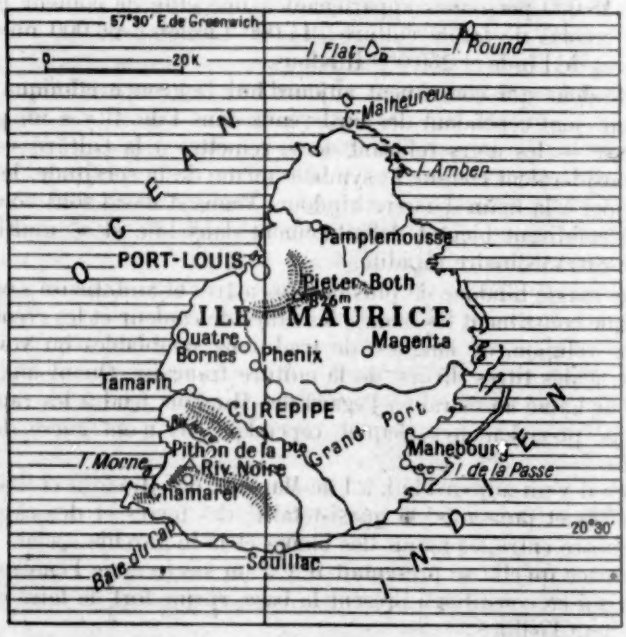
Ce jour sera celui où s'établira à Maurice un régime autonome basé sur le suffrage universel et permettant, par conséquent, à la majorité hindoue d'exercer une dictature quasi totale. Or, c'est vers un régime

semi-autonome que depuis la constitution octroyée à l'île Maurice en 1947 le gouvernement britannique achemine peu à peu sa colonie.

Que l'île, devenue libre, se donne un jour à l'Inde ou que celle-ci la revendique dans l'avenir est une hypothèse fort vraisemblable. Outre les considérations sentimentales susceptibles d'influencer l'attitude de l'Inde, ce pays ne peut manquer d'être intéressé par la situation stratégique de l'île Maurice aux portes de l'Afrique qui compte déjà tant de foyers hindous.

Si cette éventualité devenait une réalité, elle apporterait évidemment dans le pays un bouleversement total. Mais surtout, elle sonnerait le glas de cette miraculeuse survivance française pour laquelle les fils obstinés et fidèles des premiers colons et fondateurs de l'île ont si longtemps combattu.

ALIX D'UNIENVILLE



UN PHILOSOPHE DU DÉPASSEMENT : AMÉDÉE PONCEAU

par HENRI CLOUARD

UN homme vit modestement en enseignant la philosophie dans des lycées de province, dans un lycée de Paris. Il est philosophe, il invente de la philosophie. Mais on ne le saura qu'à sa mort. Ce sort mélancolique, qui aura été celui d'Amédée Ponceau, sa veuve le métamorphose à force de dévouement, elle en fait un sort radieux, elle bâtit une renommée avec trois livres posthumes du disparu. La certitude d'imposer sa présence après avoir consenti à mourir n'aurait pas déplu, après tout, à l'auteur du *Temps dépassé*.

Aucun public qui n'ignorât tout d'Amédée Ponceau écrivain lorsque parut, l'année même de sa mort (1948), *L'Initiation philosophique*, chez Marcel Rivière. Mais aussitôt le livre publié, les témoins de l'homme parlèrent pour le livre. On sut très vite, dans les milieux de philosophes professionnels et amateurs, à quel point l'ouvrage concordait, coïncidait, avec la vie, hélas ! achevée de son auteur. Dans la vie comme dans l'ouvrage, Amédée Ponceau était parti de l'inquiétude et de l'angoisse pour aboutir à un accomplissement.

Enfant pauvre, l'élève du lycée de Sens travailla comme on prend une revanche. Une bourse d'honneur lui ayant permis d'aller faire une rhétorique supérieure à Lyon, il arriva tout juste pour répondre par écrit à la question du professeur Édouard Herriot : « Comment vous proposez-vous de construire votre château en Espagne ? » Réponse du jeune Ponceau : « *Vivre comme les autres hommes, affronter les mêmes douceurs et les mêmes cruautés qu'eux, être aimé, compter pour d'autres, participer à la vie autrement qu'en simple figurant, avoir une tâche à remplir.* » Peu après, le même grave garçon notait dans un carnet intime : « *Un être pur se promène dans l'existence en se lançant à lui-même des défis, en s'exposant à des risques, convertissant l'existence en une série d'épreuves échelonnées, s'installant dans l'épreuve, installant l'épreuve en lui-même* », pour arriver à toujours « *se reconstruire mieux, plus fortement, plus largement* ». Précieux textes de la dix-huitième année ! *L'Initiation philosophique* y était préfigurée. Initiation à la philosophie, initiation à la vie.

Les analyses de l'*Initiation*, minutieuses et denses, aboutissent à montrer qu'on n'existe vraiment, qu'on ne se crée un vrai Moi, que par une force tirée du plus intime de la profondeur psychique, là où Ponceau, en cela cartésien, découvre la clef du destin humain, la double clef : doute et foi. Le doute est essentiel ; l'acte incessant s'impose par lequel je me conteste et me cherche. C'est cet acte qui construit sans relâche l'existence authentique et valable, dans le risque et l'aventure. Il fait passer du doute sur soi à la foi en soi. Il est donc liberté, volonté. L'homme de Ponceau fait penser à un sisyphe délivré.

Il n'est d'ailleurs pas question de l'isoler, bien au contraire. Chacun de nous, à sa place dans le monde, partage avec ses frères humains tout ce qu'il y a à partager, et notamment la misère. Nous nous faisons sans cesse et l'univers se fait par nous. Ponceau ne nous dispense nullement du fameux engagement. Mais alors qu'on s'engage aujourd'hui comme par collage dans la glu, l'engagement qu'il décrète sera fidélité à soi, progrès de soi, exhaussement. Alors que les engagés à la mode oscillent entre l'humiliation et l'orgueil, se jettent du désespoir à la conquête, comme d'une tête contre les murs, l'engagé de Ponceau marchera à une véritable libération, à la seule véritable libération. Il se libérera du joug dans lequel se résument tous les jougs : la passion de jouir, de conquérir, de dominer, d'*avoir*. Son chemin d'esprit débouchera sur le détachement.

Il est évident que les réminiscences ne manquent point dans le premier ouvrage d'Amédée Ponceau ; elles proviennent surtout de l'existentialisme chrétien. Mais l'ardeur morale qu'il apportait en propre vient de plus haut, de Frédéric Rauh, de Kant, de Pascal. Ajoutons même que saint Paul l'a beaucoup occupé, séduit, dirigé. Il ne professait aucune religion, mais il avait l'âme religieuse.

Ayant invité l'homme à s'accomplir par l'épanouissement de sa liberté intérieure, Amédée Ponceau devait logiquement réclamer la condition fondamentale de cette victoire : liberté dans la ville et dans l'État. Il n'appartenait à aucun parti, mais sa pensée philosophique faisait de lui un citoyen, et *Timoléon* (Éditions du Myrte) apporta en 1951 une somme de réflexions sur la tyrannie. L'antique libérateur de Corinthe et de Syracuse célébré par Plutarque ne reconnaîtrait certes pas la tyrannie sous ses multiples formes modernes. La tyrannie aujourd'hui, selon Ponceau, c'est l'État, les églises, les métiers, allant tous jusqu'au bout de leurs exigences aux dépens des droits de la personne. A la vérité, la tyrannie est partout, parce que l'esprit de tyrannie est en nous, en nous tous, en chacun de nous.

S'il en va ainsi, le mal se révèle de nature morale, et moral par conséquent doit être le remède. De *L'Initiation* à *Timoléon*, la tendance religieuse de la pensée précisait son caractère chrétien. N'imaginant pas d'autre moyen d'arrêter les nations sur la pente catastrophique que d'arracher la politique au matérialisme des organisations et à l'abstrac-

tion laïque des esprits, Ponceau souhaitait que le plus possible d'amour chrétien ramenât dans la politique un désintéressement, dans l'action des États une spiritualité. Aussi la verve de *Timoléon*, sombrement concentrée et sobrement retracée dans l'ensemble, éclate-t-elle en jets de claire joie lorsque l'auteur rencontre l'homme isolé qui pourrait devenir un apôtre. Après tout, la richesse de l'individu humain n'est-elle pas inépuisable ? Et Ponceau se fait de ce qu'il appelle amour chrétien une conception assez large, il y englobe assez de conscience et de justice pour rallier nombre d'esprits. J'aurais préféré cependant, avec beaucoup d'autres certainement, un appel à je ne sais quelle délivrance plus strictement humaniste, s'il en reste une possible. Le problème en fin de compte demeure celui-ci : y a-t-il encore place dans le monde pour plusieurs variétés d'humanisme, ou n'aurions-nous plus le choix qu'entre deux hémisphères totalitaires ? *Timoléon* ne le résout pas. En sorte que sa vertu est de pure protestation. Mais le livre fait du bien à lire.

Le troisième livre d'Amédée Ponceau, la seconde surprise posthume qu'il nous aura faite, est une œuvre de moraliste et d'artiste associés par la philosophie de l'angoisse et de l'espoir, mais qui plonge sa racine dans les jours même de l'auteur. C'est dans un besoin de sécurité matérielle que sa famille avait fait de lui un professeur. Mais ce fils de père et mère musiciens, bon violoniste lui-même à dix ans, capable à treize ans de suppléer son père épuisé, gardait la passion de son art. La musique l'a obsédé. C'est pourquoi *La Musique et l'Angoisse* (édité à La Colombe) nous fait tourner des pages si émouvantes. Ponceau, qui considère le temps comme « le rythme même de l'avancement des âmes », estime que la musique nous « restitue l'intimité de ce temps ». La musique ne serait plus qu'une marche, la marche de la liberté créatrice accomplissant son effort. Mais le philosophe va plus loin, il découvre dans la musique un « moyen de connaissance ». Non seulement chez les individus, mais aussi bien chez les peuples.

Pourquoi avoir choisi le peuple russe pour une démonstration ? Parce que la musique des Russes est gonflée de sentiments et de souvenirs nationaux, sonore d'immenses étendues, liée à l'alternance d'écoulements lents et de profondeurs tragiques dans des siècles de misère et de violence. Les musiciens russes apparaissent donc comme d'extraordinaires, témoins de l'existence, de la souffrance, de l'angoisse, du mal. Au terme d'une analyse douloureuse, le philosophe se rend compte qu'existence russe et musique russe ne font qu'un, mais en même temps que musique éternelle et vieille Russie sont nos sœurs.

Scrutés au retour de ce voyage au-delà des limites du monde occidental, d'autres musiciens plus proches de nous, trois musiciens européens, un Schumann, un Chopin, un Liszt, enseignent clairement tout d'abord que « la musique est le corollaire du tourment d'exister », puis qu'il y a dans ce tourment une solidarité des destins humains. Mais

l'œuvre de Liszt surtout a arrêté Ponceau, et il en achève le panorama de façon à présenter en même temps la conclusion de l'ouvrage. Je ne peux mieux faire que de le citer : « *Ce qui peut manquer à cette âme angoissée, elle le sait mieux que nous. Le seul bouleversement qui puisse maintenant la combler, c'est celui qui vient apaiser les vies les plus orageuses : cette grâce — la grâce — surviendra-t-elle ?* »

Ainsi se retrouve une fois de plus, au tournant des pages essentielles, le chrétien non de dogme, mais d'intention et de climat : la foi, seule adversaire de l'inquiétude et de l'angoisse, chez les individus et dans les peuples. Mais quoi ! Ponceau pouvait-il en rester à cette nostalgie ? Une morale caressée des reflets d'une religion ne suffit pas à fonder une spiritualité. *Le Temps dépassé* (aux Éditions de La Colombe), ouvrit les perspectives d'une campagne spiritualiste assez originale.

Personne n'ignore que le temps classique, frère de l'espace, n'existe plus dans les cerveaux du siècle et que le temps d'aujourd'hui est en nous, immanent ; il se confond avec nous, il est emporté avec nous. Or qu'est-ce que cela qui n'est pas éternel ? et d'où tirer désormais nos valeurs ? Les deux études parallèles sur l'art et sur l'histoire qui composent *Le Temps dépassé* prétendent nous faire réfléchir à des moyens qu'ont les hommes de surmonter le temps en eux-mêmes, de le transcender par-delà certaines raisons de vivre.

Ponceau tient l'art pour un messager, ses messages nous venant d'un monde de présences qui nous appellent, qui se répandent et qui se glissent jusque dans le sentiment de la nature. Un tel messager nous insuffle de la vie. Une œuvre d'art rassemble les forces vivantes du créateur, l'unifie ; et elle fait participer le contemplateur, même après cinq cents ans, à sa création. Voici le mot décisif du philosophe : « L'art est une psychogénèse ». Constatant que cette action des chefs-d'œuvre part du charnel et monte au spirituel, Ponceau ne voit pas que ce passage puisse s'opérer sans remuer un monde invisible. L'art est messager de l'âme et des âmes.

Considéré à d'autres points de vue qu'à celui des hautes émotions, au point de vue de la culture, par exemple, l'art vit dans la durée, une durée orientée vers l'éternité ; toujours il s'agit de ressources tout autres que celles des sens ou du cœur ou de l'intelligence ; toujours une expérience unique, mais irradiante, se communique à des milliers d'êtres et les révèle à eux-mêmes.

Assurément Ponceau manœuvre dans l'hypothèse. Mais n'est-ce pas une chance que l'hypothèse choisie, ayant de la vraisemblance, soit aussi un stimulant ? Or c'est l'âme, au sens où Ponceau entend ce mot, que méconnaissent le plus les idéologies de l'époque ; c'est l'âme qui suscite nos sursauts, c'est par elle qu'il y aura un Demain. Aussi est-ce à l'âme encore que Ponceau se vit ramené par la voie de l'histoire.

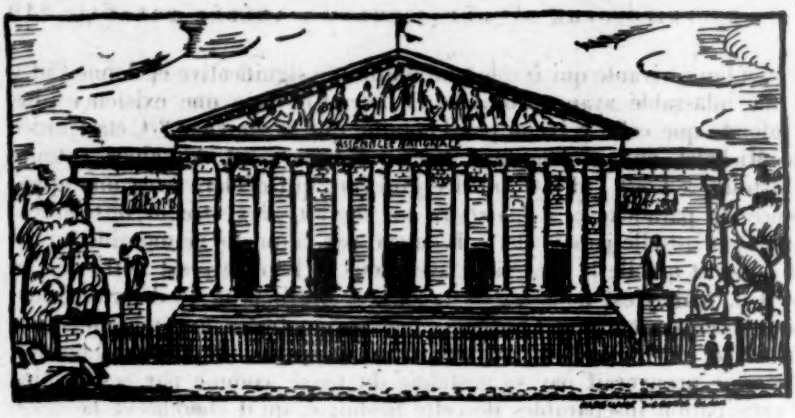
L'histoire saisit l'unique, car jamais n'ont paru dans le monde deux faits pareils. Le souvenir comme la conjecture tracent, en somme, une

même ligne vivante qui révèle une continuité significative et donne l'idée d'une inlassable avance humaine. Y aurait-il donc une existence plus profonde que celle revécue par l'homme qui se souvient ? C'était l'idée de Michelet, en qui l'éminent Lucien Febvre vient de saluer « toute l'histoire ». C'est l'idée d'Amédée Ponceau, qui déclare avec une apparence de paradoxe : « *L'histoire ne saurait plus être définitivement écrite* » (l'a-t-elle jamais été ?). Il entend par là qu'elle ne momifiera plus le passé et qu'elle le fera vivre avec nous. « L'histoire est notre destin, écrit-il, mais c'est nous qui la créons. » Ainsi, plus de déterminisme, plus d'écrasement par l'histoire, mais au contraire une marche de la liberté et de l'invention, une constante naissance. En d'autres termes, l'homme prouverait par sa nostalgie du passé, comme par ses besoins d'anticipation inséparables de cette nostalgie, qu'il cherche et ne cesse de chercher en lui et autour de lui un accomplissement de destinée.

Que cette histoire, plus encore fille de Hegel que de Michelet, ne soit plus de l'histoire et se mue en philosophie, qu'importe ? Les cloisons étanches entre histoire et philosophie, théologie et politique ont été renversées, et Ponceau ne les relève pas, nous n'y pouvons rien. Du moins l'histoire lui a-t-elle servi à confirmer sa vision esthétique. Elle aussi fait de la vie une liberté, elle aussi suppose une réalité spirituelle engagée tout entière dans la lutte contre le temps.

A suivre Amédée Ponceau d'un bout à l'autre de son œuvre, il est clair que la loi du monde serait le dépassement : dépassement dans l'individu, dans les peuples, dans l'humanité. Certes, l'œuvre développe des points de vue plutôt qu'elle ne construit une doctrine. Nous n'avons pas là une philosophie, nous avons plutôt une rêverie philosophique et morale, mais toute orientée vers le refus de borner l'homme à lui-même. Ponceau se rattache à son maître Louis Lavelle, plus près que lui des philosophies de l'angoisse, mais croyant comme lui, et d'ailleurs comme Gabriel Marcel, que l'homme respire par l'espérance. Louis Lavelle avait écrit à propos de *L'Initiation* : « *Je crois bien que Ponceau nous révélait le rêve que Dieu a fait de nous* ». Il aurait pu l'écrire aussi des trois autres livres.

HENRI CLOUARD



LA POLITIQUE ET LES PARTIS

par Jacques Fauvet

On oppose souvent la IVe République, celle des partis, dit-on, à la IIIe République, celle des ducs, des notables ou des professeurs, bref celle des personnalités. Mais l'évolution est-elle si récente ? Dès l'entre-deux-guerres l'existence des grandes organisations politiques — de gauche surtout, mais aussi de droite — orientait fortement la vie parlementaire française.

L'action de tel parti peut être critiquée. Le système des partis peut même être condamné. Mais il ne peut être contesté que, chez nous comme ailleurs, la réalité politique est faite tant du nombre et de la structure des partis que des rapports qu'ils ont entre eux.

Le cadre est composé des institutions et de la loi électorale ; le tableau représente le jeu des partis. Il est seulement fâcheux que les cours des facultés s'attachent au cadre et délaissent le tableau. Les études de médecine ne se bornent pas à l'anatomie, à la *constitution* des organes mais elles comprennent la physiologie, c'est-à-dire leur fonctionnement, la vie. Or, la science politique commence à peine à s'intéresser à celle des partis.

Rien n'est plus trompeur, il est vrai, que le vocabulaire politique. Tel groupement s'intitule parti, qui ne l'est guère ; tel autre se défend d'en être un, qui l'est bien davantage. Entre le parti communiste et le parti radical par exemple, il n'y a de commun que le nom.

Il y a d'autre part des mouvements et des rassemblements qui sont ou sont devenus des partis. C'est donc pour la commodité du langage que l'on appellera parti tout groupement organisé qui vise à la conquête du

pouvoir. Cette définition n'exclut que les « ligues » dont le but est de faire pression du dehors sur le pouvoir, non de le posséder du dedans.

Une autre équivoque est à dissiper. Elle consiste à voir dans les partis, dans la notion même de parti la cause unique de tous les maux dont souffre le pays. La plupart des démocraties s'en trouvent en effet assez bien. La Belgique, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la Scandinavie, les États-Unis plus lointains et la Suisse toute proche vivent et prospèrent sous un régime de partis beaucoup plus organisé, beaucoup plus rigide que le nôtre. En France, d'ailleurs, l'idée de parti se dégrade progressivement ou rapidement en allant de la gauche à la droite ; des partis de masse on passe bientôt aux partis de clientèle puis simplement de cadres ; des mouvements d'idées, on en arrive très vite aux cercles d'amitiés ou même aux syndicats d'intérêts.

Candidats à la candidature.

La conviction reste néanmoins profonde chez le citoyen qu'entre lui et l'élu s'interpose une puissance mystérieuse : celle du parti politique. C'est en effet à ce niveau, le plus bas, qu'elle intervient en première instance.

Il est vain de rappeler que les candidats sont désignés par le parti unique dans les démocraties populaires. Mais il n'est pas inutile de souligner qu'ils le sont aussi par les adhérents des deux grands partis américains de manière obligatoire et même légale au cours des « primaires ». En Grande-Bretagne, où rien de tel n'existe, il est pratiquement impossible de se présenter sans être parrainé par un parti.

Le régime français ne connaît pas cette rigueur. Et pourtant la loi électorale de 1951 a exigé pour bénéficier du jeu de l'apparentement que le candidat s'inscrive à un groupement national et que celui-ci présente au moins trente listes. C'est une ébauche de reconnaissance légale du rôle des partis que la gauche a essayé vainement de faire admettre en 1946. Si elle avait été suivie à cette époque la question ne se poserait plus aujourd'hui. Qu'on l'approuve ou le déplore, la Constitution, en tout cas la loi, interdirait à quiconque de faire de la politique active sans être accepté, investi, aidé, surveillé... exclu ou confirmé dans son mandat par un mouvement lui-même agréé, organisé, et contrôlé. La IVe République aurait été à coup sûr le régime des partis alors qu'elle n'en offre que la caricature, qu'elle en a les inconvénients, mais non les avantages, toute la rigidité et non l'efficacité.

Car en fait les candidats socialistes et surtout communistes sont désignés par les fédérations départementales de leur parti. Un libre vote a lieu le plus souvent, pour lequel les élus sortants bénéficient d'une sorte de priorité en raison des mérites acquis ou des services rendus. Mais les instances nationales interviennent aussi soit par voie d'autorité, chez

les communistes par exemple, ou par voie d'influence. Ce trait, comme on le verra, donne aux bureaux un réel pouvoir. Là où l'appareil du parti est pratiquement dans la main du secrétaire général, notamment chez les socialistes, le secrétaire fédéral en relation directe avec lui est bien placé pour se proposer, s'imposer au besoin contre une personnalité plus en vue.

Il arrive qu'un député, tenu par une responsabilité nationale ou internationale, soit accaparé à l'excès par ses activités parisiennes ; il court alors le risque de voir sa situation électorale peu à peu minée à la base par quelque rival du même parti. Habile à profiter de son éloignement, ce concurrent « travaille », comme l'on dit, la fédération pendant quatre ans et l'année venue du renouvellement général, il tente de supplanter celui dont le seul tort aura été de préférer le service de la nation à celui de son département ou de son parti. *Il y réussit d'autant plus que parfois la fédération n'est qu'un fantôme.*

Les fédérations M.R.P. désignent elles aussi les candidats et fixent leur ordre sur la liste. Plus centralisé, le R.P.F., alors qu'il était dans sa gloire, choisissait les siens d'un commun accord entre son échelon départemental et le délégué de son siège national. De nombreux conflits ont eu lieu et les premiers dissidents ont vivement reproché à l'état-major gaulliste l'ignorance de la province dont il aurait témoigné en plusieurs circonstances.

Le R.G.R. (Rassemblement des gauches républicaines) est beaucoup plus souple et le candidat désireux d'en avoir l'étiquette sollicite son investiture. S'il y a plusieurs « candidats à la candidature », un comité d'arbitrage essaie de trancher. Les conflits sont plus rares.

Le centre national des Indépendants procède de la même manière. Si un département modéré est en quête d'une bonne tête de liste, comme il est arrivé en 1951, le centre parisien en propose une ou plusieurs au choix. Qu'un « indépendant » ait besoin d'une investiture d'un parti pour se présenter est déjà paradoxal. Qu'un centre national conteste à d'autres le droit de se déclarer indépendants comme on l'a vu aux dernières élections municipales, serait le comble du paradoxe si l'on n'avait pris soin d'observer que le vocabulaire politique n'est pas celui du sens commun.

Il y a donc les indépendants d'appellation contrôlée et les autres, lesquels n'ont jamais goûté cette assimilation mais l'expérience prouve que les électeurs s'en tiennent à l'étiquette. Ils préfèrent un cru moyen mais certifié à un breuvage plus personnel, mais moins connu.

L'indépendant n'est en vérité qu'un modéré ayant reconnu qu'il n'est pas d'activité et d'efficacité politiques sans un minimum d'organisation et de discipline, que parmi les facteurs qui jouent en faveur du communisme, il y a certes la mystique qu'il inspire ou les conditions sociales dont il profite, mais aussi la perfection de sa structure qui en fait, a-t-on dit, la première administration de France.

C'est donc un fait que même pour les plus libéraux, il est difficile de faire carrière électorale sans être d'abord agréé par une organisation politique, laquelle s'interpose ainsi dès l'abord comme un corps intermédiaire, voire un écran entre celui qui veut obtenir un mandat et ceux qu'il aspire à représenter. Avant d'être élu au suffrage universel, il faut être investi au suffrage restreint.

Le danger est peu redoutable si le parti considéré est lui-même conçu selon l'esprit et la mode démocratiques. Un mouvement dont les militants sont largement recrutés dans le pays et dont les dirigeants sont librement désignés constitue un sûr moyen de sélection du personnel politique. Si le parti est unique, il est certes au service exclusif du pouvoir. Mais s'il en est d'assez nombreux pour représenter les diverses familles politiques, il est difficile d'imaginer que le citoyen qui veut devenir candidat ne puisse se reconnaître en l'un d'eux. Il y trouve alors le minimum d'organisation, d'aide matérielle, voire de soutien moral sans lesquels une campagne électorale est impossible.

Le choix du candidat par le parti et du même coup l'élimination des concurrents constitue en revanche un moyen arbitraire et abusif si l'état-major du parti est coupé de la troupe. Le candidat à la candidature doit alors affronter une bureaucratie close sur elle-même dans le cas des partis de masse ou le cercle fermé d'une « maffia », voire le bon plaisir d'un petit potentat dans le cas des partis de cadres. Et s'il franchit l'étape de l'investiture, il retrouvera cette puissance sur sa route au cours de son mandat.

Mais avant d'aller plus loin, il faut observer tout de suite que, même dans le cadre le plus étroit, celui de l'arrondissement, un candidat se présente rarement seul. Si ce n'est un parti qui le patronne et le finance, c'est un comité électoral, un journal local, une grande famille, un groupe d'intérêts. Un député ne doit jamais tout à fait son élection ni à lui-même ni à ses électeurs.

Ceux-ci sont-ils du moins prêts à secouer ce joug du parti ? Il n'y paraît pas. En 1936, Doriot passe de l'autre côté de la barricade. Ses adversaires de la veille votent pour lui. Mais les voix communistes vont au candidat du parti, M. Grenier, aujourd'hui député. En 1951 deux socialistes quittent leur parti, l'un pour la gauche, M. Rivet à Paris et l'autre pour la droite, M. Guesdon dans l'Orne. L'un et l'autre sont battus. Trois M.R.P. croient mieux servir l'idéal de leur parti en le quittant. Il y a là un abbé, un professeur et un marquis. Ils se représentent sous une autre étiquette. Tous les trois sont battus. En 1953, M. Tillon est épuré à Aubervilliers dont il était maire ; le parti communiste gagne des voix et un siège.

Avec des degrés divers, depuis la discipline communiste, plus semblable à celle d'un ordre religieux qu'à celle d'un mouvement politique jusqu'à l'autorité aimable mais étroite des indépendants, le parti choisit donc pratiquement ses candidats.

Grands électeurs.

Mais le député est-il plus libre après son élection qu'avant ? Là encore les vrais indépendants sont assez rares. Quand il échappe au contrôle du parti, l'élu est bien souvent sous la contrainte morale de ses « grands électeurs », de son comité, de son journal, parfois même sous la dépendance du groupe professionnel qui a pu le soutenir et qu'il peut servir d'une manière ou d'une autre.

Le communiste n'est pas seulement l'élu obligé de son parti mais son esclave volontaire. Pour lui, a-t-on dit, le parti est « sa famille, son ordre et sa patrie ». L'élu communiste remet son être tout entier entre les mains du parti, sa personnalité politique, mais aussi sa personne privée. Ses mœurs y sont éprouvées. Ni les déviations sexuelles, ni l'ivresse n'y sont tolérées. Une seule compagne, légitime ou non, mais une seule. Enfin le député verse au parti une part de son indemnité parlementaire et ne conserve que le minimum vital correspondant à ses fonctions, ses charges et l'éloignement de sa circonscription. Les repas sont pris en commun en dehors du restaurant de l'Assemblée.

On ne peut guère imaginer d'emprise plus grande. C'est un don personnel et total en échange duquel le parti offre une conception totale et collective de l'existence et de l'histoire. Le vrai communiste convient d'ailleurs à la manière du religieux qu'il reçoit plus qu'il n'abandonne. Aux raisons de vivre, le « parti-église » substitue les raisons d'être.

On ne trouve rien de semblable au parti socialiste. Ni règle de pensée, ni règlement de vie. Mais la discipline de vote y est presque aussi rigoureuse. Mis à part le R.P.F. à ses débuts, ce n'est qu'au groupe socialiste que l'on rencontre un comportement politique comparable de ce point de vue à celui des communistes. Ne pas respecter la discipline de vote y pose un véritable cas et même un drame de conscience. On l'a vu en diverses circonstances parfois tragiques. En 1946 un jeune député socialiste a été jusqu'à la crise de nerfs parce qu'il était placé devant le choix ou de voter pour Maurice Thorez ou d'enfreindre l'ordre de la S.F.I.O. A Versailles des socialistes européens ont voté fidèlement pour l'un d'eux bien qu'il fût anti-européen mais parce qu'il était socialiste. Et demain des membres du parti socialiste ratifieront le traité d'armée européenne qu'ils réprouvent parce qu'ils ne voudront pas aller à l'encontre des décisions du congrès du parti. La plupart ne craignent rien pour leur réélection ou leur carrière. Leur attitude est spontanée. Elle n'est pas dictée. Ils peuvent être en désaccord mais ils s'arrêtent au seuil de l'indiscipline.

L'unité des socialistes est plutôt faite d'affinités intellectuelles, de souvenirs nostalgiques ou encore d'origines communes. Tout cela tisse des liens étroits qui retiennent l'infidèle. Le comité directeur peut être critiqué, le secrétaire général attaqué dans son comportement et même

dans sa personne : en se séparant d'eux on se séparerait du parti. La conscience collective prévaut sur la conscience individuelle. Pour le communiste, le parti est la source de tout ; pour le socialiste, c'est au moins celle de l'unité.

Les socialistes se comportent néanmoins en démocrates. Le régime démocratique, c'est le régime majoritaire. Il ne vient à l'esprit d'aucun électeur de désobéir à la loi parce qu'elle a été votée par un député qu'il n'a pas élu ; minoritaire il se rallie à la majorité. L'élu fait de même. La démocratie dans les partis consiste à y discuter librement puis à se prononcer à la majorité, étant entendu que la décision vaut pour tous.

Mais plus on s'éloigne de la gauche, plus on s'éloigne de l'unité. Le R.P.F. à son origine et, plus longtemps, le M.R.P. ont été des partis ayant autorité sur leurs membres. Le Rassemblement s'est scindé en plusieurs groupes ; ses élus réagissent par petites masses ; les gaullistes à l'état pur d'un côté ; les radicalisants d'un autre, les conservateurs de tempérament d'un troisième et ailleurs encore les démocrates chrétiens d'origine. Le mouvement républicain populaire, usé par le pouvoir, est partagé, aujourd'hui, entre une majorité encore consistante et une minorité agissante de tendance neutraliste ou socialiste.

Cependant le R.P.F. et surtout le M.R.P. conservent un principe d'unité d'ordre plus affectif qu'intellectuel ; l'attachement à une personne ou un passé récent pour les gaullistes ; la fidélité à une tradition plus ancienne chez les démocrates chrétiens. Ces deux sentiments sont encore assez forts pour exercer une sorte de contrainte morale sur les élus et les amener à s'unir en dépit de leurs préférences ou de leur intérêt. Il s'agit d'une pression psychologique, singulièrement plus atténuée que celle qui s'exerce sur les socialistes ou les communistes. Mais elle se traduit parfois, on l'a vu à Versailles, par une certaine discipline.

Plus on va vers la droite, plus la vie politique s'individualise. Le centre national des indépendants et paysans maintient à grand-peine la cohésion des modérés [1]. Le R.G.R. a renoncé à assurer celle des radicaux et radicalisants. Les personnalités y sont trop nombreuses et de tempéraments trop opposés pour qu'une discipline puisse y être instaurée.

Cela ne signifie pas que les élus soient complètement libres. Si la contrainte morale du parti est moins forte dans les groupes du centre d'autres peuvent la suppléer.

Avant guerre il était courant d'imputer à la franc-maçonnerie une souveraineté secrète mais impérieuse. Outre que son influence s'est déplacée des radicaux vers les socialistes — chez qui elle s'exerce à

1. Une réaction s'est manifestée récemment parmi les élus « paysans » qui sont partisans d'une formation fortement organisée — mais elle est limitée à certaines régions — et d'une discipline de vote rigoureuse au moins pour les problèmes agricoles.

l'intérieur du parti et doit se plier à l'avis du plus grand nombre — il a toujours été difficile d'en mesurer l'effet précis et positif.

Chacun connaît enfin des députés qui défendent des intérêts particuliers, fussent-ils spécialisés. Dans les autres domaines l'élu vote comme il l'entend, mais s'agit-il du problème qui lui tient à cœur, il n'est plus lui-même. On le voit attentif, actif, inquiet ; bref on le sent... affairé.

La plupart des parlementaires vivent de ressources contrôlables, notoirement insuffisantes lorsqu'elles se limitent à leur indemnité ; mais qui s'ajoutent à celles de leur profession lorsqu'ils peuvent continuer à l'exercer en même temps que leur mandat.

Si l'on sait ou à peu près comment vivent les députés, le problème reste à élucider pour les partis eux-mêmes.

Les caisses électorales.

La plupart des partis ne sont pas riches et ceux qui passent pour l'être sont encore pauvres. En dehors des communistes, les centrales des partis sont logées à l'enseigne du gagne-petit.

Au lendemain de la libération, les grands partis de masse ont eu des trésoreries qu'aucune puissance d'argent n'aurait pu leur procurer. Les adhérents et les élus étaient nombreux, les cotisations rentraient bien et les journaux rapportaient beaucoup.

C'est aujourd'hui le contraire : ce sont les partis qui font vivre — mal — les rares journaux politiques qui ont survécu. Car la crise et le déclin sont bien vite venus pour tous. Le parti communiste a perdu nombre d'adhérents et plus encore de lecteurs. Le parti socialiste n'a que cent mille cotisants. Aucun autre mouvement politique ne publie plus le chiffre de ses adhérents. Les cotisations ne couvrent qu'une partie des dépenses.

Le nombre des élus est en revanche connu. Or, chacun d'eux reverse à son groupe une partie de son indemnité : 50 p. 100 environ chez les communistes, 15 p. 100 chez les socialistes et un pourcentage variable chez les autres. La multiplication et la politisation des assemblées permettent ainsi aux partis d'avoir de substantielles rentrées qui complètent avantageusement celles des cotisations. Mais ni les unes ni les autres ne suffisent. Une campagne électorale coûte un à deux millions par liste. Le parti organise alors des fêtes, lance des souscriptions, recherche des adhésions ou des abonnements. Enfin, suivant en cela l'exemple de plusieurs pays étrangers, l'État paie une partie des frais de la campagne : affichage, bulletins de vote, etc.

Les moyens d'existence même modestes posent malgré tout un problème pour plus d'un groupement. L'Assemblée en a été saisie en deux occasions. L'attaque a été menée sur ce terrain par le ministre de

l'Intérieur de 1948 contre les communistes et par eux en 1952 contre un ministre de M. René Mayer. C'est dire que le débat a été plus passionné qu'impartial.

Il a été affirmé dans un cas que les communistes recevaient de l'argent d'au-delà du rideau de fer et dans l'autre qu'une caisse patronale subventionnait certains parlementaires et même certains groupements.

Quoi qu'il en soit, pour les partis « de gauche », les subventions par la voie ou le détour de syndicats, est un moyen courant. Lorsqu'il s'agit des démocraties populaires, le syndicat et l'État ne font qu'un. Comment savoir si l'aide provient de l'un ou de l'autre ? Ailleurs, le syndicat américain de l'habillement et les partis socialistes étrangers, scandinaves notamment, ont aidé à certain moment la presse socialiste.

Plus à droite, il est peu de mouvements politiques qui ne soient aidés par des milieux professionnels sympathisants. Le nom de leur trésorier est souvent significatif. Des industriels ou des commerçants sincèrement acquis aux idées défendues par un parti peuvent l'aider. Le patronat d'outre-mer est de son côté très attentif à ce que la politique pratiquée ou préconisée ne soit pas contraire à ses intérêts. Enfin on se demande combien de parlementaires reçoivent individuellement (notamment à l'occasion des élections) ou combien de partis reçoivent collectivement des subventions d'une ou plusieurs caisses noires.

Un seul cas personnel a été rendu public, celui d'un brave député, facteur de son état, qui se plaignait dans une lettre d'avoir reçu pour sa campagne électorale moins que certains collègues, pourtant plus fortunés que lui. Un bras perdu à la guerre lui évita le ridicule qu'aurait valu à tout autre la lecture de sa lettre devant l'Assemblée.

En vérité s'il n'est pas d'activité politique sans un minimum d'organisation, il n'y a pas d'organisation sans financement. Léon Blum aurait souhaité que celui-ci fût assuré et contrôlé par l'État. Il avait rêvé d'un paradis parlementaire où chacun fût au seul service de son parti et celui-ci au seul service de son idéal.

En 1924, une commission d'enquête avait été nommée par la chambre des députés pour tenter de tirer au clair l'affaire de l'Union des Intérêts Économiques soupçonnée d'avoir versé des fonds à trois cent cinquante candidats aux élections de 1919.

Enfin le président du Conseil, le ministre de l'Intérieur et le ministre des Affaires étrangères disposent également de fonds secrets qu'il leur est toujours loisible d'utiliser en partie au profit du groupe auquel ils appartiennent.

On pourrait penser que le regrettable en l'affaire, c'est moins l'existence que la clandestinité des subventions politiques. En Suède tous les partis ont accepté de rendre publiques leurs recettes y compris celles qui proviennent des syndicats ou des organismes professionnels. La réglementation et le contrôle des finances des partis font l'objet de dispositions légales dans plusieurs pays, notamment aux États-Unis et en Grande-

Bretagne ; elles sont renforcées au cours des campagnes électorales. Mais en fait la situation n'est pas très différente de la nôtre car ces dispositions ne sont pas respectées ; la réglementation est tournée, le contrôle difficile.

Il y a d'ailleurs quelque injustice à traiter de la même manière les partis de masse en général de gauche, qui bénéficient du concours volontaire et gratuit de militants nombreux pour les tâches de propagande et même d'administration et les partis de cadres en général de droite, moins bien pourvus en adhérents et qui doivent faire appel à des collaborateurs salariés et donc à des subventions extérieures. La réglementation gênerait moins les premiers que les seconds. Et serait-il équitable d'interdire l'aide des syndicats patronaux et non celle des syndicats ouvriers ? *Summum jus summa injuria...*

Citoyens actifs et citoyens passifs.

Ainsi, qu'il s'agisse de leur structure, de leur rôle ou de leur financement, les partis français n'ont souvent de commun que leur nom générique. En parler et les condamner sans distinction, c'est maintenir une confusion qui ne profite qu'aux plus forts d'entre eux. C'est un fait que le régime des partis a été combattu avec vigueur depuis six ans ; c'est un fait aussi que le parti communiste a le mieux résisté aux attaques. Les groupements les plus faibles ont été ruinés par leurs concurrents ou ont paru discrédités, mais leurs adversaires n'ont pu leur substituer des organisations plus combatives. Le R.P.F. aura vécu, au moins sur le plan parlementaire, moins longtemps que le M.R.P. Mais le mouvement gaulliste, aussi éphémère qu'il ait été, a porté un coup à la démocratie chrétienne... dont ont profité les indépendants.

A la question : qu'est-ce qu'un parti ? il pouvait être répondu en 1945-1947 en citant l'exemple du parti communiste, de la S.F.I.O., du M.R.P. ou du R.P.F., tous se voulant partis de masse, ou encore l'exemple du parti radical, de feu le P.R.L. ou encore de l'U.D.S.R., tous partis de cadres ou de clientèle. Cette distinction ne suffit plus.

En 1954, il y a trois ou quatre séries de réalités bien différentes, sinon opposées. Il y a d'abord et bien à part le parti communiste qui est église autant qu'armée. A la base un dévouement, une discipline, une application qui usent vite les hommes ; le communisme est grand consommateur de bonnes volontés ou de volontés soumises et souffre parfois d'en manquer.

La seconde catégorie comprend les mouvements dont l'organisation interne et la vocation universelle se sont peu à peu relâchées. La S.F.I.O. comme le M.R.P. ou le R.P.F. sont influents dans certaines régions ou certains milieux, inexistants ailleurs ; des fédérations sont florissantes,

d'autres moribondes. La décentralisation, déjà inscrite dans les statuts de ces partis, s'en trouve aggravée.

Au sommet, un état-major de recrutement ou d'esprit parisien « fait » la politique du parti mais coordonne difficilement son action dans le pays. A la base les militants sont rarement des professionnels de la politique et sont en général marqués par leur milieu social, local, laïc ou confessionnel.

Alors que le parti communiste a des permanents nombreux, ses adversaires, plus pauvres, peuvent rarement en entretenir. Le parti socialiste dispose toutefois d'assez nombreux membres du corps enseignant, qui, en plus du mouvement laïc ou parascolaire dont ils ont la charge, s'occupent de la vie du parti.

Le M.R.P. a recruté ses militants dans les milieux de l'action catholique et du syndicalisme chrétien d'avant guerre. Mais ses cadres se renouvellent mal. Un certain esprit de corps de même nature mais de sens contraire que celui des socialistes en fait un peu une « chapelle ».

Après le parti communiste qui concrétise le mieux la notion même de parti, puis les partis qui ne sont plus souvent que l'ombre d'eux-mêmes, il y a une troisième catégorie, celle des groupements qui n'ont jamais cherché à rassembler des masses mais auxquels la lutte politique a imposé un minimum d'organisation. C'est le cas du parti radical et du centre des indépendants. Au sommet quelques dirigeants actifs mais sans véritable administration ni bureau d'étude. A la base, pas d'équipes comme au M.R.P. ou à la S.F.I.O., mais des notables dont la politique locale est une seconde nature.

Il est enfin d'anciens petits partis fantômes qui survivent par le souvenir ou encore des formations purement parlementaires. Les uns et les autres sont souvent nés de schismes plus ou moins anciens.

Squelettiques ou massifs, les mouvements politiques s'interposent ainsi entre l'électeur et l'élu, puis entre celui-ci et le pouvoir. Roger Priouret observe qu'à la manière de la Constitution de 1791, mais sur d'autres bases économiques et juridiques, on peut distinguer les citoyens actifs et les citoyens passifs. « Chaque Français majeur, écrit-il, se classe lui-même : s'il se contente de voter, il est un citoyen passif. S'il prend une part active à la vie politique, c'est-à-dire milite dans un parti, brigue un mandat, recherche l'influence, il devient un citoyen « actif ».

C'est vrai. Mais ne l'est-ce pas de toute communauté ? Dans une société anonyme, il y a aussi les actionnaires passifs qui délèguent leur pouvoir et les actifs qui s'entendent pour l'utiliser. Parallèlement au régime légal des assemblées et des conseils élus, il y a le pouvoir de fait des groupes et des hommes d'affaires. Les églises elles aussi connaissent une structure comparable, composée de fidèles passifs et de militants actifs qui encadrent et animent. Parallèlement à la hiérarchie romaine, il y a le pouvoir de l'action catholique. Ainsi toute communauté est-elle d'essence

oligarchique. Il n'est pas dans la nature des rapports humains, a-t-on dit, que le grand nombre commande et que le petit obéisse.

Il en va de la sorte en politique. Il existe parallèlement au pouvoir qui légifère et exécute, celui des assemblées et des gouvernements élus, un pouvoir qui les conseille et les contrôle, celui des mouvements politiques. L'un et l'autre sont bâtis théoriquement sur le même type. Le président du Conseil comme le chef du parti procèdent tous deux du peuple mais à travers combien d'échelons ou d'écrans. Car le régime représentatif est lui aussi oligarchique. Il n'est en même temps démocratique que si, de la base au sommet, circule un libre courant d'élection, de confiance, d'information et peut-on dire de formation ?

Il n'y a démocratie, dans les institutions comme dans les partis, que si l'oligarchie qui les gouverne vient du peuple. Si la sève se tarit, la tête s'étiole. Le parti devient squelette ou fantôme. Il végète, il ne lui reste alors « que son nom et quelque symbole de sa pensée perdue ». Le pouvoir qu'exerce sa « centrale » est usurpé, en tous cas excessif. Mais il ne l'est guère plus lorsqu'il impose un candidat aux électeurs au nom de la discipline que lorsqu'il impose au nom de la doctrine une loi au pays.

Les partis peuvent être coupés de leur source d'une autre manière ; l'apport et le renouvellement des militants s'opèrent bien normalement mais entre eux et les dirigeants la promotion est arrêtée. Le circuit ne fonctionne plus du bas vers le haut et l'état-major s'étonne bientôt que le retour se fasse également mal, que les ordres du sommet soient mal compris et mal exécutés à la base. Le parti — comme son symétrique le pouvoir — s'ossifie. Il devient bureaucratique.

L'évolution de la politique française a malheureusement conduit, en fait de parti, à n'avoir le choix qu'entre des squelettes ou des monstres. C'est peut-être l'une des raisons fondamentales, bien qu'ignorée ou contestée, du mauvais fonctionnement du régime.

JACQUES FAUVET

Photo Lucienne Chevert.

YVES MONTAND

par Paul Guth

Voilà six mois que son récital triomphe au Théâtre de l'Étoile. Il a déjà battu le record de Maurice Chevalier qui avait tenu trois mois aux Variétés. Il veut porter ce record à une hauteur inaccessible, comme ces pilotes qui tiennent l'air en planeur pendant des journées et des nuits entières.

Il entre en scène, la tête tournée vers les coulisses, souriant, comme s'il disait au revoir à une femme, qu'il retrouvera tout à l'heure et pour qui il va chanter, seul devant nous.

Maurice Chevalier avait adopté le smoking du fêtard, auquel le canotier ajoutait une impertinence de coup de soleil. Charles Trénet pose sur sa mousse de cheveux blonds le feutre en auréole prêt à s'envoler, du « fou chantant ». En notre ère des machines Yves Montand revêt une espèce de tenue d'usine. Marron, de la tête aux pieds. Chemise marron au col ouvert, pantalon marron, ceinture en daim marron, chaussures marron. Pas de bague, qui accrocherait l'œil, ni de boutons de couleurs vives qui distrairaient. On l'agace en disant parfois qu'il porte une chemise brune. (« Les chemises brunes, c'étaient les nazis ! ») ou une combinaison... Non, pas de fermeture éclair ! Une chemise de la couleur du cambouis des machines et de l'huile de graissage. Pas de veste, qui l'engoncerait. On ôte sa veste aujourd'hui pour travailler. Pas de chapeau : la tête nue des foules de ce second versant du siècle.

Le visage de Maurice Chevalier était celui du titi parisien, capable de porter le smoking avec plus d'allure que les grands bourgeois à Hispanos. Trénet est le poète de bonne famille qui aurait pu faire ses études au lycée Janson-de-Sailly. Montand, lui, a une tête de mécanicien alerte. Il est dégagé, comme l'ouvrier qui manie sa clef anglaise avec dextérité. Il a ces grands plis de chair que donne le souci de l'usine et ces cheveux drus d'aujourd'hui qu'engraissent les pluies et les vents.

C'est un Italien, né à Monsumano Alto, à cinquante kilomètres de Florence. A cette souplesse d'industrie et de sport, qui « fait moderne »,

il joint le charme des transalpins. On retrouve dans ses traits la noblesse des personnages de la sculpture florentine.

Yvo Livi, fils d'un paysan et fabricant de balais, est devenu Yves Montand. Pourquoi ce pseudonyme ? En souvenir de sa mère qui l'appelait de la fenêtre quand il traînait dans le quartier des « Crottes » à Marseille, une fois que ses parents se furent enfuis d'Italie : « *Yvo, monta !... Yvo, monta !...* »

⁂

Il me donne rendez-vous chez lui. J'entre par la place Dauphine. Une vieille porte de coupe-gorge. Dans le vestibule je trébuche contre des poubelles. Je dégringole presque dans un escalier qui s'enfonce avec des raideurs d'oubliettes. Des chats rôdent autour des ordures qui ruissellent sur les marches.

Dès que la porte de l'appartement s'ouvre, je me rassure. Tout cela, c'était le charme et les surprises du vieux Paris. Une bonne m'introduit dans une interminable pièce qui s'ouvre, à l'autre extrémité, par deux fenêtres, sur le quai de la Seine. Par terre un tapis vert. Au bord d'une lucarne un phare miniature en cuivre. Un grand feu de bois dans l'âtre et Simone Signoret, qui est Mme Montand, s'étire dans une robe de chambre bleu marine ; sa petite fille, Catherine, joue avec un ballon de baudruche.

Yves Montand, blouson de cuir de motocycliste. J'imagine qu'il retient des bâillements. Quand il est rentré, hier soir, de son récital, il a avalé un bout de gruyère et un demi-litre de lait. Il s'est douché, pour dissiper sa fébrilité. Puis couché. Jamais avant deux heures du matin. Le dimanche soir, exceptionnellement, après l'effort de la matinée et de la soirée, il tombe dans un bain très chaud, pour se « casser les nerfs ».

— Quatre heures, vous vous rendez compte ? crie-t-il à la cantonade pour sa famille. Le dimanche, quatre heures debout !...

Vingt-deux poèmes ou chansons, devant quinze cents personnes. Il reste encore suffoqué de leur nombre, comme s'ils s'étaient assis tous ensemble sur sa poitrine et s'ils l'empêchaient de respirer.

Entendu de près, il a, autant qu'à la scène, un léger enfantillage de prononciation. Il trébuche dans de menus zézaiements italiens.

Il prétend qu'il n'y a pas de public froid, mais simplement un public plus ou moins réceptif.

Les gens qui viennent à un spectacle ont pris leur place huit jours avant. — « Tu sais, je vais voir Yves Montand... » — « Oh ! il paraît que ce n'est pas si formidable ! » — « Si, moi je suis sûr que c'est épatant !... » Ils arrivent chacun de leur boulot, du bureau, du magasin... Ces gens qui se préparent, qui paient avant d'avoir la marchandise !... Ils se sont peut-être imaginé autre chose. Mais froids, non !...

Nous prenons les choses par la fin. Ce qui m'a frappé l'autre soir, c'est l'acharnement du public à réclamer des *bis*, malgré la fatigue qui devait accabler Montand : *Encore !... Encore une autre !...* Comme les enfants qui se pendent à vos basques en réclamant une resucée de nougat.

Il y a un problème des *bis*, un dosage des *bis*. Bien entendu on a fixé d'avance les morceaux qu'on chantera en *bis*. Montand donne actuellement ainsi : *Les Feuilles Mortes, C'est si bon, Le Gamin de Paris*. Quand le public est imprégné et saturé, il faut lui servir des chansons qui sont dans son oreille depuis longtemps, de ces chanson machinales qu'on fredonne en se rasant, ou qui vous lancinent dans les avatars les plus noirs.

A la fin du programme, dans ce couronnement supplémentaire qu'est le *bis*, dans cet étage annexe de l'apothéose, on ne peut ni monter plus haut, ni innover. On doit se confier à la certitude absolue. Et à l'optimisme.

Cette affaire des *bis* lui rappelle un reproche qu'on lui adresse.

— Certains critiques accusent mon côté mécanique. Ils prétendent que j'ai toujours le petit doigt à la même hauteur ou le pied posé au même endroit du plancher. Au contraire je trouve stupide de tout régler à l'avance. Je suis un des rares qui laisse toujours une place à l'imprévu. Maurice Chevalier partait d'un point, là, et à force de travail, il arrivait à un dépouillement total. Moi je suis obligé de laisser davantage au hasard.

Aujourd'hui le chanteur est moins soumis à la discipline de la mode qu'autrefois. Montand mime Chevalier et Mistinguett quêtant jadis chez les éditeurs de musique, ou les compositeurs : « *Vous n'avez pas un bon petit fox-trott, un bon charleston, un bon tango ?...* » Les chanteurs devaient se conformer à ces rythmes sur lesquels leurs contemporains avaient l'habitude de gigoter.

Maintenant on est plus libre. Mais la liberté comporte aussi ses dangers.

— J'ai pris une tape noire avec *Les Feuilles Mortes*, et avec *Les Cireurs de Broadway*. En ce moment aussi je reçois une demi-tape avec *Sanguine* (*jolis fruits*) de Prévert.

Dans cette chanson Montand, avec des gestes qui moulent et enveloppent, suggère les formes d'une femme qu'il aime. Mais le public parisien « ignore que les sanguines sont des oranges, qu'on trouve sur tous les marchés du Midi, et que je crois encore entendre annoncer, à voix juteuse : « *Ho ! les Sanguines !... Les Sanguines !...* »

Nous égrenons les chansons de son récital et je le revois là-bas, au théâtre de l'Étoile, devant ses quinze cents auditeurs avides. Je retrouve la variété de ses gestes, cette collection de mouvements adaptés à chaque chanson, qui aide à composer, sans que le public s'en doute, l'univers propre à chaque artiste.

Ballade de Paris. Il garde les mains derrière le dos, dans une pose de familiarité, pour compenser sans doute ce que cette chanson pourrait avoir de trop lyrique.

Il y parle de nos aïeux qui ont construit la Tour Eiffel *en flânant*, qui ont pris la Bastille *en chantant.*

— Il est difficile, maintenant, de faire une chanson sur Paris. On ne peut plus abuser de la place de la Concorde, des midinettes... Celle-ci a un côté de mélancolie qui me rappelle *Sous les Ponts de Paris.*

Premiers Pas. Il évoque les dimanches bien sains, bien propres des petits jeunes gens et des petites jeunes filles qui se retrouvent au cinéma et qui n'osent pas s'embrasser. Tout un enchantement de candeur populaire, de gaucherie qu'on masque sous des rodomontades.

Il garde sa main dans sa poche droite, avec la tête un peu inclinée, en grand camarade qui parle à un plus jeune et qui connaît ce genre de dimanche, puisqu'il y est passé, lui aussi, autrefois.

Le dimanche c'est fait pour s'aimer.

Il termine en parlant, cordial, complice : *Pas vrai, Paulot?... Et voilà!...*

Une Demoiselle sur une Balançoire. L'histoire est fondée, en somme, sur un jeu de mots. Cette demoiselle qui hante les balançoires des bastringues ou des fêtes foraines, emmène en même temps son pauvre soupirant « en balançoire ». Il est là, les deux mains aux poches, planté dans sa naïveté. La tête tordue vers le haut et virant, à droite, à gauche, comme au bout d'un cou de poulet, il suit les évolutions en l'air de sa donzelle.

Le texte, ici, importe peu. Ce qui compte c'est cette tête qui se dévisse suivant la trajectoire de la pécore. Il finit par lui consacrer, sans bouger le cou, un simple pivotement des yeux. Il s'enfuit avec un dernier regard vers le haut.

Il a fallu comporte une idée originale. Tout ce qu'il a fallu de plans d'ingénieurs, de sueurs de terrassiers, de tonnes de cailloux et de rails, d'enchevêtrements de signaux,

De la dynamite par tonnes
Des viaducs en arc-en-ciel
Enjambant des vallées entières
. . . . . .
Pour qu'un wagon du P.L.M.
Fonçant dans la nuit inconnue,
M'emporte vers celle que j'aime.

Par contraste, pour se détendre, des chansons de pur bien-être, où l'on peut se bercer, ou s'étirer voluptueusement.

— *Car je t'aime, t'aime...* la pure goualante, la bluette... Il faut bien qu'il reste un côté fleur bleue... *Du soleil plein la tête...* c'est la même chose. Il fait chaud, le ciel est bleu... Ah ! qu'on est bien !...

La tête penchée, langoureux, italien, il roucoule. Il a avancé le micro pour nous instiller de plus près son miel. Il a l'étirement qu'on se permet dans les pays de soleil, devant la fenêtre ouverte, quand la béatitude baigne nos pores.

Les Saltimbanques, eux, sont un chef-d'œuvre. Paroles d'Apollinaire, musique de L. Bessières. La mélancolie d'une troupe errante avec ses animaux, ses acrobates, ses clowns, qui enchante sur son passage et qui disparaît, emportant ses songes.

Il a un geste d'ébrouement preste, les deux mains voltigeantes devant lui, pour évoquer une volée d'enfants qui précèdent les saltimbanques. La jambe courbe, il imite l'ours qui danse. Il se courbe, se contracte, cramoisi, se redresse, soulevant des haltères imaginaires. Il s'élance, se jette en avant, les mains au plancher et fait la roue.

Il appréhende tous les soirs ce moment-là. Il se fait mal aux poignets, mal aux chevilles. Il retombe sur ses pieds, endolori. Les poumons remontent dans sa poitrine, le cœur lui saute dans la gorge. Et il doit conserver encore assez de souffle pour garder la mimique juste et pour chanter à la fin, les yeux perdus dans la nostalgie.

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins.

Gilet rayé est une histoire policière. Un valet de chambre d'hôtel qui tue sa maîtresse et son amant. Un mélange de récit et de mimique, de burlesque et de tragique.

Le Fanatique du Jazz est tout en cris, contorsions et gambades. Ce fanatique fait des *Bioyoupalatalala !...* Il fait des : *Taliahalaalia...* Et des *Youtalalotla...* Autant d'occasions de prendre des mines, des poses, les yeux tourneboulés, les genoux en dents de scie. Et des transes du diaphragme et de l'épigastre.

Après ces désarticulations il est dur de retrouver son souffle pour la fable de Prévert qui suit : *Le Peintre, la Pomme et Picasso.*

Les applaudissements aident Montand à se reprendre. Les applaudissements aussi sont un des rouages de cette machinerie du spectacle et jouent leur rôle. On croit battre des mains en toute spontanéité et l'on est engagé.

— Vingt-cinq secondes d'applaudissements... Ça me fait dix inspirations... Et encore, maintenant ils ne fument plus !... Autrefois, ils fumaient !...

Entracte. Deuxième partie.

Tu ne ressembles à personne... Le zézaiement enfantin de la tendresse, venu d'au-delà les Alpes, fait merveille. Les femmes gardent dans l'oreille cette chaleur de la voix qui se gonfle comme une vague et retombe en petits mordillements crissants, comme ceux des dents amoureuses.

Les Routiers : chanson actuelle, qui met en scène ces héros de quelques films et d'un roman de Groussard : les conducteurs de gros camions. Tout le côté chemise marron de Montand se délecte dans ces tournoiements de volant énorme, où le public averti retrouve des lambeaux de son rôle du *Salaire de la Peur*. Mimique aussi, bien actuelle, de la cigarette qu'on allume sans lâcher le volant, et complicité avec nos habitudes de la civilisation mécanique, quand il évoque, d'un raclement de gorge, *le camion hurlant*.

Dis-moi, Jo est un dialogue, à la façon des romans américains, elliptique, haché, énigmatique, entre deux camarades : un grand et un petit. Un qui pose toujours des questions, un qui ne répond guère. Le taciturne, qui a « un poil dans la main », est un poète. La lune, qu'on croyait remisée au garage des vieux accessoires, réapparaît dans ses rêves.

Bonne occasion pour se payer de la mimique, avec le regard du petit dressé vers le grand, et les candeurs du questionneur qui obtient de maigres réponses, lâchées d'un air supérieur.

Montand trouve encore un peu faible le texte du *Chef d'orchestre amoureux*. S'il n'avait pas été pressé par le temps, il l'aurait fait retravailler.

Le récital se termine par *A Paris*. La voix se déroule comme une guirlande du 14 juillet. Les gens aux terrasses des cafés, les taxis, les autobus, « *les girouettes qui tournent et font les coquettes* », il entraîne tout cela par un geste en spirale, comme un immense accordéon qui se ploie et se déploie parmi les flonflons.

Dans ce programme de chansons j'ai admiré particulièrement deux poèmes : *Le Peintre, la Pomme et Picasso* et *Barbara*.

Dépouillée de la musique d'emprunt, la voix de Montand dilate sa musique à lui, qui est plus riche que celle des autres. On peut étudier de près, comme avec un microscope de l'oreille, sa cadence étrange. Une voix qui respire. Elle est nourrie de soleil. Du sommet de sa dilatation, propice aux larges évocations, elle glisse dans les zézaiements de tendresse où l'humidité de la salive émeut. Ou bien elle se jette dans les martèlements des dents qui scandent et déchiquettent.

On recommande aux comédiens d'articuler. Trop d'entre eux, aujourd'hui, s'en dispensent. On devrait leur donner comme professeur d'articulation au Conservatoire, Montand ou Chevalier.

Pourquoi ne jouerait-il pas au théâtre ? Il ferait un excellent Alceste, fruité, musclé. Il donnerait à ses coups de boutoir cette saveur de perpétuelle jeunesse que, trop souvent, on étouffe et l'on empoussière. Il serait un Don Juan cruel, nonchalant, cynique.

— Ah ! vous seriez étonnant dans les rôles de bouffonnerie et d'amertume, Dandin, Arnolphe. Et dans *Le Malade Imaginaire... !*

Il m'écoute de biais, avec le sourire tenté du candidat au bachot, auquel on fait miroiter une bourse de voyage.

On lui avait déjà proposé de jouer dans *Le Tramway nommé Désir*.

On lui propose maintenant de jouer avec sa femme *The Crucible*, d'Arthur Miller, une histoire de chasse aux sorcières aux Etats-Unis en 1695. Mise en scène de Raymond Rouleau. Mais c'est aux grands rôles du répertoire que je pense, moi, et aux bras d'accueil que M. Pierre Descaves, ouvrira peut-être un jour à Yves Montand.

Nous évoquons la difficulté de composer une chanson !...

— Après le succès des *Feuilles Mortes*, trois mille petits gars m'ont envoyé des chansons qui ne valaient pas un sou... *Les Feuilles d'Automne, Les Feuilles dans le Ruisseau*... Clouzot, aujourd'hui, tourne-t-il *Le Salaire de la Frayeur ?*...

Il soupire devant ce problème abrupt que tout le monde croit facile : écrire deux couplets et deux refrains, une chanson !...

— Prévert écrit de beaux poèmes, mais il est incapable d'écrire des chansons. Et moi aussi ! Mais M. Trénet, lui, prend un morceau de papier et ça vient, les chansons, l'une après l'autre... Et épatantes !...

Aussi Montand travaille-t-il avec une équipe de jeunes : Bob Castella, Henri Crolla, Francis Lemarque, Philippe Gérard, Flavien Monod, Jacques Verrières, Marc Heyral.

Avec les compagnons de cette usine il a renoncé aux entortillements de mielleuse courtoisie : « Votre chanson est excellente, d'une très haute tenue, croyez-moi, mais étant donné mes engagements antérieurs... »

— Mais non, mon vieux, dit-il, ce n'est pas bon !... C'est trop pessimiste !... Ç'a été déjà fait !...

Et on recommence.

Il se réjouit d'avoir créé une sorte d'univers où de grands gaillards un peu dégingandés se collettent avec la vie dans des poses athlétiques, et sautent en l'air, et font quelques chaudes grimaces, puis retombent dans le souci des temps d'aujourd'hui, et enfin regrimpent vers la santé et l'amitié entre « copains », avec bourrades.

PAUL GUTH

par THIERRY MAULNIER

DE MARCEL AYMÉ AU T.N.P.

Les premières « créations » de janvier, *les Quatre Vérités*, de Marcel Aymé, et *Bel-Ami*, adapté à la scène par Frédéric Dard, paraissent avoir laissé la critique sur sa faim. Les *Quatre Vérités* sont une comédie adroite et parfois brillante, un peu conventionnelle dans son thème et mécanique dans ses effets, qui aurait sans doute valu de vifs éloges à un auteur dramatique sans passé. Mais, de l'homme qui nous a donné déjà une œuvre d'auteur comique considérable, et tout particulièrement ce *Clérambard* au sujet duquel fut prononcé le nom de Molière, on attendait quelque chose de plus ample et de plus fort que ce divertissement léger. Il est probable que Marcel Aymé nous comblera la prochaine fois. Dans le cas de *Bel-Ami*, la confrontation avait lieu non avec les ouvrages précédents d'un dramaturge déjà consacré, mais avec l'œuvre littéraire d'où la pièce était tirée. *Bel-Ami* est un des romans les mieux venus de Maupassant. Comme tout roman, il vaut surtout par ses arrière-plans. Bien qu'adroitement découpée, la pièce l'a desséché. Il ne reste qu'une série d'images allègrement féroces, mais un peu sommaires, de ce qu'il est convenu d'appeler « la belle époque ». Le personnage de Bel-Ami lui-même, — la faute en est-elle à l'adaptateur ou à l'acteur ? — perd l'espèce de grandeur que lui donne, dans le roman, sa volonté de vengeance et de profanation à l'égard de la société sur laquelle il veut assurer sa victoire, il devient un « homme à femmes » d'une espèce assez commune. Le décor, les costumes sont charmants, la mise en scène bonne, le jeu de plusieurs des interprètes agréable. Mais l'œuvre elle-même est comme émoussée.

Une sorte de chassé-croisé s'est produit entre l'Athénée et le Théâtre Saint-Georges. Tandis que le Théâtre Saint-Georges, jusqu'à présent voué au « boulevard » accueillait, avec un succès très vif, *la Volupté de l'Honneur* de Pirandello, mise en scène et jouée par Jean Mercure, l'Athénée, abandonnant la voie que lui avait tracée Louis Jouvet, revenait au théâtre

de divertissement avec *la Manière forte*, nouvelle version de *Dans sa Candeur naïve* de Jacques Deval. Le spectacle, qui eût été accueilli sur une autre scène avec un plaisir sans réticence, a provoqué, dans une salle qu'habitent toujours les grandes ombres de Jouvet et de Giraudoux, un peu de mélancolie chez les premiers spectateurs. Mais il est peu probable que le public lui tienne rigueur du démenti qu'il donne, par son style même, à un passé illustre. Même si la pièce, qui n'est pas une des meilleures de Jacques Deval, garde quelques rides en dépit de son masque de rajeunissement, elle a tout ce qu'il faut pour plaire ; et elle est jouée, non seulement par Robert Lamoureux, dont le don d'invention comique a conquis un public immense mais encore par mademoiselle Geneviève Page, qui est une très fine et, ce qui ne gâte rien, très gracieuse comédienne, et qui vient d'accéder à la célébrité du jour au lendemain, en s'affirmant de façon aussi éclatante que l'avaient fait, l'an dernier, dans *l'Heure éblouissante*, mesdemoiselles Jeanne Moreau et Suzanne Flon.

En dépit de ces divers événements, le Théâtre National Populaire de Jean Vilar a gardé la vedette au cours des dernières semaines. Non pas tant à cause de son activité propre, encore que la prise du rôle de Richard II par Gérard Philipe, succédant à Jean Vilar, ait provoqué beaucoup de curiosité, des acclamations enthousiastes et quelques discussions — non pas encore à cause de *Ruy Blas* qui, au moment où je dois donner cette chronique à la composition, ne nous a pas encore été présenté — qu'à cause d'un problème de subvention.

Je résumerai l'affaire en termes simples. Pour faire quelques économies sur le budget des théâtres subventionnés, le Ministère des Finances avait réduit l'aide de l'État accordée au Théâtre National Populaire de cinquante-deux millions à quarante. Il s'est trouvé que cette mesure, qui était en principe d'ordre strictement financier, a fait suite à certaines objections que la gestion de Jean Vilar avait provoquées. Elle a donc été considérée par les admirateurs de l'œuvre réalisée par Jean Vilar au Théâtre National Populaire comme une marque de désapprobation à l'égard de cette œuvre, et peut-être comme une menace. Elle semblait confirmer les bruits selon lesquels le contrat du directeur du Théâtre National Populaire pourrait n'être plus renouvelé, ou selon lesquels Jean Vilar lui-même ne solliciterait pas ce renouvellement. Jean Vilar a trouvé dans la presse des appuis énergiques et même véhéments. L'amputation de crédits dont il était la victime semblait rendre sa tâche plus difficile, sinon impossible. Allait-on se priver des services de celui qui avait donné au Théâtre National Populaire un lustre incontestable, qui avait par des spectacles éclatants soutenu la renommée de l'art dramatique français, non seulement au Palais de Chaillot, mais dans les provinces françaises et à l'étranger, et conquis de nombreux spectateurs populaires, jusqu'alors voués au cinéma ou à des divertissements plus vulgaires encore, au grand style théâtral ? Après une campagne de quelques semaines, les douze

millions pris à Jean Vilar par le Ministère des Finances lui ont été rendus ce qui assure sa position et permet de supposer que son bail sera prorogé.

Je ne dispose naturellement pas des éléments nécessaires pour juger si la gestion financière du T.N.P., sous la direction de Jean Vilar, a été ou non trop dispendieuse, et si une diminution de crédits de douze millions obligeait de fait l'animateur du Théâtre National Populaire à renoncer à sa tâche. Quant à l'œuvre proprement théâtrale de Jean Vilar, au cours de ces deux dernières saisons, il est bien évident qu'elle mérite le plus grand respect. Je ne vais pas jusqu'à dire, avec M. Morvan Lebesque, qu'il s'agit d'une « révolution théâtrale ». Les innovations matérielles de Jean Vilar, l'éclatement de la scène à l'italienne projetant pour ainsi dire le spectacle dans la salle, la suppression du décor en trompe-l'œil remplacé par quelques éléments suggestifs, le jeu des projecteurs donnant sur un fond neutre tout leur éclat aux costumes, ne sont pas, à proprement parler, des innovations. Il y avait eu des précédents, notamment dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres. En outre, le style dont il s'agit ne convient sans doute pas à toutes les pièces, il s'adapte mal à l'intimité, il pourrait engendrer à la longue une impression de monotonie. Mais Jean Vilar a le sens de la grandeur, une fécondité d'invention scénique qui abonde en trouvailles de mise en place parfois un peu arbitraires, le plus souvent belles et puissantes, un respect des beaux textes que ne contrarie pas, comme il arrive fréquemment, son goût pour le déploiement des effets visuels, une science consommée de la lumière. Ses défauts, un peu de solennité, de lenteur, un certain *a priorisme* et un travail un peu insuffisant et hâtif sur les comédiens (il lui manque cette *maïeutique* par laquelle un Raymond Rouleau accouche les comédiens de toutes les nuances et de toute l'intensité de leur personnage selon l'exacte exigence du texte, leur fait *vivre* la pièce absolument et intégralement) ne sont pas assez grands, ou sont assez habilement masqués au spectateur pour n'ôter presque rien à l'éclat de ses réalisations et aux succès qu'il remporte. Tels quels, ses spectacles ont été et sont, pour un public nombreux, pour une bonne part nouveau-venu au théâtre, de véritables révélations de la grandeur de l'art dramatique.

Plus que sur les quelques faiblesses que je viens de dire, on l'a chicané sur son répertoire : trop d'œuvres étrangères, les Allemands, Shakespeare, Racine absent dans les représentations de classiques, la magnifique vitalité du théâtre français de ce siècle représentée seulement par une œuvre discutable de M. Henri Pichette et une transposition peu convaincante de la *Mandragore* de Machiavel. A quoi les défenseurs de Jean Vilar peuvent répondre qu'on ne peut tout faire en deux ans, que Jean Vilar a peut-être eu raison de flairer un piège dans Racine, auquel son style de mise en scène et les dimensions démesurées de la salle de Chaillot s'adaptent mal, qu'il est normal qu'un metteur en scène aille à ce

qui lui plaît, à ce qui l'inspire. Enfin, que Claudel, Giraudoux, Montherlant, Sartre, Camus, Anouilh, Bernanos, Mauriac, Marcel Aymé, Julien Green, pour ne citer que ceux-là, n'ont pas besoin de Jean Vilar et du T.N.P. Tous les grands théâtres de Paris se les disputent, de la Comédie-Française à Marigny, du Théâtre Hébertot à Antoine, de l'Atelier à la Comédie des Champs-Elysées. Ce qui est vrai.

Ce qui est vrai, mais nous amène à un autre aspect de la question que, peut-être, dans leur émotion légitime, les défenseurs de Jean Vilar ont un peu trop négligé. Il est certain que Jean Vilar et le T.N.P. ne peuvent tout faire. Il est certain que pour avoir une idée complète de l'art dramatique français de ce temps les spectateurs doivent aller au T.N.P., mais doivent aussi aller ailleurs, dans des théâtres plus chers, où la plupart d'entre eux ne pourront avoir accès qu'aux places des plus hautes galeries. Puisque les difficultés financières qu'avait rencontrées un moment Jean Vilar ont été résolues, j'aimerais que ceux qui l'ont défendu profitassent de leur victoire pour s'occuper un moment des difficultés que rencontrent les autres, et qui sont, non pas passagères, mais permanentes. Je ne veux pas parler de la Comédie-Française, qui est très largement subventionnée. Je ne veux pas parler non plus des théâtres qui se consacrent à l'exploitation, très confortablement rentable, de la comédie de boulevard, pour laquelle il y a, chaque fois que la pièce est adroite et bien jouée, un public bien pourvu d'argent et empressé. Mais, ne l'oublions pas, il y a des théâtres qui se consacrent uniquement, ou voudraient bien se consacrer uniquement, sans être obsédés par des soucis matériels de chaque jour, au grand art dramatique, et leur vie n'est pas facile.

Le T.N.P. dispose d'une subvention annuelle de cinquante-deux millions, à laquelle il faut ajouter une somme à peu près égale issue du bénéfice de la location de la salle de Chaillot lorsque celle-ci est mise à la disposition de l'O.N.U., des grands concerts, etc. Au total, une centaine de millions pour un peu moins de cent cinquante représentations imposées, sans parler des représentations hors de Paris, qui peuvent être données dans des conditions fructueuses en raison de la réputation de Jean Vilar et du T.N.P. et bénéficient en outre, à l'étranger, de subventions supplémentaires au titre des relations culturelles. Cela veut dire que pour chaque représentation parisienne, le T.N.P. a dans sa caisse, avant même l'ouverture de la location, environ sept cent mille francs, à quoi il faut ajouter la recette, qui est très rarement inférieure à trois cent mille francs, qui dépasse souvent cinq cent mille, en dépit du prix modique des places. Quel est le directeur de théâtre parisien qui ne s'estimerait pas heureux et libéré de tout souci s'il avait chaque soir sept cent mille francs dans sa caisse avant d'avoir vendu une seule place ? Je sais bien que les théâtres privés peuvent avoir une aide de l'État. Cette aide, lorsqu'elle est accordée, s'élève à environ cinq cent mille

francs pour toute la série des représentations d'une pièce, et entraîne avec elle une diminution des taxes pour le double environ de cette somme. Ce qui équivaut, pour une pièce jouée deux cents fois — c'est aujourd'hui la mesure d'un succès honorable — à environ sept mille francs par jour — sept mille au lieu de sept cent mille. Encore la subvention doit-elle être remboursée, en principe, si l'exploitation est bénéficiaire. Encore faut-il ajouter que les théâtres dont je parle jouent presque toujours des auteurs vivants, ou morts depuis peu, pour lesquels la charge des droits d'auteur est plus lourde que pour les auteurs du domaine public qui font la plus grande part du répertoire du T.N.P. Or, lorsque les auteurs dont il s'agit s'appellent Claudel, Giraudoux, Montherlant, ou les autres que j'ai cités plus haut, il est difficile de soutenir qu'il ne s'agit pas d'art dramatique au même titre, et au même degré de qualité, que pour les représentations du T.N.P. Il est entendu que le T.N.P. se met, par le prix de ses places, à la portée d'un public que les autres théâtres ne peuvent que difficilement toucher. Mais n'abaisseraient-ils pas eux aussi volontiers le prix de leurs places, ne serait-ce que pour lutter contre la concurrence, s'ils bénéficiaient des mêmes avantages ?

Qu'on m'entende bien. Je ne veux pas contester ici ces avantages faits au T.N.P. Ce n'est pas mon rôle, et, pour éviter tout malentendu, j'ai attendu que le débat sur la réduction des crédits du T.N.P. fût clos avant d'attirer l'attention sur le problème que je pose ici. Je voudrais seulement qu'on se souvînt que le T.N.P. n'est pas seul en cause, et que, si, comme il le semble, le mécénat d'État est le seul moyen qui permette aujourd'hui de vivre au « théâtre d'art », tous ceux qui œuvrent véritablement pour un tel théâtre peuvent légitimement prétendre à en bénéficier, sinon dans les mêmes proportions que la Comédie-Française ou le T.N.P., théâtres nationaux, tout au moins de façon substantielle et efficace.

THIERRY MAULNIER

LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

LES RUINES INÉPUISABLES

Les ruines inépuisables... L'expression, digne de l'historien enthousiaste et du très bel écrivain qu'est M. Albert Champdor, s'applique aux centaines de villes englouties de l'Orient ancien, et particulièrement à celles qui, en Mésopotamie, il y a six mille ans, furent comme les arcs de triomphe dressés par l'homme et pour l'homme entrant dans l'Histoire. De la plus ancienne — peut-être —, de la plus illustre — assurément —, de la plus magnifique — sans nul doute —, de Babylone, il ne reste rien. M. Albert Champdor, pèlerin d'Occident, venant lentement d'Alep, de Palmyre, de Bagdad vers Babylone, n'a vu d'abord, sur la voie ferrée qui relie Bagdad à Bassorah, à deux pas de la colline de Babel, qu'un « humble panneau de bois portant ces quelques mots pitoyables : *Babylon Halt.* Trains stop here to pick up passengers ».

Et rien non plus n'émerge de cités aux noms prestigieux : Ur, Suse, Assour, Ninive. Non que la brique avec quoi elles furent construites les vouât à l'effritement. Au contraire à quelques lieues de Bagdad s'élève encore la ziggourat (tour) rouge d'Akerkouf, qui, avec ses quatre mille ans et ses quarante mètres de haut, est tenue par les archéologues pour un des plus anciens monuments du monde. C'est la fureur des haines et des guerres qui a rasé ces hauts-lieux. Or les destructeurs n'étaient point, tout le prouve, des barbares pareils aux Mongols qui ravagèrent Bagdad, la perle de l'Orient, au XIIIe siècle de notre ère. Ils étaient animés, semble-t-il, par un orgueil sans mesure qui, les égalant aux Dieux, les identifiant souvent à ceux-ci, ne tolérait point que d'autres villes et d'autres dieux portassent sur eux leur ombre. Il fallut attendre plus de deux mille ans

pour que l'Iranien Cyrus — VIe siècle avant J.-C. — conquît Babylone sans la détruire et sans exercer de vengeances divines.

Cette ville invisible, M. Albert Champdor a pu la faire resurgir à nos yeux, dans sa puissance et dans sa somptuosité. *Babylone et la Mésopotamie*, de la collection : *Les Hauts-Lieux de l'Histoire*[1] nous offre de la cité évanouie une vision presque hallucinatoire. Savamment, l'auteur nous prépare à cette féerie en nous mêlant aux poètes du désert, aux derviches hurleurs et aux illuminés qui gardent, après six mille ans, la flamme spirituelle de leurs lointains ancêtres et qui voient encore dans le ciel nocturne les signes qu'y lisaient les Chaldéens.

Que, dès le troisième millénaire, les civilisations de la Mésopotamie et du Golfe Persique aient atteint un degré qui, quelques techniques mises à part, les met au niveau des civilisations contemporaines, nous le savions déjà grâce aux documents archéologiques qui nous livrent chaque jour des secrets nouveaux, mais on s'étonne, malgré tout, de lire que trois mille ans avant J.-C., dans la ville sumérienne de Lagash, sur le cours inférieur de l'Euphrate, les mères de famille qui travaillaient, recevaient en plus de leur salaire un supplément pour chaque enfant à leur charge, ou que l'un des premiers maîtres de Babylone, le célèbre Hammurabi, donna au monde des lois fondées sur l'égalité des citoyens, la protection des faibles et l'indépendance des juges.

Mais la très belle illustration du livre, en reproduisant la plupart des documents que les fouilles ont exhumés, nous rend sensible un fait que l'histoire écrite pouvait laisser échapper ; dans l'expression, littéraire ou artistique, de sa conscience, l'homme n'a pas suivi une courbe régulièrement ascendante. Il n'y a pas eu dégrossissement progressif d'une pensée ou d'une matière ; on n'est allé, croit-on, de l'archaïque au raffiné ni en philosophie, ni en poésie, ni en art. Pour des raisons inconnues, et bien que la continuité humaine n'ait pas été, du moins dans l'ancien Orient, à proprement parler rompue, le réalisme, la délicatesse d'observation, la finesse n'est pas un signe certain de nouveauté, pas plus que la naïveté, la stylisation, la gaucherie, n'est la marque infaillible de l'ancienneté. La datation des documents reproduits nous plonge souvent dans l'étonnement : la stèle de victoire de Naram-Sim, roi d'Akkad du XXIVe siècle avant J.-C., nous paraît beaucoup plus « moderne » que les bas-reliefs du palais d'Assurbanipal qui sont *seulement* du IXe siècle avant notre ère. Cette tête de dieu babylonien, du IIIe millénaire avant J.-C., ce serviteur royal, du VIIIe siècle avant J.-C., vous les dateriez, au jugé, de façon exactement inverse. Et tout incline à croire que de semblables « irrégularités » nous apparaîtront mieux si — ce qui n'est nullement improbable — on retrouve, abondamment, une littérature,

1. *Editions Albert Guillot :* Ouvrage de grand luxe illustré de cent quatre-vingts photographies dont huit tirées en couleurs en hors-texte ; la plupart de ces photographies sont l'œuvre du remarquable artiste qu'est Albert Guillot. Dans la même collection, des mêmes auteurs, il convient de signaler : *Les Ruines de Palmyre.*

une sculpture, voire une peinture que pendant longtemps on a cru à jamais perdues.

Je dis « peinture », puisque le miracle égyptien s'est produit et que nous pouvons avoir aujourd'hui sur notre table les images merveilleuses qu'ont tracées et enluminées les « maîtres habiles connaissant bien leurs mains », ainsi que Ramsès II désignait les auteurs des peintures murales qui décorent les nécropoles de Thèbes. Les œuvres sont reproduites avec une telle perfection [1] que rien de leur fraîcheur, de leur exquise sensibilité et de leur beauté ravissante ne nous échappe. Quelle vérité dans le trait, quelle virtuosité dans le maniement des couleurs, quel enchantement que ce monde d'oiseaux, de fleurs, de femmes ! A travers les siècles vient jusqu'à nous l'allégresse et l'esprit de ces artistes inconnus, qui avaient déjà tout inventé, il y a quatre mille ans.

— De ces ruines « inépuisables » — car la découverte ne fait que commencer et sur des peuples fort importants, comme les Hittites, les Étrusques, les Égéens, nous n'avons encore que de très faibles lumières — quel parti peut-on tirer, abstraction faite d'une curiosité moins apaisée qu'excitée ? M. Henri Berr, qui à quatre-vingt-dix ans passés dirige toujours avec une vigilance sans défaut la *Bibliothèque de Synthèse historique*, dont quatre-vingts volumes ont été publiés, nous donne dans le deuxième tome de *En Marge de l'Histoire universelle* [2] une réponse non évasive : elles doivent s'intégrer dans les synthèses successives et progressives qui, en dégageant les éléments essentiels et les valeurs historiques, servent à fonder une science véritable, c'est-à-dire *explicative*, et non à rassembler un simple savoir.

« Quelle différence, écrit M. Henri Berr, entre l'histoire d'autrefois qui apparaissait définitive parce qu'elle était en partie inventée, et l'histoire d'aujourd'hui, pleine de lacunes, semée de points d'interrogation, mais perfectible ! Le bon historien fait le départ entre ce qu'on sait, ce qu'on ignore d'une ignorance provisoire, ce qu'on a chance d'ignorer toujours. Il renonce aux hypothèses mal assurées et aux thèses paradoxales. Mais il évite un spécialisme étroit. Il utilise tous les moyens de se renseigner. La connaissance de l'histoire générale et l'expérience de la vie contemporaine l'aident à interpréter le passé. C'est l'humanité, au fond, qui l'intéresse dans tel ou tel groupe humain. »

Dans le premier tome de *En Marge de l'Histoire universelle*, M. Henri Berr avait mis en relief le miracle grec, dont le trait essentiel était la logique se substituant à l'intuition orientale. Dans ce second tome, c'est le *Miracle romain* qu'il souligne : le sens des réalités et la volonté créant une organisation politique et une organisation juridique dont le monde moderne a recueilli l'héritage. M. Henri Berr d'ailleurs n'opère pas lui-

1. *La peinture égyptienne ancienne* en dix albums. Préface d'Albert Champdor. Editions Albert Guillot.
2. Albin Michel.

même cette démonstration ; il extrait la quintessence des ouvrages parus dans la *Bibliothèque de Synthèse :* ceux de Léon Homo, Albert Grenier, L. Declareuil, Henri Hubert, Marcel Granet, Abel Rey, Clément Huart, Louis Delaporte — cinq de ces historiens déjà ont disparu ! — qui honorent l'érudition française par leurs qualités de probité, de rigueur et de finesse.

Avec la plus grande commodité, le lecteur peut ainsi s'initier à des problèmes compliqués, s'offrir, à peu de frais, le luxe de se reconnaître parmi les Celtes, les Germains, et tous ces « barbares » — civilisés — que Rome eut sous son emprise avant d'être dévorée par eux. Les historiens et les poètes latins ont accrédité l'idée que la domination progressive de Rome sur le monde antique s'est faite selon un plan qu'avaient peut-être conçu les dieux, mais qu'avaient réalisé les Romains. Il semble au contraire que rien ne destinait Rome à devenir l'impératrice des peuples : ni sa situation géographique, ni ses origines, ni ses institutions, ni son imagination un peu bornée. L'occasion, le hasard, saisis par une raison pratique toujours en éveil et par une ténacité sans défaillance jouèrent un grand rôle dans la conquête, puis dans la paix romaines. Ces vues, neuves et originales, nous rapprochent de la vérité.

— M. Henri Berr ne conteste pas d'ailleurs la part de la contingence dans le déroulement historique. Les exemples sont nombreux d'événements fortuits ou de personnalités puissantes qui modifièrent la courbe normale de l'évolution humaine. Ainsi parmi les causes qui ébranlèrent au IIIe siècle de notre ère le monde romain et la Chine des Hans, l'apparition d'armes nouvelles aux mains de peuples jeunes et dynamiques semble avoir été déterminante. C'est alors qu'en Asie centrale, les Parthes, les Perses sassanides, les Huns inventèrent de « blinder » chevaux et cavaliers. Une épaisse armure, si pesante que parfois on est obligé de le hisser sur sa monture, enveloppe le cavalier, tandis que le cheval, perdant de sa mobilité, gagne par sa cuirasse une puissance de choc jamais égalée. Aux confins du *limes* romain, les Nomades utilisent même les dromadaires à la fois pour l'attaque et pour la défense : ces bêtes étranges effraient les chevaux quand elles se précipitent vers eux et, dressées en rempart vivant, brisent les assauts. L'arme nouvelle, la « cavalerie blindée » sera employée jusqu'au moyen âge, donnant à l'époque féodale un de ses caractères.

Dans un livre qui n'est pas à la portée de tous — il faut pour le comprendre avoir fait des études — : *Le Déclin du Monde antique*[1], M. F. Altheim, professeur à l'Université libre de Berlin, essaie de démêler un des écheveaux historiques les plus embrouillés qui soient. On se perd parfois dans ces fourrés, mais on y fait cent découvertes curieuses.

1. Payot.

— Aux distillations savantes du miel recueilli par les érudits et les archéologues, certains lecteurs ont la faiblesse de préférer le miel enrobé par les confiseurs dans des sucreries. Faiblesse excusable quand le confiseur est habile et qu'il n'use pas de produits frelatés. C'est le cas, par exemple, de M. Alexandre de Saint-Phalle qui se repose des tracas de la finance militante en accomplissant un tour du monde dans le temps et l'espace [1]. En toute simplicité, notre voyageur se réfère aux guides et aux itinéraires déjà publiés ; il ne se vante nullement d'avoir exploré des terres inconnues ; il trace seulement, pour son propre plaisir, et éventuellement pour le nôtre, les portraits de grands conducteurs de peuples, conquérants, penseurs ou inspirés. S'il n'invente rien il a beaucoup lu, et condense dans chaque volume toute une bibliothèque. Il n'est point rebuté, tant s'en faut, par la difficulté de portraiturer ces Byzantins, ces Hindous, ces Asiatiques du Centre et de l'Orient, séparés de nous plus encore par leur étrangeté que par les siècles ; au contraire il leur donne dans sa galerie une place qui nous paraît importante mais qui, sans doute, est tout juste convenable.

Un trait pourtant distingue M. Alexandre de Saint-Phalle des historiens amateurs auxquels les professionnels n'accordent pas toujours, il faut le reconnaître, une très haute considération. La connaissance des hommes en général et en particulier des hommes d'affaires et d'argent (dont il serait naïf de contester le rôle qu'ils ont joué dans la marche du monde) le met parfois en mesure d'apprécier plus exactement les mobiles qui ont poussé les chefs et ceux qui ont entraîné les masses. Bien que son point de vue soit extrêmement éloigné de celui de M. Henri Berr — on peut dire : opposé — M. de Saint-Phalle suit cependant l'une des directives que suggère le maître de la synthèse historique : l'expérience de la vie contemporaine aidant à interpréter le passé.

— Plus imprévue, mais fort ingénieuse, est l'utilisation qu'a faite de la découverte historique le docteur Esther Harding en son livre : *Les Mystères de la Femme dans les Temps anciens et modernes* [2]. Élève du docteur C.-C. Jung, de Zurich, qui fut à la psychanalyse collective ce qu'était le professeur Freud, de Vienne, à la psychanalyse individuelle, madame Esther Harding s'est attachée à rechercher la signification des cultes lunaires qui, depuis Isbtar à Babylone jusqu'à Isis à Alexandrie, furent pratiqués dans l'Orient ancien par des millions de fidèles pendant près de quatre mille ans. Son dessein n'est point de recueillir ou de confronter leurs modes et leurs rites, mais d'apercevoir dans ces mythes, qui sont comme les rêves collectifs de l'humanité, les tendances profondes de l'être inconscient afin d'en prendre conscience.

Cet ouvrage qui abonde en rapprochements piquants, en traits surpre-

1. *Tour du Monde* (Gallimard). Trois tomes ont paru : *D'Assurbanipal à saint Paul, De saint Paul à Mahomet, De Mahomet à Godefroy de Bouillon.*
2. Payot.

nants, a donc à la fois un côté didactique, un aspect scientifique, et même un caractère pratique puisque l'auteur pense que ses observations et ses conclusions éclaireront la psychologie de la femme et particulièrement de la femme « enfant malade et treize fois impure », dont parle Alfred de Vigny. Ne vous attendez pas d'ailleurs à un livre de vulgarisation, d'accès fleuri, mais pour suivre Ishtar dans sa descente aux enfers, on ne saurait trouver accompagnatrice plus experte que madame Esther Harding.

LE VIEIL HOMME ET LES RÉVOLUTIONS

On cite des cas — saint Paul, Pascal — où une brusque révolution suffit à tuer le vieil homme et à faire du converti un homme nouveau, mais il n'est pas encore d'exemple, semble-t-il, d'une révolution qui dépouille instantanément tout un peuple de ses inclinations, de ses goûts, de ses habitudes. Même après les plus violentes et les plus spectaculaires, le vieil homme persiste : pour que sa conversion véritable s'opère, il faut des lustres ou des siècles, si bien qu'on est en droit de se demander si les révolutions, en dépit de l'apparence, ne retardent pas l'évolution au lieu de l'accélérer.

— Parmi les ouvrages qui nous permettent de saisir dans ses variations l'humeur de notre nation, *l'Histoire du Peuple français*[1] est à ce jour l'un des meilleurs.

J'ai signalé, il y a quelque temps, la qualité de cette collection publiée sous la direction de M. Henri Parias, et dont l'illustration, fort soignée, vaut à la fois par sa nouveauté et son « efficacité ». Le premier volume dû à mademoiselle Régine Pernoud, intitulé : *Des Origines au Moyen Age* était, je l'ai dit, excellent. Le second, œuvre de M. Edmond Pognon, *De Jeanne d'Arc à Louis XIV*, n'est pas moins remarquable par la précision et la clarté : le gouvernement des rois et leurs rapports exacts avec le peuple y sont analysés magistralement. Ecrit par M. Pierre Lafue, le troisième tome : *De la Régence à* 1848 est dans le ton grave, sérieux, un peu sévère, de cet historien qui a la froideur impartiale d'un magistrat d'autrefois. Le quatrième volume : *De* 1848 *à nos Jours* a valu à son auteur, M. Georges Duveau, le prix important que la Radiodiffusion française décerna en décembre dernier, après vote d'un jury d'historiens réputés délibérant devant le micro. Le débat fut des plus vifs, et l'un des jurés, M. Pierre Gaxotte, de l'Académie française, peu après, « éreinta » allégrement le livre que ses collègues avaient couronné.

Formé à l'école des historiens contemporains : Henri Berr, Louis Febvre, Marc Bloch, c'est-à-dire plus préoccupé des grandes lignes que

1. Nouvelle Librairie de France.

des détails, et des masses que des individualités, M. Georges Duveau s'intéresse particulièrement aux mouvements sociaux, à ces dialogues, toujours animés, parfois orageux, du vent et de la mer, qui s'élèvent entre les classes soi-disant dirigeantes et les classes prétendues dirigées. Au cours des cent dernières années, l'agitation a été vive, la houle forte, la philosophie, la politique, la mystique se heurtant ou se conjuguant pour donner naissance à des vagues puissantes. M. Georges Duveau brosse un tableau très étendu, sinon complet, de l'activité française dans les villes et dans les campagnes, de 1848 à nos jours ; il n'omet ni les problèmes démographiques, ni ceux que posent le développement industriel, les rapports du patronat et du prolétariat ou l'évolution des classes sociales. Rien ne manque : pas une statistique, pas un recensement, pas un slogan politique.

Mais, comme ses maîtres, M. Georges Duveau ne se borne pas à collectionner des documents et à les ranger dans des casiers. Il veut les interpréter et leur donner, à proprement parler, un sens. L'idée directive de l'œuvre est donc celle-ci : « L'idéalisme lucide de 1848 a été géré par des Prudhommes d'esprit étroit et de cœur sec ; de là le drame. Pour avoir écouté Prudhomme au lieu de Saint-Simon, nous avons subi la double immolation de 1914 et de 1940. Bien plus, Joseph Prudhomme a été plusieurs fois berné par des Catilinas, attentifs à profiter des troubles pour confisquer le pouvoir, car suivant la remarque, profonde, de Napoléon III (mais oui !) « en France nous ne nous intéressons guère aux réformes, nous ne faisons que des révolutions ».

Comme toute interprétation, confinant à la thèse, celle-ci est assurément discutable. Peut-être *toutes* les révolutions sont-elles vouées, dans l'immédiat, à l'échec, puisque leur esprit ne saurait passer dans la circulation d'un peuple que lentement. Peut-être la révolution de 1848 commence-t-elle seulement à s'acclimater en France. On objectera que d'autres révolutions : par exemple celle d'octobre 1917, ont triomphé d'emblée. En sommes-nous certains ? Ne mettons point trop de hâte à conclure.

Ces réserves, d'ailleurs, n'enlèvent rien à l'intérêt d'un livre riche d'informations et d'idées, dont au surplus le dynamisme est entraînant.

— Sur la persistance du vieil homme à travers les révolutions, M. Robert Pinoteau apporte avec *La Russie d'hier et d'aujourd'hui* [1] un témoignage de poids. M. Robert Pinoteau s'est non seulement intéressé de tout temps à la Russie, mais il en a fait l'expérience, et sous le régime tsariste puisqu'avant 1914 il accepta d'être envoyé comme ingénieur à la construction du chemin de fer de l'Oural, et sous le régime soviétique, puisque de 1946 à 1948, il exerça les fonctions de conseiller commercial et financier de l'Ambassade de France à Moscou.

1. Les Editions « Les Iles d'Or ».

Davantage. Comme *La Russie en* 1839, l'ouvrage étonnant du marquis de Custine, est son livre de chevet depuis qu'il en eut la révélation dans les tranchées des Vosges et de la Somme, M. Robert Pinoteau peut confronter trois Russies : celle de Nicolas Ier, celle de Nicolas II et celle de Staline.

Aucune enquête, je crois, n'a été menée par un Français avec autant de sincérité et d'autorité ; elle laisse loin derrière elle les reportages de voyageurs qui, avec ou sans visa, franchissent si facilement — inquiétante facilité ! — le rideau de fer. M. Pinoteau a vu autre chose que les décors à la Potemkine toujours offerts à l'admiration des touristes. Bien qu'en ayant la pratique, il ne se fie nullement aux statistiques, aux graphiques, aux plans. Visiteur à qui l'on ne saurait en faire accroire, l'auteur ne se veut ni sceptique ni crédule. D'où une vivacité et un enjouement qui s'accordent très bien avec la solidité et le sérieux de la documentation.

Les conclusions de M. Robert Pinoteau, que M. André Siegfried, de l'Académie française, souligne en une substantielle préface, sont que les forces et les faiblesses de la Russie moderne demeurent, en grande partie, indépendantes du régime politique. Ses forces éternelles : la richesse de son sol et de son sous-sol, les qualités de robustesse et d'endurance d'une race se contentant de peu et pourtant prolifique, son mysticisme foncier qui lui rend acceptables des épreuves cruelles ; ses faiblesses : une instabilité dans le temps et dans l'espace, qui l'empêche de pousser jusqu'à l'achèvement ses entreprises, son penchant à la rêverie qui lui masque un moment les réalités, ses brusques réveils qui la jettent dans une agitation confuse. Mais ce grand peuple mérite notre sympathie. « Les nations occidentales, écrit M. Pinoteau, doivent faire preuve de toutes les qualités de cœur possibles envers le peuple russe, ce serf éternel qui pour n'avoir pas un caractère et une civilisation entièrement évolués n'en est que plus sensible à toutes les prévenances de l'étranger. »

DU ROI-SOLEIL AU CRÉPUSCULE DE LA MONARCHIE

— L'expression « roi-soleil », avec ce qu'elle comporte d'éclat et d'orgueil, nous paraît si bien convenir à Louis XIV que nous avons perdu de vue son origine et même sa signification symbolique. M. Louis Hautecœur, membre de l'Institut [1], nous apporte sur ce point d'histoire des renseignements qui montrent une fois de plus que nous nous accommodons sans gêne des contresens et des faux-sens.

En réalité, ce sont de savants forgeurs de devises qui ont trouvé celle-ci pour le jeune roi Louis XIV, alors qu'il venait de triompher de la Fronde

1. *Louis XIV, Roi-Soleil* (Plon).

et de déclarer qu'il gouvernerait sans l'aide de premiers ministres. Ainsi Phœbus-Apollon reprenait les rênes aux mains des Phaëtons imprudents, et Apollon-saurochtone purgeait la France des reptiles qui la voulaient étouffer. Très ingénieux, comme l'on voit. Qu'à cette image celle d'Apollon ami des arts, conducteur des Muses se soit ajoutée, la chose est naturelle, mais Louis XIV ne fut assimilé au Soleil que dans la mesure où Apollon avait été identifié à « l'astre du jour ». La démonstration de M. Louis Hautecœur, tout à fait probante, s'appuie et sur des textes et sur une iconographie très riche, qui est mise, avec profusion, sous les yeux du lecteur.

— Quand nous revenons — et nous en revenons — des éblouissements que nous donnait la contemplation du Roi-Soleil, nous sommes portés à réagir vigoureusement contre une légende que nous avions nous-mêmes tissée. Nous estimons que sur ce soleil il y a bien des taches, tandis que nous ne saurions nous étonner qu'Apollon-Roi ait connu les faiblesses et les défaillances d'Apollon-Dieu.

Il arrive que le revirement d'opinion nous emporte trop loin ; il faut alors que des historiens sûrs, comme M. Georges Mongredien, nous ramènent à des vues plus équitables. Ainsi l'affaire des poisons, dans laquelle fut compromise madame de Montespan, nous a valu des tableaux sinistres de la cour de Louis XIV. Comme on dit, la vérité suffit : elle est assez noire pour qu'on n'ait pas besoin d'ajouter de sombres couleurs. Dans *Madame de Montespan et l'Affaire des Poisons* [1], M. Georges Mongredien fait le point exact de ce que nous connaissons de ce scandale retentissant. Il écarte l'idée, vraiment absurde, d'une marquise de Montespan ayant voulu, de propos délibéré, empoisonner Louis XIV, son seul appui. Il explique pourquoi et comment les accusations les plus infamantes ont pu être portées contre la marquise, non point par la Voisin elle-même, mais par les épouvantables criminels qui étaient ses complices. Il nous montre La Reynie, chargé par Louis XIV de cette épineuse enquête, cherchant de bonne foi à saisir une vérité fuyante, en proie à d'honorables scrupules qu'il a consignés dans des notes que l'on croyait perdues. Il met en lumière le fait que si Louis XIV a « étouffé » les accusations lancées contre la favorite, mère de ses enfants, ce ne fut point par une faiblesse qui l'eût rendu complice de crimes flagrants, mais par la conviction que ces prétendus crimes n'étaient que des imprudences, à la vérité graves.

Comme dans *Le Masque de Fer*, M. Georges Mongredien donne ici un modèle de ce que devrait être toute enquête portant sur une énigme historique.

— Grâce aux archives d'une police qui était admirablement faite, grâce

1. Hachette.

à M. Albert Mousset qui a su les exploiter judicieusement, nous avons maintenant une vue plus nette de ce que l'auteur du livre appelle : *L'étrange Histoire des Convulsionnaires de Saint-Médard*[1]. Si l'on peut reprocher à Louis XIV d'avoir persécuté injustement les jansénistes, on ne saurait taxer d'intolérance les ministres de son successeur lorsqu'ils pourchassèrent les troubles sectateurs du diacre Pâris. Celui-ci, homme austère, de la lignée des purs jansénistes, fut d'ailleurs étranger à l'usage que l'on fit du renom de sainteté qui l'entourait lorsqu'il mourut en 1727. C'est sur sa tombe en effet, sise dans le petit cimetière de Saint-Médard, que commencèrent des guérisons spectaculaires, attirant un public bigarré où il y avait de tout : des curieux, des filous, des charlatans, des pithiatiques, des indicateurs de police et même des croyants. Le cimetière fermé, après des exhibitions scandaleuses, ce jansénisme aberrant dégénéra et ne fut plus, sauf rares exceptions, qu'une exploitation profitable de l'imbécillité et de la perversité. L'intérêt de l'ouvrage, qu'éclaire une copieuse introduction de maître Maurice Garçon, de l'Académie française, est d'avoir réduit cette affaire à ce qu'elle fut : une aventure qui n'eut rien d'une aventure spirituelle.

— C'est, je pense, Lenôtre qui entreprit la réhabilitation de Louis XV, jusque-là fort mal traité et tenu pour responsable des malheurs qui allaient s'abattre sur la monarchie. Dans ce sens on est allé fort loin et il s'en faut de peu, à lire certains historiens, que Louis XV, éclipsant Louis XIV et Henri IV, ne soit mis au premier rang des Bourbons. Il est vrai que la recherche des plaisirs ne fit oublier à Louis XV ni la dignité royale ni ses devoirs de souverain. Il s'occupa, à coup sûr, des affaires publiques (autant que des affaires privées) de son royaume, mais peut-on lui faire honneur d'une diplomatie secrète qui doublait et contrecarrait la diplomatie officielle, peut-on nier que sa volonté ne fût trop souvent celle de ses favorites ?

M. Pierre Richard vient de nous donner de Louis XV — l'homme privé seulement — une image[2] que l'on doit tenir pour la plus ressemblante de celles qui nous ont été offertes jusqu'à présent. L'auteur, avec une patience et un discernement sans défaut, a recueilli tous les traits propres à éclairer une psychologie complexe. Louis XV, à la fois avare et prodigue, gourmand et sobre, amateur et ennemi de la foule, timide et insolent, taciturne et tranchant, faible et tyrannique, mauvais époux et tendre père — on pourrait dévider sans fin le chapelet des antithèses — ne se laisse pas facilement saisir. M. Pierre Richard le cerne avec sympathie ; il voit essentiellement en lui un honnête homme, à qui il n'a manqué, pour être un grand homme, qu'une enfance entourée d'amour. « Sans une famille aimée, un homme est bien malheureux ici-

1. Les Editions de Minuit.
2. *La Vie privée de Louis XV* (Hachette).

bas », écrit Louis XV au maréchal de Noailles et il ajoute : « J'ai eu le malheur de n'avoir jamais su ce que c'est de perdre une mère. »

— *La Vie quotidienne sous Louis XV* [1], un des meilleurs ouvrages de la collection *Les Vies quotidiennes*, qui n'en comprend point de médiocres, élargit l'horizon autour de ce Bien-Aimé que l'on pourrait nommer aussi le Mal-Aimé. Son auteur, M. Charles Kunstler, ouvre pour nous un dossier qui représente un labeur considérable. Tout est là de ce que nous pouvons désirer savoir : les rites du coucher et du lever royal, aussi bien que le salaire d'un tonnelier, les sanctions qui frappent une servante voleuse aussi bien que le prix, en Normandie, d'une génisse. Et sans imposer ses vues, M. Charles Kunstler nous suggère que le règne de Louis XV a bien pu être, pour toutes les classes sociales, l'un de ceux, extrêmement rares, qu'elles auraient eu raison de bénir.

PIERRE AUDIAT

1. Hachette.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

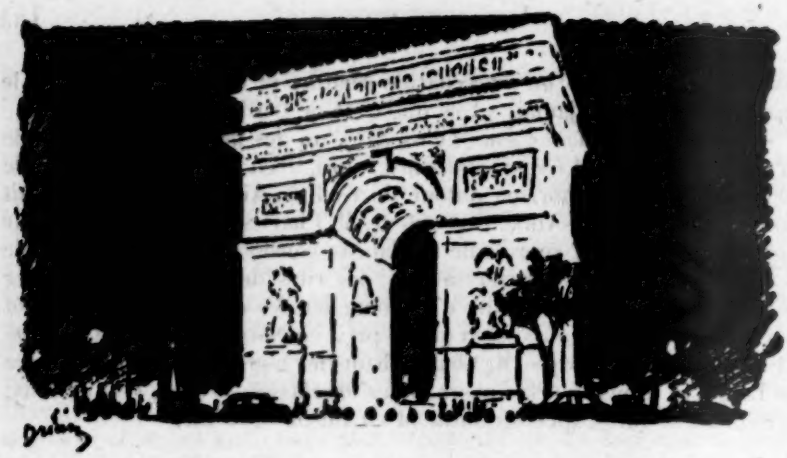
GUERRIERS ET SORCIERS EN SOMALIE

par Alphonse Lippmann (*Hachette*)

Les lecteurs de cette revue ont trouvé dans la livraison du 1er novembre 1953 une étude de M. Lippmann sur les sanglantes rivalités qui opposaient, il y a peu de temps encore, Issas et Danakil, en Somalie française. Dans ce nouveau volume, Lippmann ouvre largement le dossier des souvenirs qu'il a réunis là-bas au cours de ses années d'administrateur colonial. Les aventures auxquelles il a été mêlé et particulièrement sa captivité chez un sultan abyssin qui l'avait enlevé, font songer tour à tour aux Mille et une Nuits, à Gobineau et à Monfreid. Au cours de ses raids d'action politique, Lippmann a eu une curieuse entrevue, près d'un puits au milieu du désert, avec le fameux colonel Lawrence. Il en donne un intéressant compte rendu au cours de ce récit où les coups de théâtre qui ne doivent rien à l'imagination se succèdent à une cadence rapide. Bandits, paladins et sorciers y poursuivent une lutte incessante dans des conditions excitantes pour l'esprit, mais déconcertantes pour la logique occidentale.

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 165.)



LE MOIS A PARIS

Venise à l'Orangerie... Ensor au Musée d'Art Moderne. — L'exposition dite *Chefs-d'œuvre de Paolo Veneziano à Tintoret* — qui est loin de ne compter que des chefs-d'œuvre — n'a pas été conçue, ceci à la décharge de ceux qui l'ont présentée à l'Orangerie, par les musées de France. L'Action Artistique, profitant du retour en Italie d'un ensemble provenant en partie d'églises et de galeries peu visitées, montré au préalable dans les Pays-Bas et en Suisse, a pensé, non sans raison, qu'il apporterait aux fervents de Venise des lumières « complémentaires ».

Il a déçu quelque peu ceux qui espéraient se réchauffer à l'un des plus ardents foyers de peinture du monde. L'accrochage à l'Orangerie fut des plus difficiles : Titien, Véronèse, Tintoret, créateurs d'espace, ont besoin d'espace. Faute de place, il a fallu faire abstraction des ultimes splendeurs de Venise au XVIIIe siècle, renoncer à Tiepolo, à Canaletto, à Guardi. La ville-mirage, dont tant de peintres, depuis Gentile Bellini, ont énuméré les splendeurs, les perspectives, les palais, les canaux, les ciels, ne se révèle guère qu'au bas de *l'Apparition de la Vierge* de Titien, dans d'admirables fonds bleutés d'où fuse un campanile, ou bien à travers la fenêtre qui éclaire la *Vierge lisant* (dont l'attribution à Giorgione reste des plus contestables). Qui prendrait pour la première fois contact avec Véronèse (une *Annonciation* de sa jeunesse, le *Saint Menna* et le *Saint Jean Baptiste* de Modène), devinerait-il les féeries dont il est l'inventeur et qu'évoque seul, perdu dans une arrière-salle, un minuscule chef-d'œuvre, mais de proportions immenses : *Mars et Vénus*, prêté par Turin ? Une tardive *Mise en Croix*, pathétique comme un Tintoret, n'a pourtant rien des sortilèges de certaines œuvres de la vieillesse de Titien

comme la *Pieta* de l'Académie de Florence. Quant au Titien des *Danaé* de la *Nymphe et du Berger*, de *Jupiter et Antiope*, c'est à Madrid ou à Munich qu'il faut l'aller chercher, ou bien à deux pas, comme Véronèse : au Louvre. Un des bienfaits de l'exposition de l'Orangerie n'est-il pas de renvoyer les Parisiens aux *Noces de Cana* et à la *Mise au Tombeau ?* D'heureuses présences : la grande bannière de Gentile Bellini, délavée par les pluies, le recueil de Jacopo prêté, comme douze Pisanello, par notre Cabinet des dessins ; l'admirable *Dispute de saint Étienne* de Carpaccio ; ces pré-Greco que sont la *Femme adultère* et le *Transfert du Corps de saint Marc* de Tintoret ; les curieux petits panneaux de Lotto (*Scènes de la Vie de sainte Lucie*). Mais trop de Crivelli, de Bassan, de Schiavone alourdissent une exposition qui s'adresse surtout aux érudits, et moins édifiante que ne l'ont cru ses organisateurs.

James Ensor, comme Bresdin, comme Odilon Redon, demande toujours à la nature un ferment. Ses paysages rayonnants et d'une solide armature, ses intérieurs, ses portraits le montrent, à moins de trente ans, maître de ses moyens d'expression (la *Nature morte au Chou*, du Musée de Tournai, *La Raie*). Il peut atteindre à la grandeur et au mystère par la seule analyse du quotidien sans déclencher ce pittoresque ricanant qui fit sa gloire. Au fond ce n'est point dans la satire que réside la plus grande originalité de ce flamand mêlé d'anglo-saxon dont beaucoup de toiles ou d'eaux-fortes apparaissent comme les délassements d'un dieu puéril à ses heures.

Où le jeu devient passionnant, c'est lorsque, turlupiné (comme il aimait dire) par son *démon-gardien*, il prête l'oreille à des craquements sinistres, est traversé par de brusques terreurs, voit s'ouvrir à chaque pas des trappes sur l'invisible. De bizarres acolytes — fantoches plutôt que fantômes — échappés du champ de repos ou de la Kermesse, s'installent sans façons dans l'atelier, se réchauffent autour du poêle, échangent les propos futiles habituels aux revenants. Tel masque grotesque ou lugubre cache un veillard hébété, un sot triomphant. Souvent, comme dans l'*Entrée du Christ à Bruxelles*, nous avons peine à distinguer si nous sommes en face de visages ou de travestis.

Le Musée d'Art Moderne, avec la collaboration des galeries belges, fête aujourd'hui ce grand visionnaire, annonciateur des Expressionnistes, depuis ses débuts où il se prévoyait « squelettisé » (*Mon portrait en* 1860) jusqu'aux dernières œuvres, feux follets de rouille, de soufre et de sang où une cocasserie, qui diffère de celles de Breughel et de Goya, naît des rapports secrets entre les objets, entre les matières.

CLAUDE ROGER-MARX

Le cinéma : Demain, le déluge. — André Cayatte est un spécialiste du film à thèse. Avec *Justice est faite*, il nous proposait la réforme du jury. Avec *Nous sommes tous des Assassins*, la suppression de la peine de mort. Qu'il ait raison ou tort, peu importe, il sait concrétiser le problème dans des personnages et le public a droit à une histoire bien ficelée.

Dans son dernier film, *Demain le Déluge*, la thèse est plus difficile à percevoir et Cayatte (et, avec lui, son fidèle collaborateur Charles Spaak) a touché beaucoup de problèmes à la fois. A travers cette histoire, je crois bien apercevoir à la fois les thèmes de *La Guerre et la Paix*, des *Karamazov*, de *Crime et Châtiment*, des *Faux-Monnayeurs* et même de *Corydon*. C'est beaucoup pour un seul film et on ne s'étonne pas d'y trouver quelque confusion.

En effet, on flirte avec le problème de la guerre et de la paix, du socialisme et du communisme, de l'antisémitisme et des juifs, de la collaboration et de l'épuration, de l'éducation sévère et des parents indulgents, des jeunes ou des vieux. Ce serait vertigineux si l'on ne songeait qu'on retrouve le même genre d'ambition dans les vieux romans populaires, par exemple dans ce *Roger la Honte* qui fit la première gloire de Cayatte.

Le scénario se borne à nous conter un simple fait divers de J3. Cinq petits jeunes gens (dix-huit ans au plus) se rencontrent : un futur intellectuel, un juif amoureux du fils d'une veuve, un fils de milliardaire et la fille d'un socialiste militant. Le comportement de ces cinq gamins est d'une insoutenable médiocrité. En dépit de quelques grands mots, ils passent leur temps à boire du whisky dans des bars aux frais du gosse de riche qui, lui-même, fait chanter l'amant de sa maman adultère. Redoutant une guerre prochaine, ils veulent tous quitter l'Europe menacée et se réfugier sur un atoll du Pacifique où, comme chacun sait, on est bien à l'abri de la bombe atomique. Pour recueillir l'argent du voyage, ils cambriolent le louche personnage qui exploite la dame du milliardaire. Un grain de sable se glisse dans la machine bien agencée. L'un des braves petits tue un veilleur de nuit. Pour corser la situation, deux autres vont assassiner dans son bain le petit juif dont ils redoutaient la trahison. Pour finir, les quatre rescapés passent aux Assises. Trois sont condamnés aux travaux forcés. La fille est acquittée. Les parents s'en vont. On nous suggère finement que ce sont eux les vrais coupables... impunis, bien entendu.

...A moins que la coupable ne soit la guerre. A vrai dire, elle n'a pas eu lieu, mais on la redoute et cela suffit. Je l'avoue, je n'ai pas plongé avec la certitude de l'homme-grenouille dans les grands fonds de la pensée des auteurs. Je ne suis pas le seul, puisque les anti-antisémites avaient cru trouver de l'antisémitisme là où, paraît-il, il n'y a que de

l'antiracisme. Tous les personnages sont affreux, lâches et sordides, les jeunes plus encore que les vieux.

On trouve de temps en temps un épisode cristallisé dans de solides images ou un bon mot amer sorti de la plume de Spaak, mais ces éclairs ne suffisent pas à illuminer une épaisse soupe de poisson.

JEAN FAYARD

A propos du « Cinémascope ». — Les projections sur écran panoramique du film *La Tunique*, dont Jean Fayard a fait ici le compte rendu, ont été accompagnées d'une imposante publicité à propos du « Cinémascope ». Il s'agit d'une invention française, due au professeur Henri Chrétien, dont une société américaine a acquis l'exclusivité. On sait que ce procédé permet un élargissement de l'image correspondant environ au double de l'écran normal. Il en résulte une vision panoramique dont les effets peuvent être impressionnants, surtout lorsque les mouvements de la caméra accentuent l'illusion du relief.

Le film *La Tunique* et le documentaire qui le précède, *Horizons Nouveaux*, de Marcel Ichac, ont été présentés comme les premiers films, l'un américain, l'autre français, réalisés avec le « Cinémascope ». Qu'il nous soit permis de rappeler que cette invention avait déjà été expérimentée en France [1], à l'Exposition Internationale de Paris en 1937, au pavillon de la lumière, où des cinéastes français avaient réalisé « le plus grand écran du monde » (60 mètres de large). Les objectifs spéciaux du professeur Chrétien avaient servi à la réalisation d'un film panoramique gigantesque, qui décrivait l'histoire d'un torrent depuis les neiges des Alpes jusqu'aux tempêtes de l'Océan. Georges Auric avait écrit la partition musicale qui l'accompagnait. Sans doute manquait-il à ce premier film « cinémascopique » l'appoint de la couleur, qui accentue beaucoup la sensation de réalité. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il fallut attendre plus de quinze années pour que ce même film français de 1937, projeté devant les représentants du cinéma américain décidât Hollywood à annoncer une « révolution » de la technique cinématographique.

Est-ce, à proprement parler, une révolution ? Nous ne le croyons pas. Les dimensions de l'écran ne changent rien au problème de l'art cinématographique. Mais la projection panoramique est un moyen d'expression nouveau dont les cinéastes devront tenir compte pour certaines mises en scène, sans être astreints à l'employer de façon permanente.

JEAN TEDESCO

1. Par Jean Tedesco lui-même (N.D.L.R.).

La statue de Gambetta et les tombes romantiques du Père-Lachaise. — Lorsque le Parlement vota en 1882 la démolition des Tuileries incendiées par la Commune, alors que le gros œuvre était intact, cette décision si regrettable fut suivie d'une autre bien caractéristique des goûts de cette époque : on aménagea un square dans cette immense cour jugée trop vide et, devant ce square on dressa une pièce montée, le monument à Gambetta, qui, d'un avis unanime, fut bientôt considéré comme le plus laid de tout Paris.

De toute façon, laid ou pas laid, il était indésirable en cet endroit, et tous les Parisiens se réjouissent (les Allemands ayant enlevé pendant la guerre les statues de bronze qui l'ornaient), que le gouvernement ait enfin pris la décision de nous débarrasser du reste.

Mais ils s'étonnent, qu'après avoir tardé dix ans à prendre cette décision, il n'ait pas fait, au préalable, le choix du nouvel emplacement où serait érigé le monument. Car il suffit de voir le temps qu'il faut pour démonter cette énorme pâtisserie pour calculer les frais occasionnés par une dépose supplémentaire. Il aurait été préférable de faire cadeau des matériaux à l'abbé Pierre, il en aurait tiré un logement de plus.

J'espère qu'on ne s'arrêtera pas là et que le square disparaîtra à son tour. Ce n'est pas que j'aie la moindre estime pour les façades Second Empire ou Troisième République qui bordent cette cour du Louvre, mais la cour d'un palais n'est pas un square.

Il y a plus grave : la Ville de Paris et certaines personnes intéressées à l'opération, se préparent à saccager toute la partie romantique du Père-Lachaise sous prétexte que les tombes ne sont plus entretenues. Ne renverserait-on pas, au besoin, une stèle qui hier était encore droite, ce qui permettrait de faire jouer la clause qui révoque les concessions à perpétuité laissées à l'abandon ?

Je dirai que cet abandon même faisait le charme de cette partie du Père-Lachaise qui constitue un des plus beaux sites de Paris. De grands arbres centenaires étendent leurs ombrages sur les pentes d'une colline qui nous rappelle le poétique cimetière d'Eyoub cher à Pierre Loti, l'émouvant cimetière juif de Prague, certaine voie de Pompéi. Il y a là un véritable musée de l'art funéraire du début du XIXe siècle, toutes sortes de monuments dignes d'être conservés dans ce cadre plein de caractère et de nostalgie. Nos cimetières sont, il faut l'avouer, trop souvent d'une vulgarité et d'une banalité désespérantes. Ici, la nature a réussi une œuvre d'art. Qui protestera avec maître Jean Letort, qui m'avise de l'attentat qui se prépare contre les sacrilèges qui veulent abattre les beaux arbres centenaires dont les racines sont enroulées aux squelettes de nos aïeux ? Il faut, de toute urgence, classer le site de cette

division du Père-Lachaise et constituer une Société des Amis du Père-Lachaise qui prendra à sa charge les menus frais d'entretien des tombes abandonnées afin que l'administration n'ait pas le prétexte d'annuler les concessions à perpétuité.

GEORGES PILLEMENT

Notre maître, M. Sorel. — M. Pierre Andreu a repris, pour le livre qu'il lui consacre, le titre, mi-affectueux, mi-solennel dont Péguy décorait Georges Sorel, cousin d'Albert, chétif historien sans chaire qui fut le Socrate d'une génération d'intellectuels et de syndicalistes et qui devait compter parmi ses épigones Lénine et Mussolini. Les Tharaud, dans un passage de *Notre cher Péguy* que l'auteur aurait pu citer, comparaient Sorel à Stendhal :

« *Tous deux de vieille souche bourgeoise, hommes du XVIIIe siècle l'un et l'autre, grands amateurs d'idées, plus soucieux de leur nombre et de leur qualité que de leur forme... tous les deux obligés de vivre loin de Paris et se réfugiant dans leur pensée. Mais surtout semblables en ceci qu'ils aimaient par-dessus tout le tempérament, la passion. L'ardeur à se réaliser tout entier qui constitue pour Stendhal l'intérêt d'un individu, c'était aussi ce qui faisait pour Sorel l'intérêt d'un groupe social... Une idée n'avait à ses yeux que la valeur d'un mythe.* »

M. Sorel n'est pas sérieux, disaient les « Sorbonagres » : *on le voit toujours avec des jeunes gens.* C'était l'injure dont on flétrissait Socrate. Il fallait qu'il y eût chez ce vieil homme méprisant une conviction singulière pour susciter des adhésions dont l'enthousiasme ressemblait à de l'amour, et dans ses idées une force neuve qui fait songer à la fois à Marx et à Nietzsche pour que les *Réflexions sur la Violence* soient devenues le bréviaire d'un syndicaliste comme Berth, d'un socialiste comme Lagardelle, d'un royaliste comme Variot, d'un dictateur comme Mussolini. Découvrant aux Sciences Po ce livre sommaire et brûlant, j'avais été séduit par lui au point d'en faire un des sujets de ma thèse. J'ignorais alors la merveilleuse histoire que raconte Daniel Halévy : l'ambassadeur d'U.R.S.S. et celui d'Italie venant, à peu de jours d'intervalle, et presque dans les mêmes termes, proposer à la famille de Sorel de faire élever un monument sur sa tombe...

L'excellente biographie de M. Pierre Andreu apportera une utile contribution à ceux qui s'intéressent à Georges Sorel, encore qu'elle reste discrète sur une vie privée qui, il est vrai, alimenterait à elle seule un roman (Sorel a-t-il seulement épousé Marie David ? M. Pierre Andreu ne le pense plus aujourd'hui). Nous ne savons pas davantage les raisons pour lesquelles Sorel a abandonné brusquement une carrière brillante (ingé-

nieur en chef des Ponts et Chaussées, décoré à quarante-quatre ans) pour une vocation socialiste encore incertaine. Et c'est un exemple rare que celui de ce « praticien » qui commence son œuvre à quarante ans parce qu'il vient de découvrir Marx : c'est une des raisons pour lesquelles l'Université (si jalouse de la gloire de Bergson qu'elle l'aiguilla sur le Collège de France) l'a ignoré, comme elle a ignoré Péguy (avant de « pardonner au mort de Villeroi » !).

Même aujourd'hui, Sorel ne semble pas « sérieux » à certains professeurs : on lui reprochera toujours d'avoir fréquenté Georges Valois, de s'être approché de l'Action française au moment de sa collaboration à *l'Indépendance*, ce qui permettra plus tard à Drieu d'affirmer que les éléments du fascisme se trouvaient réunis dans la France de 1913 chez ceux qui rêvaient d'unir (comme Barrès y avait songé vers 1889) socialisme et nationalisme, et qui combattaient à la fois le capitalisme et le socialisme parlementaire. Mais la Grande Guerre qui réalisa le rêve barrésien de l'Union Sacrée dégoûta Sorel qui, dès 1915, rompit avec les nationalistes. En 1918, il prédit la victoire du bolchevisme qui avait la chance d'avoir trouvé avec Lénine un chef « aussi incorruptible que Robespierre ».

Mais, en novembre 1919, il saluera dans les premières manifestations du fascisme « la haute valeur historique de la violence » (Pareto et même Croce, amis de Sorel, penchaient alors vers le fascisme).

La fin de Sorel fut pénible : il était ruiné pour avoir placé sa fortune... en fonds russes, et mourut dans le dénuement. Sans aller jusqu'à dire, avec M. Andreu, que « l'exemple de Sorel... est un des plus hauts que la philosophie et la vie nous proposent » on peut reconnaître en lui une sorte de Proudhon du xxe siècle, un des penseurs les plus originaux de son temps, et Sorel devrait occuper, dans l'histoire des idées une place comparable à celle qu'on a mis tant de temps à accorder à Gobineau.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Obéron à l'Opéra. — Préparée depuis plus d'un an et retardée par les grèves, la reprise d'*Obéron* a eu lieu à l'Opéra. C'est un admirable spectacle, aussi luxueux que *les Indes Galantes* et d'une qualité artistique très supérieure. L'ouvrage de Rameau réunissait plusieurs décorateurs de tempérament assez contradictoire, d'où une grande disparate. *Obéron* est, au contraire, d'une remarquable unité. Parfaitement libres dans le temps et astreints simplement dans l'espace à une vague couleur orientale, M. Maurice Lehmann et M. Malclès ont adopté le style rocaille des ballets de cour dont Bérain fut sous Louis XIII le génial représentant. Ce beau style dont le nom exact est le *grotesque* (dérivé de grotte) convenait parfaitement à

Obéron. Rochers et forêts, minarets et bulbes des mosquées ont fourni le thème à d'étonnants tableaux. On pourrait peut-être souhaiter — dans le véritable esprit du baroque — des constructions moins symétriques, des perspectives obliques qui auraient créé plus de diversité, mais ne chicanons pas sur notre plaisir ! La tache rouge des janissaises de l'Émir de Babylone, brusquement massés au centre du plateau, le défilé des porteurs de lanternes devant le kiosque de Rézia, le dernier tableau dont la perspective se perd dans l'infini, comptent parmi les plus belles réalisations qu'on ait jamais vues sur une scène.

Passons sur le livret. Amalgamant les puérils enchantements de *la Flûte* et les naïvetés de *l'Enlèvement au Sérail*, il retrace les aventures de deux couples d'amoureux, aidés par un talisman. La flûte chez Mozart, la harpe chez Schubert, le cor chez Weber, le basson, la cloche chez d'autres : on trouverait entre 1790 et 1830 des douzaines de semblables féeries. *Obéron*, sous sa forme originale était un *Singspiel*, pièce parlée avec des airs et des chœurs et une importante musique de scène. C'est exactement la coupe de *la Harpe Magique* de Schubert qui est parfaitement inconnue et qui mériterait autant qu'*Obéron* d'être rendue au jour. *Obéron* a été souvent remanié pour le rapprocher davantage de la forme opéra. Pour la reprise actuelle, on a choisi les récitatifs écrits vers 1880 par Wullner, ils sont très adroitement faits ; en même temps, on demandait à M. Busser de prendre dans l'œuvre de Weber de quoi meubler les entr'actes et accompagner les ballets. Cela nous a valu une orchestration de *la Grande Polonaise* que j'ai trouvée peu à sa place mais qui a été fort applaudie, et une série de morceaux où l'on reconnaissait des fragments du Konzertstück, de la Sonate en la bémol et d'autres ouvrages. L'œuvre est ralentie et étouffée par toutes ces adjonctions et *Obéron* se voit ainsi transformé en un de ces opéras à la française dont Weber raillait si drôlement le caractère conventionnel [1].

L'exécution vocale a bénéficié de l'engagement de deux artistes étrangers : mademoiselle Araujo (Rézia) a un soprano d'un métal solide avec un accent parfois gênant. Dans Huon, M. Gedda a fait apprécier une vocalisation parfaite et un timbre exquis dans les demi-teintes. Mademoiselle Duval et M. Bourdin ont spirituellement interprété le couple comique de Fatime et Chérasmin, pâle réplique de Papagéno et Papagéna. Félicitons surtout madame D. Sharley, parfaite dans le rôle de Puck. M. Cluytens dirigeait l'orchestre avec son élégance et sa précision habituelles. Bruno Walter, à Munich, il y a bien des années, y mettait plus de sensibilité et de flamme, il est vrai qu'il conduisait une version beaucoup plus proche de l'original et de la vraie formule du théâtre lyrique, où l'expression doit être reine.

JEAN MISTLER

1. Voir l'excellent livre d'André Cœuroy, *Weber*. Editions Denoël, page 81.

La danse. — *Le Spectacle espagnol d'Antonio.* — Du spectacle varié, très animé et brillant présenté au théâtre de l'Empire par le danseur andalou Antonio, nous retiendrons surtout les danses populaires, qu'il exécute seul ou avec sa nouvelle partenaire Flora Albaïcin.

C'est là qu'on retrouve l'âme et le feu de la danse d'Espagne, sa singularité et son originalité ethnique, et la diversité de ses dialectes de provinces et de villages, sans cesse vivifiée par ses musiciens aussi bien que par ses danseurs. C'est dans ces seguirillas, ces zapateados, soleares et serranas, secoués, trépignés, sonnés, crépités, qu'on retrouve cet « exotisme » puissamment attachant. Là se reconnaît la verdeur, la fantaisie et la noblesse du peuple, fidèle à ses inspirations primitives ; c'est là le sang et la chair même de la danse espagnole.

Mais Antonio est tourmenté, à son tour, par l'ambition de fonder une compagnie, de composer des chorégraphies et de diriger des ballets. Passe encore pour *le Martinete,* qu'il danse lui-même avec trois compagnons devant un décor sommaire de forge de village, où deux forgerons-chanteurs sonnent les rythmes à coups de marteau. Nous sommes encore tout près de l'essence même de la danse ; ce *Martinete,* d'ailleurs, était l'un des numéros les mieux réussis du film *Danses et Chants d'Espagne,* que tous les aficionados parisiens ont vu et revu : filmé devant le paysage de Ronda la danse y était à la fois plus simple et plus significative.

Même s'il a perdu quelque peu de la sobriété et de la simplicité de ses débuts remarquables, la manière vive et brillante d'Antonio s'impose dans ces danses de terroir ; et leur saveur et leur intensité réussissent à cacher assez bien la poussée de cabotinage un peu abusif...

Mais le programme comporte aussi des essais de chorégraphies, *Hommage à Falla, Énigme des Femmes voilées,* où se manifeste l'ambition de créer une formule de ballets espagnols, avec un orchestre, des décors et des ensembles de figurants. Déjà Carmen Amaya, Pilar Lopez, José Gréco, Rosario s'y sont efforcés. Avec ces tentatives la danse d'Espagne, voulant devenir un art d'illustration de la musique, tente sa propre métamorphose. Le rêve qui anime ces ambitieux est, en somme, le passage du cabaret au Théâtre... Sans doute *le Tricorne* de Massine, *l'Amour sorcier* d'Argentina sont des modèles accomplis d'une telle « promotion » ; Argentina, Mariemma ont réussi, à leur tour, quelques essais. Mais le plus souvent le chorégraphe improvisé se perd dans les confusions et les faux-semblants des emprunts au « classique ». La pauvreté relative du vocabulaire plastique dont il dispose et la nécessité d'élargir ses danses aux dimensions d'une scène le conduisent à recourir à ces déboulés, batteries et temps de pointe, qui ne peuvent cacher l'arbitraire et le vide de ces soi-disant synthèses.

PIERRE MICHAUT

Les conférences de l'Ambassade d'Espagne. — Par-delà les divergences politiques passagères les bons ouvriers du rapprochement culturel franco-espagnol poursuivent leur tâche. Au premier rang, son Excellence le comte de Casa Rojas, ambassadeur d'Espagne. Voici bientôt deux ans qu'il a inauguré dans cet esprit, en son hôtel de l'Avenue Marceau, des conférences hebdomadaires sur l'Espagne. Par la qualité des conférenciers, par l'intérêt et la variété des thèmes choisis, elles échappent à toute banalité.

Comme pour entrelacer plus étroitement les liens d'une amitié intellectuelle, où les puissances de sentiment ont leur part, tantôt les conférenciers sont français, tantôt (c'est la majorité) espagnols ; ils s'expriment alternativement en l'une et l'autre langue. Des projections généralement remarquables, nous livrent les images d'une terre pathétique et constrastée. Ainsi passa-t-on le mois dernier de *Grenade à travers l'histoire musulmane* à *la Navarre*, d'un *parallèle*, inattendu, *entre l'Espagne et la Russie*, à *Garcia Morente, grand converti contemporain*. C'est un passionnant voyage à travers une Espagne connue « touristiquement », mais beaucoup moins en « profondeur ».

Le comte de Casa Rojas ne fait pas cavalier seul. Le Comité France-Espagne qu'a fondé l'Amiral Lacaze, si averti des choses d'Espagne, le Centre Ibéro-américain, dirigé par monseigneur Pierre Jobit, qui a fait longtemps belle besogne à l'Institut français de Madrid, lui font vis-à-vis.

Une des plus récentes conférences a été donnée par M. Charles Pichon, un des animateurs des deux groupes. Il a parlé des pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle. Les Hauts-lieux, tel que celui-là, il les connaît bien. N'y conduit-il pas, chaque année, une caravane de professeurs, de lettrés, d'étudiants ?

L'action persévérante de ce journaliste de large culture rejoint celle de Maurice Legendre, directeur de la Casa Vélasquez, notre villa Médicis de Madrid — dont le comte de Romanones me disait un jour qu'il était l'homme de France qui connaissait le mieux l'Espagne — celle aussi de monseigneur Jobit et de ses collaborateurs. Mais il s'agit là d'une élite restreinte. La France compte trop peu d'Hispanisants. Les conférences organisées par le comte de Casa Rojas, qui provoquent à une connaissance approfondie de l'Espagne, semblent bien faites pour en augmenter le nombre, au plus grand profit des relations culturelles entre les deux pays.

GAETAN BERNOVILLE

Politique intérieure. — Et voici que s'annonce, pour le projet de communauté européenne de défense, l'échéance de mars, prévue depuis plusieurs mois. En dépit des apparences, — vacances prolongées, tâtonnements habituels à toute reprise d'activité parlementaire, — une évolution sensible s'est manifestée ces dernières semaines, au Parlement, pour engager enfin le débat de ratification d'un traité et de conventions signés il y a quelque vingt mois.

Ce n'est pas que les plus ardents partisans et les non moins farouches adversaires de la C.E.D. aient rapproché leurs vues respectives. Peut-être est-ce, au contraire, la crainte pour les uns et pour les autres de voir s'amplifier un courant pour une solution de compromis, qui conduit à hâter les choses.

M. Laniel lui-même s'est mis à la tâche, stimulé par la confortable majorité retrouvée en janvier, à moins que ce ne soit par l'entrée en jeu de M. Pinay. Le premier s'attachait à l'idée que la ratification pouvait être assortie d'une procédure d'application progressive, tandis que le second multipliait ses contacts, du Général de Gaulle à M. Robert Schuman, dans le souci de rechercher les éléments propres à éviter une pulvérisation des formations modérées.

De son côté, la commission des Affaires Étrangères s'animait. M. Jules Moch précipitait les étapes de son rapport technique, s'attelait aux conclusions politiques. Des auditions de ministres et de hauts fonctionnaires s'annonçaient.

Objectait-on que certaines conditions préalables, admises naguère par M. René Mayer dans sa déclaration d'investiture (janvier 1953), confirmées par M. Laniel dans les mêmes circonstances (juin 1953) et concernant : 1° le règlement de la question sarroise ; 2° les protocoles interprétatifs ; 3° les accords avec la Grande-Bretagne, n'étaient pas accomplies ? En réponse, il était suggéré que la garantie attendue de ces conditions pourrait être aussi efficace si elle était concomitante à l'application du traité au lieu de préluder à la ratification.

Bref, tout cela signifie le désir de lever le plus tôt possible une hypothèque qui grève depuis trop longtemps l'ensemble de la politique française, qui a en fait paralysé le Parlement et le gouvernement.

Dès lors, la question se pose avec une acuité nouvelle : la majorité est-elle réversible ?

Les récents débats au Palais-Bourbon ne nous ont pas éclairés sur ce point pour la bonne raison qu'aucun n'a porté sur de vastes problèmes politiques, et peut-être pourrait-on justement voir là l'indice d'un attentisme persistant. La plupart des chefs de groupes, soit dans leurs discours dominicaux, soit par des déclarations dans la presse, ont révélé les uns leurs espoirs, les autres leur embarras, mais la somme, pas plus que

l'analyse de leurs propos, ne permet d'entrevoir pour demain les fameuses solutions de remplacement.

Qu'on en juge par ces lignes combien prudentes, mais typiques, de M. Robert Lecourt, chef du M.R.P. :

« Il ne saurait être raisonnable ni valable de « croire » ou de ne « pas croire » au maintien de la majorité actuelle, à la naissance d'un front populaire ou à la renaissance d'une majorité de centre-gauche. Le sort de l'une ou l'autre de ces majorités est tributaire de trop d'inconnues pour qu'il soit aujourd'hui possible d'en percer le secret. »

Et voilà pourquoi M. Laniel a pu parler sans trop d'appréhension devant les paysans beaucerons ; pourquoi M. Edgar Faure a bâti son plan économique de dix-huit mois ; pourquoi M. Mitterrand, à qui l'on prête périodiquement de noirs desseins, prend le ton de la résignation ; pourquoi enfin les radicaux retardent d'un mois leur congrès.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

INFORMATION ET DEMOCRATIE

par Paul-Louis Bret (*Marcel Puget*)

Le même jour, à la même heure, un avion s'abat en flammes au-dessus de l'Atlantique, le président Eisenhower prononce un discours de portée internationale, le cadavre coupé en morceaux d'une femme blonde est trouvé dans une malle à la consigne de la gare de l'Est, une offensive du Vietminh est déclenchée en Indochine, un des leaders soviétiques est convaincu de « déviationisme », une crise ministérielle éclate en Italie (ou en France), un pêcheur de Tananarive ramène un poisson préhistorique. Dix minutes plus tard, parfois moins, tous ces faits sont connus à Paris, imprimés, diffusés. Le lecteur qui parcourt son journal en prenant son café au lait imagine-t-il, même imparfaitement, la formidable organisation que représente cet ensemble de reporters, de correspondants, d'informateurs, de fils téléphoniques ou télégraphiques, d'antennes, de haut-parleurs, de signaux lumineux ?

M. P.-L. Bret nous révèle les secrets de cette machine bien huilée.

Mais son étude, *Information et Démocratie*, n'est pas une simple analyse d'une forme de l'activité humaine dont l'expérience personnelle de l'auteur lui donne plus qu'à quiconque le droit de parler. C'est une thèse, morale et politique, que M. Bret expose et défend. Le citoyen, en régime démocratique, ne peut juger et se prononcer que s'il est en possession des faits, secs, exacts, dépouillés de tout commentaire tendancieux. Il importe donc de dégager l'information de toute influence, financière, publicitaire, politique, de nature à la déformer. M. Bret se fait le défenseur de ce qu'il appelle « le droit au fait », complémentaire du droit à l'instruction, universellement reconnu. Il appartiendra aux techniciens d'apprécier les moyens qu'il suggère pour atteindre ce but, mais le simple énoncé du problème ne saurait manquer d'intéresser le grand public.

J. A.

(Suite de la chronique bibliographique page 166.)

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

MON ARMEE PRIVEE

par Wladimir Peniakoff (*Gallimard*)

Être ingénieur dans une fabrique de sucre en Egypte et bien que né en Belgique de parents russes devenir le chef d'une « petite armée personnelle » au service de Sa Majesté britannique cela ressemble à un conte ou à un scénario de film cinématographique.

Et cependant ce fut le cas de Wladimir Peniakoff. Etabli en 1924 en Haute Egypte, il y dispose de beaucoup de loisirs et pour se distraire étudie tous les auteurs de relations de voyages en Arabie. Aller explorer l'Arabie devient alors son ambition. Pour cela il se lie avec des Bédouins, partage la vie des nomades, fait avec eux des randonnées dans le bled, apprend à s'orienter, à vivre dans le désert.

La guerre de 1939 survient. Lui qui a fait la première guerre mondiale dans l'armée française comme volontaire et en est sorti réformé à 80 %, il va offrir ses services au Q.G. britannique. En octobre 1940 il est nommé officier et accepté dans la Lybian Arab Force, recrutée parmi les réfugiés arabes de Lybie. Mais cette troupe mal entraînée, mal armée ne lui convient pas. Il rêve d'une petite unité qui irait harceler les flancs et les arrières de Rommel. Il fait tant et si bien qu'au bout d'un an il obtient l'autorisation d'organiser un commando de la *Lybian Arab Force*. Il choisit une vingtaine d'Arabes, un sergent anglais, se fait donner quatre jeeps armées, un camion et le commando Popski (c'est le surnom de Peniakoff) est créé.

Alors la belle vie guerrière au désert commence. De mars 1942 à janvier 1943 il baroude en Cyrénaïque puis en Tripolitaine, tantôt seul, tantôt avec des patrouilles du Long Range Desert Group, épiant les mouvements de l'ennemi, attaquant par surprise les terrains d'aviation et les dépôts d'essence, jusqu'au jour où Rommel s'étant replié sur le Sud Tunisien il faut se contenter de coups de main de faible envergure.

Quand la campagne de Tunisie se termine la réputation de Popski est tellement bien établie qu'il obtient facilement de faire partie de l'expédition d'Italie.

Débarqué en septembre 1943 à Tarente, il mène pendant un an la guerre de guérillas tout au long du flanc oriental de la botte italienne jusqu'à l'Apennin : là, près de Ravenne, dans un combat contre un détachement de SS il a le poignet gauche broyé et la main droite percée par une rafale. On l'évacue sur Rome, Naples, l'Angleterre, mais là-bas il s'ennuie et revient, avec une main en moins, retrouver sa petite armée pour participer à l'offensive de printemps 1945.

Que le lecteur français ne cherche pas dans ces mémoires la grande histoire de la guerre en Afrique, il ne l'y trouverait pas. Mais s'il a besoin de quelques heures d'évasion, qu'il lise *Mon Armée privée*, il fera un beau voyage d'aventures et se laissera prendre lui aussi au charme de la vie du désert.

(Traduction de Mesdemoiselles Desternes et Chalufeur)

L. Koeltz

PARIS SOUTERRAIN

par Charles Kunstler (*Flammarion*)

Si Paris, comme Babylone, est rayé un jour de la surface de la terre, il restera pour distraire les archéologues, Paris souterrain. Les carriers ont laissé trois cents kilomètres de galeries et de nombreuses carrières qui, abandonnées, provoquèrent jadis des malheurs. En 1775, près de la place Denfert, trois cents mètres de route disparurent soudain dans une excavation profonde de vingt-cinq mètres. Près du Luxembourg, en 1777, une maison fut engloutie dans une carrière de vingt-huit mètres de profondeur. Il fallut attendre le règne de Louis XVI pour qu'on se décidât à interdire l'ouverture de nouvelles carrières dans Paris. Elles avaient fourni — il faut leur rendre justice — la pierre d'innombrables maisons et nous devons à leur *cliquart* de robustes églises. En 1943, les Allemands utilisèrent pour leurs dépôts les souterrains du Luxembourg; les Résistants, eux, montèrent un P.C. dans les souterrains voisins de Denfert-Rochereau.

L'histoire des cimetières parisiens aurait pu inspirer nos poètes de la mort. Le charnier des Innocents empesta Paris pendant des siècles. Au XVIIIe siècle, *un seul* fossoyeur y ensevelit 90 000 personnes. Ce magma funéraire fut avec le contenu de maints autres charniers transporté dans les Catacombes à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. Six millions de Parisiens ont été ainsi rassemblés près de la place Denfert dans sept cents mètres de catacombes : amas d'inscriptions, de crânes et de tibias..

Dans le domaine des eaux et fontaines, l'ouvrage de Kunstler prolonge celui de Montorgueil que nous avons analysé ici

jadis. Le chapitre des puits artésiens est curieux : sait-on qu'ils alimentent trois de nos piscines (dont la Butte-aux-Cailles) d'une eau que le complaisant sous-sol parisien livre à vingt-huit degrés ? Près du Parc Montsouris s'élève (discrètement) le palais des eaux pures : c'est là que se rassemblent, prosaïquement amenés par tuyaux, le Loing, la Vanne, le Lunain et la Voulzie, chère à Hégésippe Moreau. La Bièvre, aimée elle aussi par les poètes, est devenue captive. Elle ne vit plus (à Paris) que dans les livres et les conduites de plomberie.

Le chapitre des égouts paraît pouvoir également attirer les poètes épiques. Hugo en tira parti dans *les Misérables*. Le Moyen Age aimait assez l'ordure pour en construire peu ; les « temps modernes » furent moins réservés. Pourtant, quand le génie créateur d'égouts auquel nous devons de vivre convenablement, Bruneseau, entreprit, sous le Consulat, le recensement des œuvres du passé, il ne put reconnaître — en sept ans — que quelque trente kilomètres. (Mais les égoutiers au cours de ce travail mirent la main sur de nombreux trésors : or, argent, pierreries). Dès lors, Paris commença de s'assainir. Mais le vrai bienfaiteur, l'Eiffel des égouts, fut, sous le Second Empire, Belgrand, qui fit passer le « réseau » de cent soixante à six cent vingts kilomètres. Depuis lors, de grands progrès ont été encore accomplis (en 1948 on atteignit mille neuf cent quarante-six kilomètres), sauf peut-être pour les ouvriers égoutiers dont la vie serait encore difficile et dangereuse. L'ouvrage de Kunstler est d'une lecture attachante : sépultures, sources, trésors, eaux, minéraux, souterrains gorgés d'aventures et de drames, bourré de souvenirs funèbres et de gloires en lambeaux, le Paris souterrain, encore hanté par le diable Vauvert que l'Observatoire n'accueillit pas, est une riche « carrière » pour l'historien.

M. T.

PASCAL PUNI

par Ch. Maurras *(Flammarion)*

Dans ce bref conte laissé inachevé, Maurras fait se rencontrer en Enfer Pascal et M. de Saci. Ce dernier se repent amèrement de n'avoir pas jadis mis le holà aux intentions apologétiques de son interlocuteur. Une phrase résume tout l'argument du conte : « Il eût fallu vous préserver de vos fureurs de disqualifier les principales voies par lesquelles le genre humain s'élève à Dieu, alors surtout que vous vous réserviez de tous ces chemins le plus étroit, le plus glissant, le plus aventureux, celui du témoignage. »

Dans ce petit écrit véhément explose tout le ressentiment que Maurras n'a cessé de sentir à l'égard du « funeste Pascal » qu'il rendait responsable de son propre agnosticisme. Ce conte n'apportera rien à la critique pascalienne, mais il est très riche d'enseignements sur les réactions de Maurras devant les Pensées. On a l'impression qu'il n'a pas compris grand'chose au système pascalien, où il n'a vu qu'un « rêve morbide », et qu'il se bute sur une ou deux phrases coupées de leur contexte. Sa critique de « plaisante justice qu'une rivière borne » (p. 80 à 99) est sur ce point bien révélatrice. Aucune allusion à un point aussi fondamental que la distinction des trois ordres chez Pascal. Si les pensées ne sont à ses yeux qu'un « petit mécanisme étriqué » (p. 88), sa critique, elle, paraît singulièrement étroite. C'est un modèle d'incompréhension pascalienne, écrit d'ailleurs dans un style admirable.

Ajoutons que M. Henri Massis a écrit pour ce conte une introduction très documentée et très pénétrante.

P. BANDET

LE GRAND CHANGEMENT DE L'AMÉRIQUE (1900-1950)

par Frédéric Lewis Allen *(Amiot-Dumont)*.

Frederick Lewis Allen avait déjà eu des succès de librairie, très grands et très mérités, aux Etats-Unis : la première fois en publiant, vers 1931, sous le titre *Only Yesterday* (Ce n'était qu'hier) une sorte d'histoire des mœurs américaines de 1920 à 1930 ; la seconde fois, vers 1940, en écrivant un livre analogue *Since Yesterday* (Depuis hier) sur la décade suivante. Il nous donne aujourd'hui un troisième livre du même genre qu'on a eu l'excellente idée de traduire en français : le « Grand changement de l'Amérique (1900-1950) ». Peut-être y a-t-il un peu trop d'optimisme dans le tableau qu'il brosse (comme il y en a dans le U.S.A., Révolution Permanente, présenté récemment, dans le même esprit, par les directeurs de *Fortune*). Il n'en est pas moins vrai que le capitalisme américain a subi une prodigieuse évolution au cours du dernier demi-siècle, que cette évolution s'est faite au profit de l'homme du commun, et que les structures sociales actuelles ne permettent pas plus la reproduction d'un Pierpont Morgan ou d'un Andrew Carnegie que le climat d'aujourd'hui ne permet la reproduction d'un di-

plodocus. Outre le fait de l'apparition en masse, les deux événements qui ont le plus modifié le comportement américain, au sens le plus général, sont sans aucun doute la crise et le chômage des années 1929-1935 et l'explosion mondiale de 1939-1945. Devant plusieurs problèmes capitaux, l'homme américain de 1950 ne réagit évidemment plus comme son grand-père ou comme son père. C'est si vrai qu'André Siegfried — auteur de la remarquable préface placée en tête de l'édition française de F. L. Allen — a renoncé à mettre à jour son livre classique d'il y a vingt-cinq ans sur les Etats-Unis. Il vient d'en écrire un autre, entièrement nouveau.

P. F.

DANAÉ

par Christian Mégret *(Julliard)*.

L'ouvrage récent de M. Mégret tourne autour de deux figures principales : Pépa, l'héritière d'une fortune fabuleuse mûrie dans des mines d'Amérique du Sud, qui promène à travers les capitales des deux mondes son oisiveté, ses caprices absurdes, ses étranges curiosités, jusqu'au jour où un jeune Autrichien, émigré aux Etats-Unis, Rainer, parvient à la fixer et assure sa propre fortune. Sa fortune et sa gloire éphémère dans ce milieu affreux entièrement déspiritualisé, où grouille toute une faune de parasites, d'homosexuels et de lesbiennes, et où l'on trouve même des artistes authentiques en mal de commandes, les uns et les autres n'ayant entre eux qu'un seul lien — mais puissant : l'argent. Sur cette faune, l'auteur projette une lumière cruelle. On sait qu'il a du talent, de l'imagination, le don majeur du vrai romancier qui est de s'effacer derrière des personnages qui sont ici vivants, observés avec une acuité pénétrante et froide jusque dans leurs plus infimes verrues. On est frappé de sa parfaite connaissance des lieux où il les transporte : il semble qu'il ait lui-même vécu dans l'Autriche d'avant l'Anschluss ou dans les villages miniers de l'Amérique du Sud. L'épisode inattendu qui ouvre le livre, consacré à la courte vie de Rainer, enfant perdu de misère et de vice, l'un des artisans inconscients dans la mine où il travaille pendant quelques semaines, de la fortune que dépensera Pépa avec la même inconscience, est d'une vérité saisissante. Morceau parfaitement réussi, émouvant dans sa sécheresse volontaire.

On ne regrette que davantage les sérieux défauts de Danaé : l'auteur n'a pas su ou voulu choisir. Le livre est trop long, d'une composition savante mais bizarre, hâtivement écrit. On pense malgré soi, si M. Mégret avait été plus bref, plus soucieux de la forme, au livre dense et fort qu'il aurait pu écrire.

SOLANGE DE LA BAUME

LA VIE D'UN JOUEUR

par Roger Gaillard *(Calmann Lévy)*.

M. Roger Gaillard a deux passions : la poésie et le théâtre. Il constate avec une pointe de mélancolie mais sans amertume qu'au cours d'une carrière capricieuse, le poète a, chez lui, souvent fait tort au comédien et réciproquement. Son livre de souvenirs où il évoque les maîtres qui ont formé sa jeunesse, Sarah Bernhardt, les frères Mounet, Silvain, de Max — et ses poètes favoris Racine, Baudelaire, Nerval, se lit avec agrément. L'auteur a de la culture, le don de la vie, de l'humour. Dans les salons où il a si souvent récité des vers, il en a entendu, comme on dit, « de toutes les couleurs » et on ne résiste pas au plaisir de citer, après lui, le distique d'une dame de la haute société qui à l'aube du siècle taquinait les muses :

S'il est un Dieu pourquoi fit-il les nègres ?
Peut-on noircir toute une race ainsi ?

SOLANGE DE LA BAUME

COPYRIGHT

L'étude d'Edmée de la Rochefoucauld sur les *Idées politiques* de Paul Valéry, que nous avons publiée dans la *Revue* de février 1954, est copyrightée par les Editions Universitaires.

NOTES INTER-ARTICLES

Les Terres du Saint-Sacrement, par Francisco Jovine, p. 40. — *Le Cheval roux ou les Intentions humaines*, par Elsa Triolet, p. 40. — *Ma Vie de Torero*, par Sidney Franklin, p. 76. — *Fabrizio Lupo*, par Carlo Coccioli, p. 76. — *Guerriers et Sorciers en Somalie*, par Alphonse Lippmann, p. 153. — *Information et Démocratie*, par Paul-Louis Bret, p. 165.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 457-1-54.

GRASSET

Vient de paraître :

RENÉ BERTRAND

Sagesse et Chimères
Préface de Jean COCTEAU — 540 fr.

PHAM VAN KY

Celui qui régnera
Roman — 450 fr.

PIERRE MAURIAC

Claude Bernard — 450 fr.

Nos succès :

JEAN ROSTAND

Ce que je crois — 315 fr.

FRÉDÉRIC HOFFET

Psychanalyse de Paris
Préface de Bernard Grasset. — 525 fr.

JEAN GIRAUDOUX

Pour Lucrèce
Pièce en 4 actes — 375 fr.

Réimpressions :

JEAN COCTEAU

La Machine infernale — 375 fr.

C.-F. RAMUZ

Besoin de Grandeur — 375 fr.

A paraître prochainement :

MARCEL AYMÉ

Les quatre vérités
Pièce en 4 actes
Édition originale : *Les Cahiers Verts.*

JACQUES CHASTENET
de l'Institut
★
HISTOIRE DE LA IIIe RÉPUBLIQUE
TOME II
LA RÉPUBLIQUE DES RÉPUBLICAINS
"Le Boulangisme, la conquête coloniale, Panama, l'Alliance russe"
Rappel
Tome I: L'ENFANCE DE LA TROISIÈME
UN VOLUME
HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Mars

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
Aspects du XXe siècle
I. — L'âge de la vitesse

RENÉ FLORIOT
Propos sur la Cour d'Assises :
Les jeux de la Justice et du Hasard

MARCEL ACHARD
Les Gaietés de l'Escadron et le répertoire militaire de Georges Courteline

MARCEL THIÉBAUT
Les livres du mois

GRAND CONCOURS DES FAUSSES CITATIONS ET DES FAUSSES LÉGENDES

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 65 francs

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

PLON

FRANÇOIS MAURIAC
de l'Académie française

PAROLES CATHOLIQUES

330 fr.

●

HENRY DE MONTHERLANT

L'histoire d'amour de LA ROSE DE SABLE

Roman 450 fr.

●

SAÜL BELLOW

L'HOMME DE BURIDAN

Collection « FEUX CROISÉS » 450 fr.

●

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

RECONSTRUCTEURS ET MAINTENEURS

Balzac, Bourget, Lemaître, Barrès, Mâle, Maurras, Grousset, Bazin, Carrel, Saint-Exupéry. 540 fr.

●

FRANÇOISE D'EAUBONNE

Drôle de jeunesse

LE QUADRILLE DES MATAMORES

Roman 690 fr.

●

SIMONE

EN ATTENDANT L'AURORE

Pièce en 2 actes 330 fr.

●

JEAN CABRIÈS

SAINT JACOB

Collection « ROMAN » 690 fr.

PLON

Pierre Brisson

LES LUNETTES VERTES

récit

du même auteur

SYCORAX

nrf

HENRI BOSCO

L'ANTIQUAIRE

un roman puissant et mystérieux

400 PAGES 690 FR.

nrf

CHARLES PEGUY

UN POÈTE L'A DIT

Textes inédits

Mme DE NOAILLES · HALEVY · SOUVENIRS MILITAIRES
LE FONCTIONNARISME · PASCAL · LES DÉBUTS DE L'AFFAIRE DREYFUS

et le jugement de Peguy sur de nombreuses autres questions intéressant son temps et le nôtre

nrf

UN GRAND CRITIQUE HUMANISTE
qui, jamais, ne résista au
'noble plaisir de la louange'

EDMOND JALOUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VISAGES FRANÇAIS

AVANT-PROPOS PAR
HENRI MONDOR
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
Un vol. in-16 : 450 fr.
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

• La Fontaine • Molière • Marivaux • Maine de Biran •
• Balzac • Flaubert • Charles Nodier • Baudelaire •
• Arthur Rimbaud • Lautreamont •...

CORNEILLE et...
MONTHERLANT côte à côte

dans les
CLASSIQUES ILLUSTRÉS VAUBOURDOLLE

En vente :		A paraître :	
M. BARRÈS	Ch. PÉGUY	DUHAMEL	Chaque volume illustré sous couverture illustrée
A. FRANCE	M. PROUST	GIRAUDOUX	
P. LOTI	J. ROMAINS	F. MAURIAC	
MONTHERLANT	P. VALÉRY	etc...	52 fr.

HACHETTE

Pour la première fois des morceaux choisis d'auteurs contemporains dans une collection jusqu'ici réservée aux classiques.

VIENNENT DE PARAITRE

JEAN MALAQUAIS

LES JAVANAIS

Avec une lettre-préface d'ANDRÉ GIDE

Voici enfin, sous sa forme définitive, un des plus beaux romans français de ces dernières années.

MICHEL SERNOZ

IL N'Y A PAS DE MAL

Un roman gai et un roman français. Un livre de qualité qui fait rire. C'est une chose bien rare.

GERALD GORDON

MAUDIT SOIT CE JOUR

Traduit de l'anglais

Ce roman, qui fut interdit en Afrique du Sud en raison même de sa puissance et de sa vérité, peut être mis sur le même plan que « PLEURE, O PAYS BIEN-AIME ».

CLAUDE HOUGHTON

JE SUIS JONATHAN SCRIVENER

Traduit de l'anglais

Préface de HENRY MILLER

Ce roman passionnant où se mêlent le policier et le psychologique, révélera dans notre pays un des romanciers les plus connus d'Angleterre.

ALASTAIR MARS

MON SOUS-MARIN L'« UNBROKEN »

Traduit de l'anglais

(Collection Cap sur l'Aventure)

L'héroïque histoire du « CASABIANCA » anglais, racontée par son propre commandant.

ORESTE PINTO

ESPIONS OU AMIS?

Traduit de l'anglais

On n'a pas oublié le « CHASSEUR D'ESPIONS » du colonel Pinto, qui, selon Eisenhower, est « la plus grande autorité en matière d'espionnage ». L'auteur parle ici des « cas douteux » qu'il a rencontrés au cours de sa carrière mouvementée.

CORRÊA

LES GRANDES ETUDES HISTORIQUES

MARCEL BRION

HISTOIRE DE L'EGYPTE

Du haut de ces Pyramides... enfin une histoire de l'Egypte, racontée avec une parfaite clarté et une grande précision, complétée par une chronologie et un tableau synoptique.

Un volume 900 frs.

CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE

GASTON DUTHURON

LA RÉVOLUTION

(1789 - 1799)

Non seulement une ample moisson de faits et de très belles pages descriptives, mais encore l'occasion de réfléchir sur la marche de l'histoire, le caractère des hommes et l'enchaînement des événements.

Un volume 800 frs.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS
de l'Académie française.

EXAMEN DE CONSCIENCE DES FRANÇAIS

Un vol. 250 fr.

PAUL REYNAUD

ALLONS-NOUS DÉSEMBOURBER LA POLITIQUE FRANÇAISE?

Un vol. 125 fr.

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt.

MADAME

Roman. Un vol. 425 fr.

JAMES-A. MICHENER

RETOUR AU PARADIS

Roman traduit de l'américain par Max ROTH.

Un vol. 400 fr.

L'AVENTURE VÉCUE

M.-A. AZÉMA

LA CONQUÊTE DU FITZ-ROY

Un vol. ill. 600 fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS

LETTRES

de

KATHERINE MANSFIELD

à

J. MIDDLETON MURRY

1913-1918

traduit de l'anglais par ANNE MARCEL

Introduction d'André BAY

Le secret de Katherine Mansfield " Tout ce que j'écris, tout ce que j'écrirai jamais, sera le fruit de notre amour : de la prose d'amour. "

1 vol. 690 fr.

EVELYN WAUGH

HOMMES EN ARMES

roman

traduit de l'anglais par J. DUMAS-SIMART

De la drôle de guerre jusqu'à Dakar, avec l'armée anglaise et un héros pas comme les autres.

1 vol. 600 fr.